



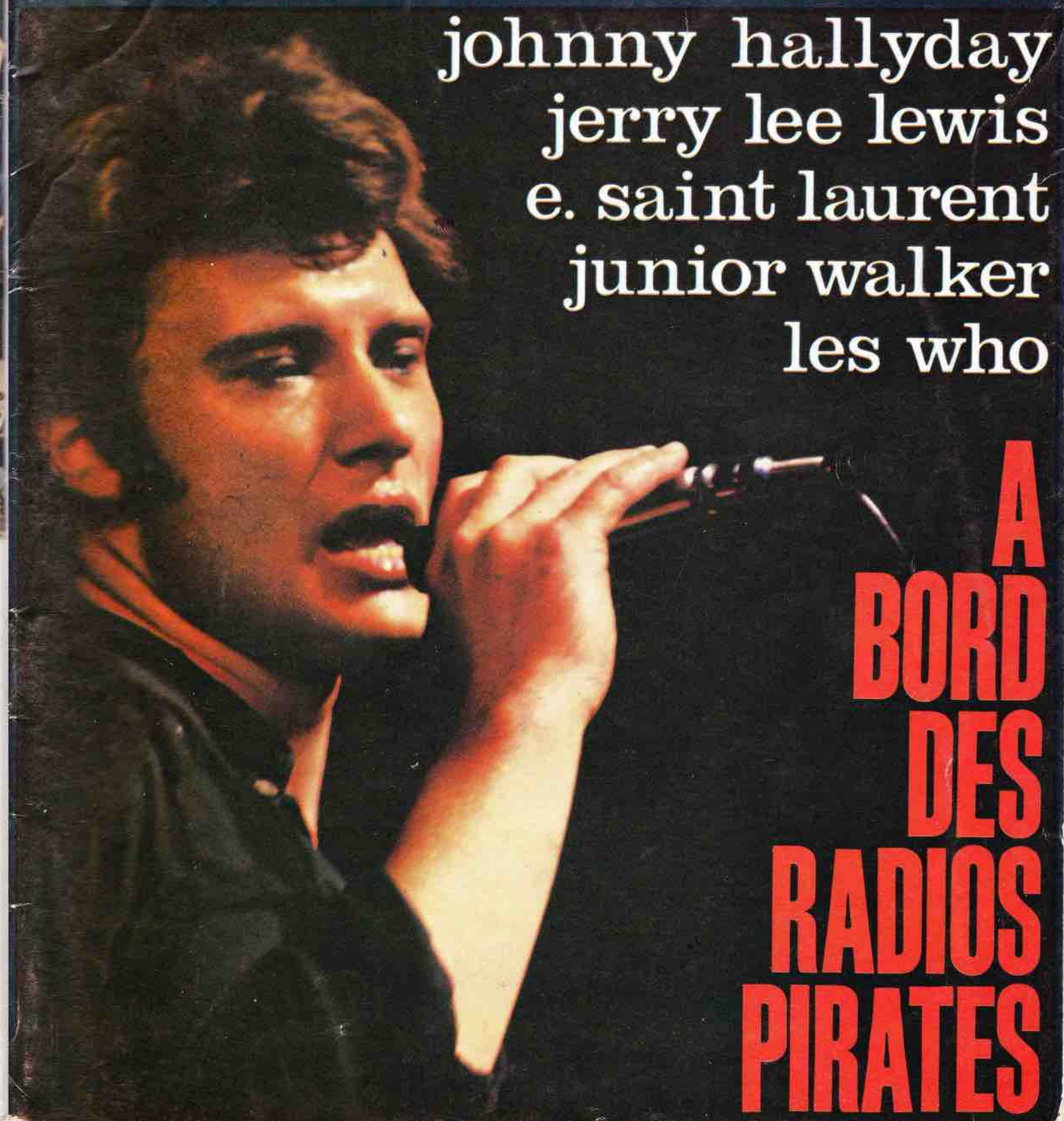
Jerry Lee Lewis

dans ce numéro :
los bravos
les beach boys
gene vincent
les moody blues
cat stevens
the cream
ferré grignard
les disques

rock & folk

MUSIQUE 66 NUMERO 2 DECEMBRE 2,50 F

johnny hallyday
jerry lee lewis
e. saint laurent
junior walker
les who



**A
BORD
DES
RADIOS
PIRATES**

**tout
va bien
mieux
avec
Coca-Cola**

BUVEZ

Coca-Cola

MARQUE DÉPOSÉE



BUFFET
Champion
PARIS

B

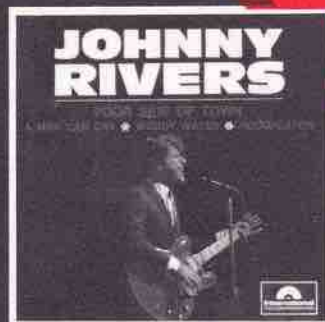
18, 20, Passage du Grand Carref
PARIS-2^e - GUT. 68-77 et 78

TODAY'S TEENAGER IS ON

Kama Sutra Verve FOLKWAYS



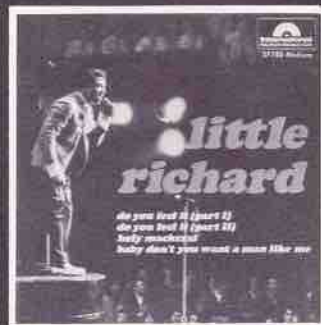
JIM & JEAN
"CHANGES"
45 EP Verve Folkways 519 801



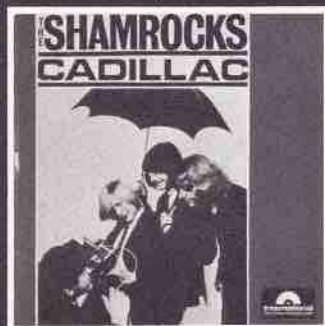
JOHNNY RIVERS
"MUDDY WATER"
45 EP Polydor Inter. 27 796



THE CREAM
"WRAPPING PAPER"
45 EP Polydor Inter. 27 791



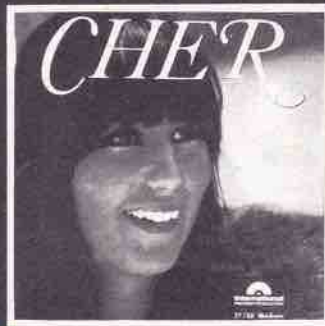
LITTLE RICHARD
"DO YOU FEEL IT"
45 EP Polydor Inter. 27 783



LES SHAMROCKS
"CADILLAC"
45 EP Polydor Inter. 50 122



LOVIN' SPOONFUL
"RAIN ON THE ROOF"
45 EP Kama Sutra 617 105



CHER
"SUNNY"
45 EP Polydor Inter. 27 788



LITTLE RICHARD
"DIRECTLY FROM MY
HEART"
45 EP Polydor Inter. 27 792

DISTRIBUTION EXCLUSIVE POLYDOR S.A.

rock & folk

SUJET	PAGE	AUTEUR	ILLUSTRATION
Johnny Hallyday	1		J.P. Leloir
Courrier	7, 9, 10, 58		
Rock Actualités	11 à 18		
Johnny Kidd	11	J. Barsamian	X
Les Bravos	12	—	Barclay
Télégrammes	13, 14	—	
Gene Vincent	15	J.N. Coghe	J.L. Rancurel
Moody Blues	18	—	
Musicorama Polnareff	18	J. Tronchet	J.P. Leloir
Musicaassettes	16	—	
Cat Stevens	17	J.N. Coghe	J.L. Rancurel
The Cream	18	Ph. Rault	Polydor
Johnny Hallyday	19		J.P. Leloir
Jerry Lee Lewis	24	J. Barsamian	—
Erick St Laurent	30	Ph. Adler	Barclay
Radios pirates	32	Ph. Rault	Ph. Rault
Les Who	40	J. Barsamian	J.L. Rancurel
Ferré Grignard	42	J. Tronchet	Philips
Junior Walker	44	K. Mohr	Pathé
Nouvelle drogue	48	J.B. Hess	
Beach Boys	60	K. Mohr	Capitol
Disques	61		S. Dutfoy
	61		
	63		Avon
	65		Cebu
Jerry Lee Lewis	68		Philips

Éditions du Kiosque : Administration, Rédaction et Publicité, 14, rue Chaptal, Paris-9^e. Tél. : 874-44-82 et 71-37.

Revue mensuelle. Numéro 2, décembre 1966.

Directeur : Robert Baudalet. Rédacteur en Chef : Philippe Koechlin. Secrétaire Général : Jean Tronchet.

Comité de Direction : Philippe Adler, Philippe Koechlin et Jean Tronchet.

Service Photo : Jean-Pierre Leloir. Service des Ventes : Jacky Ardjouin.

Abonnements : France et zone franc, 1 an (12 numéros) : 25 F ; 6 mois (6 numéros) : 13 F.

Etranger, 1 an : 35 F français ; 6 mois : 18 F français.

Éditions du Kiosque : C.G.P. Paris 1964-22.

* ALL PURPOSE SPEAKER - 7055 *

* STEREO MASTER - 7019 * NE

NEW GOLIATH 50 - 7049

* NEW THUNDERBIRD 7045

* NEW TAURUS 7044 *

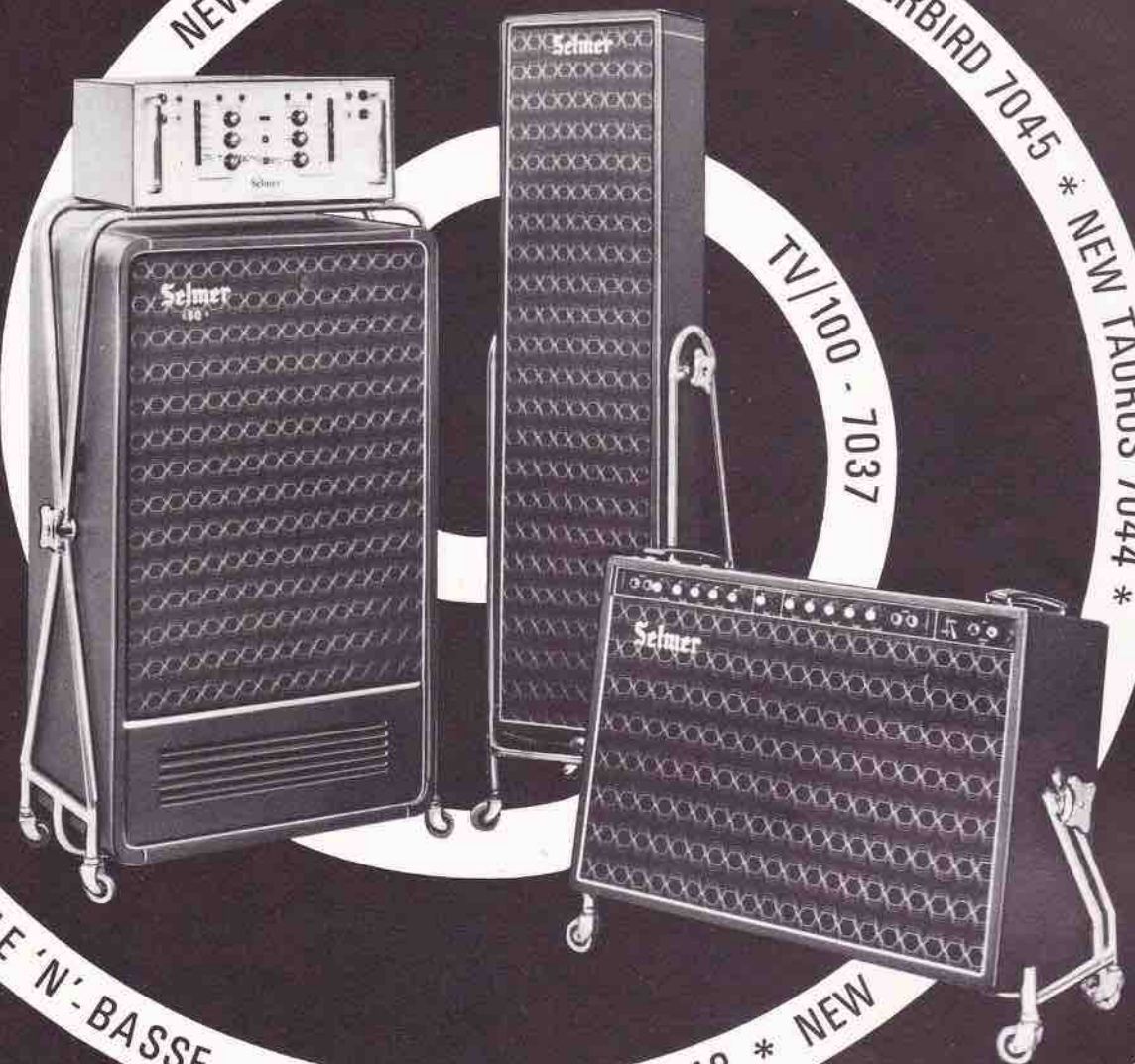
TV/100 - 7037

* NEW TREBLE 'N' - BASSE *

NEW GOLIATH 100 - 7048

* NEW

* NEW TV/4/10 - 7054 *



Pub. SAG - PARIS - 3006 - Photo Rochereau



DOCUMENTATION SUR DEMANDE :

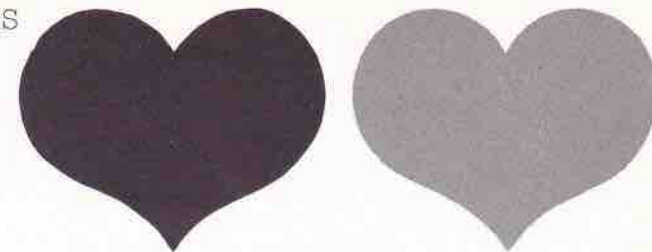
INSTRUMENTS HENRI SELMER

78 rue de la Fontaine-au-Roi - PARIS XI^e

Tél. 023-09-74

Distribution exclusive - Henri SELMER - Paris

COURRIER DES LECTEURS



DU ROCK, ENCORE DU ROCK

Il n'y a qu'un seul mot pour désigner votre bouquin : il est vraiment fabuleux. Je suis l'ancien président du club « Bo Diddley » qui est dirigé par un type sympathique (un copain). Vous ne serez jamais assez nombreux à lui écrire : son adresse : Marc Vayssier, chemin des Carrières, 12 Millau.

Je pense que vous n'oublierez pas Bo dans vos prochains numéros (bravo à F. Cazes pour sa lettre du dernier n° qui le réclame). Bien sûr, il y en a tant qu'il faut départager pour n'oublier personne. Le rock étant de plus en plus connu, vous pourriez parler des grands qui sont ignorés de certains. Je voudrais citer Ronnie Hawkins, Screamin' Jay Hawkins, Larry Williams, Big Bopper (pour ne mentionner que ceux-là). Enfin, pour finir, je demanderai à tous les rockers de faire leur possible pour soutenir le bouquin Rock & Folk qui sera le seul, l'unique baveux fait pour nous en France. Alain Vaygalier, Cité Clair Logis, Au Crès Millau.

P. S. Bravo pour Bill Haley, mais, à mon avis, pas assez de photos. Dommage. Je pense voir sur le prochain numéro le fantastique musicorama de Jerry Lee.

LES GUEULARDS NOIRS

Dans votre canard, on encense des gueulards invétérés comme James Brown (« dialogue » avec le public, « communication » par la transe, je vais t'en foutre moi !); des minables comme les Rollin'Stones à la musique inerte, vulgaire, statique, dont l'unique originalité est de massacrer les chefs-d'œuvre du blues et du rock créés avant eux, chefs de file d'une génération incapable de swinguer, et qui confond batterie et marteau-pilon (il est vrai que la tonitruance barbare des orgues électriques, matraqués par des apprentis laboureurs, noie un peu l'ensemble). Sans compter la clique des bites-niques de basse envergue qui débloquent complètement sur des thèmes que leur analphabétisme pathologique leur interdit de cerner (il est vrai que vivre sans travailler aux dépens du peuple et, qui plus est, en se foutant de lui, est actuellement considéré comme la marque indiscutable d'une culture

intellectuelle raffinée !). Je sais bien que la mode est aux gueulards noirs (l'on parle pudiquement de « l'influence du gospel sur le rock »), mais quand même ! J'admets que Bill Haley ne s'est pas beaucoup renouvelé, mais lui, au moins, il swingue !

Foutez donc en l'air vos ordures, épurez votre canard. Ce qu'on veut, nous les gourmets du rock'n'roll, c'est Chuck Berry, Little Richard, Bill Haley, Muddy Waters, Carl Perkins, Elvis Presley (le vieil), Jerry Lee Lewis, et non les bâtards anglais et autres cacophonistes français. Évitez vos catégorismes et vos classifications rigides. Mettez des nuances et la moitié de vos collaborateurs à la porte. Thierry Walter.

Nous essayons justement d'éviter les « classifications rigides » et d'être plus nuancés que vous. Nous pensons aux pionniers et aux puristes mais aussi aux dérivés du rock - grâce auxquels il continue à vivre - à la musique des groupes anglais (qui ont trouvé un son), aux disciples français qui ont fait beaucoup de progrès, à la variété rythmée en général face à la chansonnette affadissante. C'est dans cette optique que le journal peut être autre chose qu'un bulletin pour fanatiques.

MES DIEUX LES ROLLING STONES

Sublime, le N° 1 de Rock & Folk. Cette revue est formidable et tous les rockers sont de mon avis. J'ai beaucoup apprécié l'article sur Eddie Cochran qui est l'un des meilleurs rockers que l'on ait connu jusqu'à nos jours. Quant à l'article sur Vince Taylor, très intéressant aussi. Vince est un chanteur formidable, et il n'a pas la place qu'il mérite. Ce bouquin n'est pas tout à fait complet mais cela arrivera. J'espère sur le N° 2 y voir figurer mes dieux, les Rolling Stones.

Mike Beau,
2, rue Richelieu
Chamiers,
Périgueux.

Nous en parlerons certainement bientôt.

SANS FIORITURE

Je viens de lire le numéro de novembre de Rock & Folk. Bravo ! Il est aussi sensationnel que le numéro hors série

de cet été. Vous au moins, vous parlez du vrai rock'n'roll, sans fioriture. Évidemment, je n'ai pas tout trouvé excellent (je n'apprécie pas particulièrement le folk) mais vous êtes le premier canard à publier des études semblables sur les disques. Au moins, on sait à quoi s'en tenir. Toutes mes félicitations à Messieurs Mohr, Barsamian, Coghe, etc. Continuez dans le même chemin, vous pourrez être assurés de ma fidélité à votre revue.

Signature illisible
Verneuil.

UN SEUL : RONNIE BIRD

En France, un seul chanteur me passionne. Il s'agit de Ronnie Bird, et je rédige depuis plus d'un an un important album sur lui. Je recherche le plus de documents possibles le concernant. Pour vous donner une toute petite idée de mon entreprise, je possède plus de 250 photos véritables (13 x 18 et autres) de lui. Je voudrais que l'on m'envoie des documents (tous genres : articles, photos, revues, etc., concernant Ronnie Bird).

Daniel Petit,
Rue de la Bascule,
Champagné.

BILL HALEY TRÈS BON

Votre reportage sur Bill Haley est très bon. J'espère que Bill ne vous a pas déçu, moi je l'ai trouvé merveilleux. Les groupes anglais ne m'ont pas plu sauf Steve Winwood lorsqu'il a interprété « Georgia on my mind », vraiment fantastique.

Christian Pichot,
4, rue Adolphe-Pageaud,
Antony.

UN PEU DE POMMADE

BRAVO ! et continuez longtemps à éditer ce journal formidable où l'on trouve enfin de bons articles, de bonnes photos, peu de baratin et des informations complètes et intéressantes. Tout en restant sérieux, vous savez agrémente les commentaires d'un peu d'humour, ce qui donne au journal une très bonne allure. Mais je voudrai quand même donner mes opinions sur les différents articles.

(suite page 9)

Barclay

Barclay

ROCK'N FOLK HIT PARADE
★ DECEMBRE 1966 ★

BARCLAY

C.E.D. RIVIERA

WILSON PICKETT

LAND OF 1000 DANCES
DANGER ZONE
YOU'RE SO FINE
BAREFOOTIN'.
BARCLAY 750015

THE YARDBIRDS

HAPPENINGS TEN YEARS TIME AGO
HOT HOUSE OF O OMAGARARSHID
WHAT DO YOU WANT
PSYCHO DAISIES.
RIVIERA 231221

CARLA THOMAS

BABY
WHAT HAVE YOU GOT TO OFFER ME.
BARCLAY 650025

NEIL CHRISTIAN

AND THE CRUSADERS

TWO AT A TIME
WANNA LOVER.
RIVIERA 121106

JOE TEX

I'VE GOT TO DO A LITTLE BIT BETTER
WHAT IN THE WORLD.
BARCLAY 650035

SHADOWS OF KNIGHT

GOSPEL ZONE
BAD LITTLE WOMAN.
ATCO 28

BOBBY DARIN

IF I WERE A CARPENTER
RAININ
THE GIRL THAT STOOD BESIDE ME
REASON TO BELIEVE.
BARCLAY 750016

LITTLE MAC

AND THE BOSS SOUND

IN THE MIDNIGHT HOUR
YOU CAN'T LOVE IN THE MIDNIGHT HOUR.
ATCO 30

WILSON PICKETT

MUSTANG SALLY, THREE TIME LOSER.
BARCLAY 650038

LORETTA WILLIAMS

BABY CAKES
I'M MISSING YOU.
ATCO 31

Courrier (suite de la page 7)

Tout d'abord mes louanges complètes pour la présentation en général ; nous avons à chaque page des références de disques qui sont toujours intéressantes. Deux articles absolument TERRIFIC ; l'interview de Michel Polnareff et la critique de « Revolver » ; ce 33 t méritait bien en effet un article pour lui tout seul. Tous les autres « papiers » sont de bonne qualité. Je ferai une place spéciale à la rubrique des « Disques du mois » : c'est une chose que j'adore et que je trouve indispensable. Pourtant la liste en était peut-être un peu longue ; et je reprocherai sans doute un manque de position. Vous avez en effet le don de passer un peu de « pommade » à tout le monde ; non ! il faut savoir dire ce qui est bon et ce qui est mauvais franchement : par exemple, pour le disque de Claude Righi, la chanson « Elle » est très bonne ; mais les trois autres titres ne balancent pas du tout et les paroles sont franchement plus que mauvaises ; quant à E. St-Laurent, il chante bien mais son disque perd 50 % de sa valeur car ce sont des adaptations. A part ces réserves, cela est très bien : les critiques sont complètes et ne se résument pas à un seul mot.

Je voudrais ajouter un mot sur le courrier : je me suis vraiment « fendu la g... ». Je n'aime pas Elvis, mais de là à dire qu'il n'est pas un pionnier, il y a une marge ; j'ai beaucoup apprécié aussi le mot :

« les Rolling Stones sont assez mous ». Hé ! hé ! Vraiment rigolo. Il ne faut pas confondre entre dire ce que l'on pense et dire des idioties : Eddy a dit qu'il n'aimait pas Little Richard sur scène. C'est son droit : il n'a pas dit qu'il était mauvais. Là est toute la différence. M. Fleutot, Chemin Ferrand, La Cambe.

PIPI & MARY

Lu le spécial et le numéro 1 de Rock & Folk. C'est pas mauvais dans le genre : beaucoup de petits rockers et soi-disant folk-singers pour faire passer un Nègre de temps en temps ; rendre à Chuck ce qui appartient à Berry, ôter à Chelle-là (comme dirait Pompidou) ce qui est à Woody, voilà qui est progressiste. Espérons que les lecteurs et le public, s'éduquant, finiront par vous demander de laisser de côté tous les p'tits épiphénomènes pour en venir à l'essentiel. Comme vous dites, il a fallu que les Petits Blancs piquent aux Blacks leur musique pour qu'on se mette à aimer le Rock & Folk chez nous. Alors à quand des topos sur S.B. Williamson 2, Muddy, Jimmy Reed, etc., pourquoi ne pas expliquer que sans le blues, le boogie, les Blancs, avec leurs Hillbilly, Cow-Boys Song, etc, ne seraient pas allés bien loin. Expliquez que Guthrie, Seeger, ont toujours été en rapport avec des musi-

ciens noirs, Leadbelly, Terry, Broonzy ; faites des historiques, entrez encore plus au fond des choses, montrez que les Anglais sont des types sympas, à l'inverse de Porky Presley-derrière-les-oreilles, qui pique « Hound Dog » à Big Mama, sans le préciser dans son disque... Je verrais très bien la revue avec des rubriques autant que possible bien délimitées, Rhythm & Blues - Blues - Churchrock, Rock, R & B anglais, Folk, Guimauve : Polnareff et Pi, Pi & Mary.

N'avez pas peur aussi d'entrer dans les détails techniques : il ne suffit pas de dire que ça chauffe, dites pourquoi, interrogez les grands instrumentistes, donnez de temps en temps des exemples théoriques, des traductions, des conseils (par exemple, où trouver des micros pour harmonicas comme en ont Little Walter et Cotton, un bottle-neck comme Muddy). Il faut essayer de donner à la revue une ossature, sinon ça va être la pagaille, et du nerf. Pourquoi une double page de télégrammes : c'est fastidieux et on s'en fout ; réduisez à l'essentiel et saupoudrez-en les pages pour aérer, instruire et faire marrer.

Je voudrais encore essayer de clore le bec à ce corniaud de Mitchell. D'accord, on distribue sous sa caution (!?) des disques baths. Il a eu le mérite d'avoir passé un temps un harmonicien pas mauvais ; mais quand chez un disquaire (suite page 10)

Dynacord
ENSEMBLE 80 WATTS

NOUVEAU

Ampli EMINENT II
Chambre d'écho MINI

Puissance : 80/100 Watts
6 entrées mélangeables.
Réglage basses et aigus sur chaque canal.
Prise magnétophone (enregistrement et reproduction).
Niveau écho - réverbération réglable sur chaque canal.
Présentation en élégant coffret en fibre de verre.

Colonnes S 60 : 6 haut-parleurs à haut rendement par colonne.
Colonnes S 100 : 7 haut-parleurs à haut rendement par colonne.

Importé et garanti par : S.A.R.L. A. P. FRANCE - 29/30 avenue des Fleurs, LA MADELEINE/LILLE.
Distributeurs pour le Sud : TECMA - 161, avenue des Chartreux, MARSEILLE
TECMA - 10, rue d'Armagnac, TOULOUSE
RADIOVISION - 7, Cours de la Liberté, LYON

le golf Drouot a choisi Dynacord pour sa sonorisation

on écoute Lightnin' Hopkins, ou J.B. Lenoir avec Bellow, je vous jure que les Yé Yé venus pour Eddie ou mieux Bob dressent l'oreille, même s'ils n'achètent pas : affaire de publicité.

En tout cas il y a 2 ou 3 LPs de Hopkins que M. Eddy devrait bien écouter : Lightnin' Strikes, Folk Blues USA, le Polydor. En tout cas, le côté pauvre (sale) Neg' de Sam vaut bien le côté Petit blanc bec satisfait de lui-même, sentimental qui cherche la lettre des vertes années dans un grenier...

Qu'il se barbouille de cirage et qu'il aille promener ses gros sabots du côté de chez Wallace (Mme) ou à Watts ! Qu'il tente de trouver un job à Chicago ou bien Harlem (surtout comme chanteur) ; nous on prépare déjà les Velpeau !

J'aimerais avoir des renseignements sur un disque de S.B. Williamson avec les Yardbirds (je crois), sur les Booker T Jones (aussi avec les Mar-Keys) parus en France ou disponibles, savoir si on peut encore se procurer « The dog » de Rufus Thomas, et d'autres disques de lui, connaître les disques dont Autry DeWalt « Jr Walker » a fait la musique (ou joué dedans), ceux d'Elmore James, et les disques américains de Howling Wolf.

C'est tout jusqu'à la prochaine. Merci. Jean-Pierre Barbier, 12, avenue Nivaggioli, Ste-Colombe.

FOLLE DE VINCE

Je viens d'acheter votre revue et de la lire. C'est formidable, continuez. Pourquoi je l'ai achetée ? Parce que, sur la couverture, un nom m'avait attiré l'œil : Vince Taylor (dont je suis folle depuis que celui-ci chante et je l'estime toujours autant et même plus qu'au début). Parlez de lui souvent, peut-être que les lecteurs de Rock & Folk y feront plus attention et lui redonneront le succès qu'il mérite ; pour ma part, je ne peux pas faire beaucoup plus que de l'aimer de tout mon cœur.

Catherine Boulanger, 10, rue Pierre-Curie, Paris 5^e.

LES MOTS CHEZ DYLAN

L'idée des télégrammes par Jacques Barsamian est bonne, c'est toujours dans ce genre de revues (je pense à vos confrères anglo-saxons) ce que l'on lit le plus assidûment. Pourtant, je crois qu'il faut savoir faire une sélection. Si toutes les nouvelles et informations sont les bienvenues, un ragot du genre : « Nancy Sinatra et sa belle-mère ne seraient pas très amies... » n'a rien à faire dans votre magazine. C'est mineur, mais néanmoins significatif de ce dont vous devez vous éloigner.

D'autre part, dans la critique du « Blonde on blonde » il aurait quand même fallu

signaler qu'un des morceaux, « Time around », n'est autre qu'une parodie, tant sur le plan musical que pour les paroles, du « Norwegian wood » de John Lennon dans lequel ce dernier déjà avait de fortes tendances à dylaniser sa voix.

Toujours dans cette critique (excellente par ailleurs) de Philippe Rault, je pense également que traduire des paroles de Dylan est quelque chose de très risqué. Je ne suis pas très sûr d'ailleurs que Dylan lui-même donne un sens tellement strict à ses poèmes. Cela fait partie de la beauté des mots qu'il emploie : ils sont mouvants, et je crois que pour apprécier Dylan, il faut comprendre ce thème de la mobilité des mots, donc des relations. Ceci pour en venir à un autre détail : « Elle prend comme une femme, elle fait l'amour... mais elle te quitte... » Ici pourtant, M. Rault commet une erreur et change le sens de cette phrase. Ce n'est pas « Elle te quitte », c'est et ce ne doit être que : « Elle pleure, ou elle s'effondre, à la limite », « Elle se casse, même, comme une petite fille ». On pourrait bien faire encore quelques petites remarques sur différents articles, mais je m'aperçois que cette lettre devient une critique alors que je désireais vous féliciter.

Ces quelques fautes sont bénignes. Vous avez fait un travail excellent. Continuez, je suis loin d'être le seul à vous soutenir.

Frank G. Lipsic, 32, rue du Moulin-Joly, 75 Paris 11^e.

DES PIONNIERS AUX ANGLAIS

Je ne puis que saluer à mon tour la revue Rock & Folk, sa très bonne présentation, ses photos inédites, son absence de sectarisme et, en général, l'objectivité de ses articles.

Je dois admettre qu'avant l'invasion « anglaise », il y avait souvent de quoi être sectaire ! En effet, à part une poignée très restreinte de musiciens de haute valeur comme Ray Charles, Diddley, Berry, Little Richard, pour n'en citer que quelques-uns (d'ailleurs souvent plus près du rhythm and blues), ou encore comme Bill Haley, Gene Vincent et les Blue Caps, Jerry Lee Lewis (beaucoup plus près de la conception que l'on se fait généralement du rock and roll), ce rythme, comparativement au jazz et principalement en ce qui concerne l'expérience et la valeur des musiciens, ne valait pas grand-chose... ! Surtout en Europe où cette musique n'était que la vulgaire copie de ce que faisaient les Américains !

Pour moi, il n'est pas question de renier Elvis Presley, Eddie Cochran, Ritchie Valens et autres Buddy Holly, que j'ai toujours écoutés et admirés, mais je pense malgré tout que, sur le plan musical, en toute objectivité, leur valeur

est moindre que celle des Beatles, Rolling Stones, Yardbirds, Pretty Things etc... Je m'explique : ceux que l'on dépeint comme les « pionniers noirs » du rock and roll : Ray Charles, Little Richard, ou Chuck Berry, avaient (et ont toujours) des qualités incontestables de musiciens, idoles certes, mais de grand talent ; soit auteurs compositeurs, soit pianistes ou guitaristes !... Quant aux Blancs, à part Gene Vincent, les Blue Caps, Bill Haley ou Jerry Lee Lewis... Avec les Anglais, il en va tout autrement ; bien sûr, il y a toujours le côté « idole » quasiment inévitable mais, avec eux, les Blancs deviennent progressivement l'égal des Noirs, car, maintenant, il ne s'agit plus d'un chanteur vedette, mais de formations dont chacun forme un tout (comme Gene Vincent au temps des Blue Caps). Je pense sincèrement qu'un groupe comme Spencer Davis (pour prendre un exemple) supporte facilement la comparaison face aux meilleures formations noires, ce qui était impossible pour Eddie Cochran ou Buddy Holly, malgré une valeur là aussi indiscutable. Il est vrai qu'à cette époque R'n'B' et R'n'R' étaient deux choses bien distinctes.

D'ailleurs, je pense que le meilleur exemple de cette évolution, nous le trouvons avec Michel Polnareff dont les talents d'auteur compositeur, de chanteur, de musicien et d'interprète sont de classe internationale, ce qui semblait impossible il y a encore à peine un an pour tout chanteur français s'attaquant à la musique de rythme.

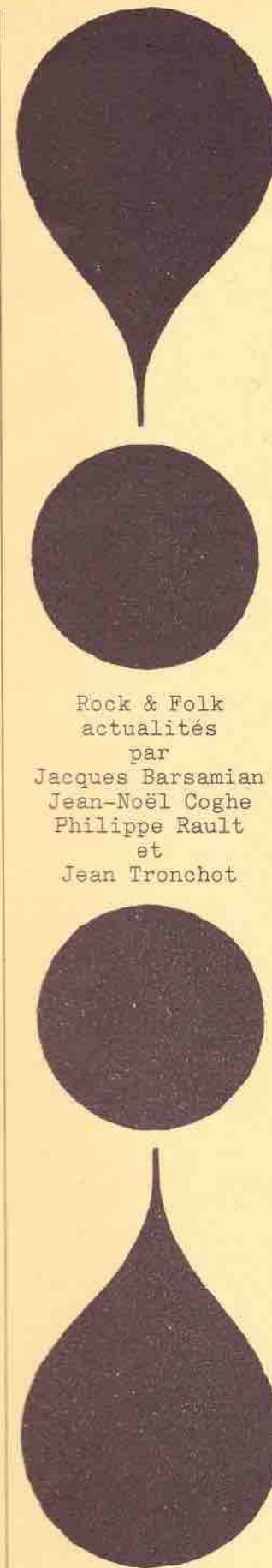
Gérard Dechelette, 50, rue du Temple, Paris 4^e.

UNE VIEILLE MUSIQUE

Je lis et relis depuis quelques jours le premier « Rock & Folk ». Je dois avouer, pour votre défense, qu'il est au moins dix fois meilleur que le spécial publié cet été. De plus, comparé aux autres journaux musicaux français (qu'ils parlent de rock'n'roll ou non), vous avez certainement réussi le tour de force d'enlever la première place par l'objectivité et la pureté des articles.

Quelques rectifications d'ordre général, si je puis me le permettre. Vous avez, je suis le premier à le reconnaître, largement évolué depuis le premier numéro. Et ceci dans le meilleur sens du terme. Mais c'est véritablement maintenant que se pose le problème, non de l'existence de votre revue, mais de son titre. Vous l'auriez baptisé « Rock & Country », entièrement d'accord. Vous vous tourniez vers les meilleures valeurs du passé, les meilleures, à tout prendre, pour le présent et le futur. Ces deux musiques n'étant pas près de tomber, ni même de perdre leur pureté originelle. Vous auriez également pu l'appeler « Liverpool (ou

(suite page 58)



Rock & Folk actualités par Jacques Barsamian Jean-Noël Coghe Philippe Rault et Jean Tronchet

qui était johnny kidd ?

Le vendredi 7 octobre, près de Radcliffe dans le Lancashire (Angleterre), deux voitures entrèrent en collision : à bord de l'une d'elles était Johnny Kidd. Il mourut sous le choc. Le sort s'abattait encore sur un pionnier du rock, le rock qui a déjà perdu plusieurs de ses meilleurs interprètes : de Chuck Willis à Sam Cooke en passant par Buddy Holy, Ritchie Valens, Eddie Cochran et Johnny Burnette. Notre musique serait-elle maudite ?

Peu connu en France où La Voix de son Maître n'a édité à ce jour qu'un seul et unique 45 de lui, « Shakin' all over », Johnny Kidd était considéré en Angleterre comme l'un des pionniers du rock de son pays. Contrairement à Tommy Steele, Billy Fury et Cliff Richard, il était resté totalement fidèle à sa musique.

Frederick Heath, tel était son véritable nom, naquit le 23 décembre 1939 à Willesden (Londres). Il fit ses études dans un collège technique de ce quartier avant de former, alors qu'il avait 16 ans, un groupe de Skiffle, les Five Nutters. Quelque temps plus tard, il fonda un très pur orchestre de rhythm'n'blues avec des cuivres, ce qui était une véritable innovation à l'époque en Grande-Bretagne. Mais personne ne s'y intéresse ; alors, pour calmer son ennui, le soir, quand il n'a pas de galas (et cela arrive souvent), il compose. Pete Sullivan, l'un des directeurs artistiques de La Voix de son Maître, entend l'une de ses compositions. Il l'enregistre en mai 1959 et « Please don't touch », le morceau en question, se retrouve en

quelques semaines dans le Top 30 du New Musical Express.

Frederick a déjà pris le nom de Johnny Kidd. En effet, quelques mois plus tôt, au « Town Hall » de Wandsworth, il accordait sa guitare lorsqu'une corde sauta, le blessant à l'œil droit. Fred tint à passer sur scène malgré le sang qui coulait ; on le soigna et il mit sur son œil blessé un bandeau noir. Les spectateurs le comparèrent à un pirate, ce qui décida Fred à appeler son groupe Les Pirates. Quand à lui, il prit le nom du célèbre capitaine Kidd et tint à garder son bandeau fétiche. Il allait inscrire d'autres tubes à son palmarès, dont « You've got what it takes », « Restless », « Shot of rhythm'n'blues », « I'll never let you go » et surtout « Shakin' all over », repris en France par Vince Taylor qui a déclaré en parlant de lui : « C'était un très bon rocker plein d'idées, et quels arrangements il produisait ! ». Johnny, lui, avait l'habitude de dire : « Ce sont les encouragements de mes amis et

Johnny Kidd.



mon propre enthousiasme qui sont à la base même de ce que je fais. »

Il y a un an, Johnny devait se produire dans notre capitale. Je m'étais rendu à l'aéroport pour le chercher. Malheureusement, son passeport n'était pas en règle et le public français n'eut ainsi jamais l'occasion d'apprécier le son « frissonnant » et les projecteurs ultra-violets de Johnny Kidd et ses Pirates (Mike Green : guitare solo, Johnny Spencer : guitare-basse, Frank Farley : batterie). Dommage car, au Star Club d'Hambourg quelque temps plus tôt, ils avaient reçu un accueil comparable à Little Richard, Jerry Lee Lewis ou Bill Haley. Johnny, qui laisse derrière lui une veuve et trois enfants, était un grand sportif qui n'hésitait pas à se mettre en short pour faire une partie de football ou de cricket, mais sa passion restait avant tout la musique. Ses chanteurs préférés étaient Bo Diddley, les Beatles et Brenda Lee. Il aimait à rappeler que son meilleur souvenir était sa tournée avec Jerry Lee Lewis en 1962. Le rock and roll et le rhythm'n'blues perdent l'un de leurs grands promoteurs. J. B.

los bravos bientôt à paris

Il existait une fois... Non ce n'est pas le début d'un conte de fée. C'est ainsi cependant que l'on pourrait commencer l'histoire des Bravos. Il existait une fois, en Espagne, deux formations : l'une, Los Sonor, composée de Manolo (orga-



Los Bravos.

niste) et de Tony (guitariste soliste); l'autre, Los Runaways, avec Michael (le chanteur), Pablo (le batteur) et Miguel (le bassiste). Ces cinq musiciens décidèrent un jour de s'assembler pour former un groupe unique. Ainsi naquirent Los Bravos. Ils répétèrent pendant deux mois et participèrent au Festival de rock'n'roll, organisé au printemps dernier à Monte-Carlo. Au même programme figuraient le chanteur américain Ian Whitcomb, des groupes anglais tels Les Sound Incorporated et Billy J. Kramer and the Dakotas, enfin une sélection des meilleurs ensembles français comme les Jets et Alan Jack's Group. Los Bravos étonnèrent beaucoup de gens, surtout ceux qui s'imaginaient encore que l'Espagne était toujours incapable de produire autre chose que des chanteurs de flamenco et des toréadors. Quelque temps plus tard, Ivor Raymonde, célèbre directeur artistique et chef d'orchestre à Londres, reçoit un disque espagnol des Bravos. Il l'écoute, trouve une nouvelle teinte dans leurs orchestrations. Il est surtout « emballé » par le timbre de voix du chanteur; très vite, il se rend à Madrid. « J'emmenais avec moi plusieurs partitions nouvelles dans l'espoir de les leur faire chanter ». Parmi ces nouveautés se trouve le fameux « Black is black ». Ivor Raymonde n'est pas déçu. Los Bravos repartent à Londres avec lui. Pendant tout l'été, ce premier disque anglais des Bravos va se trouver successivement en tête des best-sellers britanniques, fran-

çais, américains et d'une bonne partie de l'Europe. Si bien que Johnny Hallyday lui-même en donne une version française, « Noir c'est noir ». Mais qui sont-ils ? Michael Kogel, originaire d'Allemagne, rouquin aux yeux bleus, mesurant 1 m 80. Il fit ses études à Berlin avant d'apprendre la guitare alors qu'il était âgé de 17 ans. En 1961, il débute à Cologne dans un festival amateur télévisé. Ayant constitué les Runaways, avec Pablo et Miguel, il fait plusieurs tournées en Allemagne, en Suisse et en Espagne. Michael aime tout ce qui sort de l'ordinaire; comme musique, il apprécie énormément les rhythm'n'blues de James Brown et Otis Redding, sans pour cela dédaigner certains groupes anglais comme les Small Faces et le Spencer Davis Group. Tony, Antonio Martinez de son véritable nom, naquit à Madrid le 3 octobre 1945. Cet ancien étudiant de l'Université madrilène se signala dès l'âge de 14 ans en jouant de la guitare dans une émission de Radio Madrid. Tony mesure 1 m 69, a les yeux et les cheveux bruns. Quand il ne travaille pas, il écoute ses disques des Rolling Stones, fait un tour en Mercédès ou va courtiser quelques jeunes filles en compagnie de son grand ami Michael. Pablo, brun très foncé, vit le jour le 5 novembre 1943 à Barcelone, dans une famille de quatre garçons. Après trois années de conservatoire, il devint musicien professionnel. Aujourd'hui encore, il se souvient des

longues heures qu'il passait à jouer dans les clubs allemands. Son souhait serait que Los Bravos deviennent des vedettes consacrées comme les Beatles. Manuel Fernandez, lui, est originaire de Séville. Il célébra ses 23 ans le 29 septembre dernier. Il fit aussi trois années de conservatoire, mais à Madrid, où il étudia le piano. Très influencé par les groupes anglais, ses préférences vont vers Eric Burdon and the Animals. Egalement très sportif, il désirerait triompher dans ces deux domaines. Miguel est né le 21 juin 1944, à Palma de Mallorca. Après avoir appris tout seul à jouer de la guitare basse, en écoutant les premiers disques des Beatles et des Hollies, il partit en Allemagne avec les Runaways. Avant de devenir musicien professionnel, ce garçon, qui mesure 1 m 70, travaillait dans la fabrique de sucre que possède son père. Los Bravos ont dit, dans une récente interview pour notre confrère espagnol « Fonorama », qu'en Angleterre les jeunes étaient beaucoup plus habitués à voir des vedettes; alors qu'en Espagne, on les prenait plutôt pour des animaux bizarres. Los Bravos se veulent avant tout des jeunes gens comme tout le monde, avant tout très romantiques. « Mais le travail, s'écrie Tony, passe avant toute chose ». Ainsi sont les Bravos qui viennent de renouveler leur succès avec « I don't care » et que nous verrons dans un Musicorama exceptionnel à leur retour des Etats-Unis. J. B.

le bird doggin de gene vincent

Une salle pleine de monde. Une scène. Un rideau fermé. Il remue. On le sait là, derrière... Vêtu de cuir noir, appuyé sur ses béquilles, tendu, soucieux. On annonce son passage. La salle est plongée dans le noir... Le public s'enthousiasme. On le sait nerveux. Il délaisse ses béquilles, saisit son micro, sourit. Tandis que la foule trépigne, l'introduction du morceau débute. Le silence s'établit, les guitares baissent d'un ton, l'harmonica se fait entendre. Le rideau s'ouvre lentement. La voix retentit, extraordinaire, troublante, envoûtante. Il apparaît. Le corps penché sur le micro, les yeux fixés vers le haut, la jambe infirme posée en avant. Dès ce moment, il a gagné... Tantôt pleurant, souriant, implorant, trépidant, criant, Gene dévoile ses révoltes, ses joies. Au solo, un solo long, long, long, il se laisse tomber. La jambe infirme toujours tendue, il glisse le micro sur le côté, pendant l'équilibre, il s'affale sur sa jambe valide. Le soliste continue de pincer ses cordes, les yeux exorbités. Gene l'a en son pouvoir, il lui dicte ses réactions.

télégrammes

Après « Tilt » et « Discorama », Michel Polnareff a plusieurs télévisions prévues ce mois-ci sur son agenda ■ Pete Seeger au « Royal Festival Hall », le 11 novembre dernier, sera à l'Olympia le 10 janvier ■ Les Beatles, qui nient le bruit selon lequel ils se sépareraient, espèrent sortir pour Noël un 45 tours en Angleterre ■ Grâce à sa chanson « Les playboys », Jacques Dutronc a reçu six costumes de Cardin ■ Les Monkees viennent d'obtenir un disque d'or pour « Last train to Clarksville » ■ Sonny & Cher sont numéro 1 en Suède avec « Little Man » ■ Les Beach Boys sont très populaires en Russie ■ Otis Redding voudrait « mettre en boîte » une chanson de Bob Dylan ■ Eddy Mitchell est en train d'aménager son ranch à Gaillardon, près de Chartres ■ « J'aime toutes les filles, a dit Gary Leeds, batteur des Walker Brothers. Mon idéal ? Celles qui ont les cheveux longs, les jambes bien faites et le ventre plat. » (Record Mirror du 29.10.66) ■ Paul Jones est très applaudi dans les galas qu'il fait en Angleterre ■ Eric Burdon, termine son nouveau tour de chant avec « Jailhouse Rock » ■ Les Zboub, c'est le nom de l'orchestre d'Olivier Despax. Ils viennent paraît-il de la planète Zboub ! ■ Bilan du Musicorama Jerry Lee Lewis : 300 fauteuils cassés ■ On annonce la revanche des États-Unis dans la guerre des groupes avec Question Mark and the Mysterians, les Love, les Monkees et les Count Five ■ Laurie London qui avait eu un grand succès il y a presque dix ans avec « He's got the whole world in his hand », enregistre de nouveau ■ Johnny Hallyday a signé avec Ford pour courir le rallye automobile de Monte-Carlo. Jacques Anquetil sera de la course ■ José Salcy, vient de passer une semaine avec les footballeurs de Nice. Il a remplacé à l'entraînement le gardien de buts international Aubour; plusieurs joueurs de cette équipe tels Loubet, Rodzick et Serrus lui ont tiré des buts. Les Niçois le considèrent comme la mascotte du club ■ Deux EP de Tom Jones doivent sortir dans quelques jours ■ Un 45 tours simple de Presley « If every day was like Christmas » sortira pour Noël ■ Hugues Aufray, Stone, Éric Charden, Tom et Jerry, Pussycat terminent leur tournée le 8 décembre ■ Projets de Nino Ferrer pour 67, une tournée aux États-Unis et l'Olympia ■ Les Charlots ont pris une option certaine pour la détention du titre le plus long avec « Elle a gagné le yoyo du Japon avec le même métal » ■ Tony Sheridan était l'un des premiers accompagnateurs de Vince Taylor ■ Ray Davis a composé tous les titres du nouveau 30 cm anglais des Kinks ■ En dix ans Elvis Presley a tourné 23 films ■ George Harrison et Paul McCartney porteront des moustaches. Paul s'est aussi fait couper les cheveux ■ Monty a été choisi pour animer les réveillons des jeunes à la télévision ■ En six mois, cinq disques de Rhythm'n'Blues ont été des succès internationaux : « When a man loves a woman » (Percy Sledge), « River deep, mountain high » (Ike & Tina Turner), « Working in the coalmine » (Lee Dorsey), « You can't hurry love » (Supre-

mes) et « Reach out I'll be there » (Four Tops) ■ Antoine sort un double 30 cm de luxe « Antoine An 2 », où pour la première fois, il chante entre autres des poèmes de Brassens et Boris Vian ■ Pourquoi n'a-t-on jamais sorti « You ain't gonna make a cotton picker out of me » qu'Eddie Cochran chantait dans « Untamed youth » ? ■ Toujours fidèle aux pionniers du rock, Eddy Mitchell chante l'épopée du rock ■ Éric Haydock, ex Hollies, vient de sortir sur le marché anglais « Cupid » de Sam Cooke. Son groupe s'appelle Haydock's Rockhouse ■ Carolyn Hester a dit qu'elle n'avait aucune honte à chanter du Folk-Rock ■ Cliff Richard a enregistré « Things we said today » des Beatles ■ Les Walker Brothers, le fameux « Sunny » ■ On dit en Angleterre que « California holiday » est le meilleur film qu'ait fait Elvis depuis très longtemps ■ Les Beatles tourneront leur troisième film, probablement en janvier ■ Après son musicorama, Jerry Lee Lewis est parti en Suisse où il a fait plusieurs galas ■ D'après John Lennon, leur récente tournée aux États-Unis serait la dernière des Beatles outre-Atlantique ■ Cléo vient d'enregistrer son premier disque seule, des compositions de Jacques Dutronc ■ Voici les nouveaux membres des Animals : Danny McCulloch, ex-bassiste de Screaming Lord Sutch. Johnny Weider, ancien accompagnateur de Johnny Kidd et Tom Parker, organiste du Mark Leeman Five ■ Cyril Azzam, révélation du Musicorama de Jerry Lee Lewis, enregistrera son premier 45 tours en janvier. Son style : James Brown-Tom Jones ■ Olivier Despax se promène partout avec ses six secrétaires : de très jolies filles ■ Tim Hardin, compositeur du dernier titre de Bobby Darin, est très en vogue : Alan Price, Georgie Fame et Marianne Faithfull lui ont demandé des chansons ■ P.J. Proby a décidé de ne revenir en Europe que lorsqu'il se serait fait un nom en Amérique ■ « The folk song army » est le titre d'une émission de la B.B.C. qui programme Pete Seeger, Josh White et Burl Ives ■ Cliff Richard et Les Shadows tourneront deux films l'an prochain ■ D'après le New Musical Express, ce sont les Beach Boys qui jusqu'à présent ont vendu le plus de disques en Angleterre, devant les Beatles, les Kinks, les Small Faces et les Walker Brothers ■ Dick Rivers vient de participer à l'enregistrement d'un disque au profit de la campagne contre la faim ■ « La poupée qui fait non » est dans tous les juke-boxes anglais, où cette chanson de Michel Polnareff passe très souvent ■ The Trip est le club dans le vent à Hollywood où se produit Stevie Wonder ■ Robert Parker dit que s'il joue du saxophone, c'est par admiration pour John Coltrane ■ Junior Walker se produira en Europe en janvier ■ Noël Deschamps est la vedette « américaine » de la tournée de Johnny Hallyday ■ Denny Laine, ancien chanteur des Moody Blues va sans doute enregistrer chez Deram ■ Un 33 tours des Rolling Stones en direct du Royal Albert Hall doit sortir d'un moment à l'autre ■ De même que « Lady Godiva » par Peter and Gordon ■

télégrammes

Les 5 Gentlemen, de Marseille, sont montés spécialement à Paris il y a quelques jours pour terminer leur second EP ■ On annonce la sortie d'un 45 tours de John Mayall en France ■ Sam the Sham reviendrait bientôt en Europe ■ Les Lovin' Spoonful sont contents : Ils vont enfin pouvoir prendre des vacances, pour Noël ! ■ « Je suis debout chaque matin à 5 heures et nous travaillons sans arrêt jusqu'à 20 heures. Quelle vie ! », c'est ce qu'a déclaré Roy Orbison en pleine prise de vue de « The fastest guitar alive » ■ Le mois dernier Michel Polnareff a fait un bœuf au Golf Drouot en compagnie des Rockers. Il n'a voulu chanter que des classiques du rock ■ L'orchestre polonais Niebiesko Czarni, gagnant du festival international de Rennes, a été retenu par Michèle Arnaud pour plusieurs télévisions ■ Frank Adams se produit actuellement dans les bases américaines ■ Cela fait déjà vingt ans que Ray Charles est musicien professionnel ■ Marianne Faithfull s'est séparée de son mari ■ Le nouveau simple américain de Roger Miller n'est autre que le premier succès de Presley : « Heartbreak hotel » ■ Paul McCartney dit beaucoup de bien d'un nouveau groupe, les Soft Machine ■ Bob Dylan a eu un accident de moto. On pense qu'il ne reprendra la chanson qu'au printemps ■ Gilbert Bécaud a félicité Olivier Despax pour son interprétation de « Je t'appartiens » ■ Les Easybeats, l'un des meilleurs groupes australiens, monte très fort en Grande Bretagne ■ Little Richard sera au Musicorama (Olympia) du 13 décembre ■ Paul Butterfield a dit que si des musiciens comme Eric Clapton ou Jeff Beck allaient aux États Unis, ils feraient fortune ■ Dans le film qu'il tourne actuellement (Easy come, easy go), Elvis apprend le yoga ■ Ronnie, Chris et Reg, des Troggs, sont tous trois mariés et pères de famille ■ « Le seul groupe français qui soit totalement dans l'esprit Tamla-Motown, ce sont les Ci-Devant. » C'est ce qu'a dit Cyril Azzam qu'ils accompagnent souvent sur scène ■ On a offert un contrat de 50 000 livres à Scott Walker à condition qu'il ne se marie pas ■ Le nouvel impresario de Marianne Faithfull est celui des Kinks ■ Le Bend est la danse à la mode en Angleterre ■ Parmi les cinquante annonces affichées au Golf Drouot, une guitare basse Beatles. Est-ce celle de Paul McCartney ? ■ Jean-Bernard de Libreville vient de faire une entrée en force sur le marché français avec « L'hypernomusique ». Les arrangements sont de Germain Tenas ■ Les Who et les Walker Brothers apprécient beaucoup les Creation ■ La femme de Neil Sedaka vient d'avoir un garçon ■ Sur le 30 cm « What's shakin' » c'est Stevie Winwood qui chante et Eric Clapton qui tient la guitare solo avec les Powerhouse ■ Georgie Fame enregistre à présent chez CBS ■ Dion a reformé les Belmonts ■ Tamla Motown nie le mariage de Diana Ross, chanteuse des Supremes avec Berry Gordy, directeur de cette marque ■ Il paraît que Violaine est très exigeante dans son travail et veut réussir au maximum ■ Décidément Bécaud est à la mode : Tom

et Jerry ont fait une très bonne version, paraît-il de « Marie Marie » ■ Un EP de « California holiday » de Presley vient de paraître avec des morceaux très style 58 ■ Les Four Tops seront en Europe dans quelques semaines ■ Ainsi que les Monkees ■ Billy J. Kramer est en tournée aux Pays-Bas ■ Lors d'un récent gala près de Strasbourg, Vince Taylor a été rappelé quatre fois pour chanter des classiques du rock comme « Bebop a lulla », « Tutti Frutti », et « Baby Blue » ■ Marcel, le désormais célèbre accordéoniste des Charlots, voudrait associer à sa soudaine popularité les autres musiciens : Alfred, Émile, Lucien et Philippe ■ « Love me tender » est l'un des titres de Presley que chante Percy Sledge ■ Klaus Baruck, le coiffeur allemand qui a coupé les cheveux de John Lennon, est parti à New-York faire diverses télévisions ■ Dans un récent sondage fait par Henri Leproux auprès de deux mille jeunes : Sylvie Vartan demeure la copine numéro 1, Françoise Hardy, l'intellectuelle de la chanson, Dutronc, le plus sympa et Michel Polnareff, le plus doué musicalement ■ Bobby Darin était à l'Alhambra le 25 novembre dernier ■ « My mind's eye » est le nouveau tube des Small Faces ■ Reg Trogg a composé le dernier 45 tours des Truth ■ Ronnie Bird est parti à Londres choisir les chansons de son prochain 45 tours qui sortira finalement en janvier ■ Otis Redding, Percy Sledge et Rufus Thomas seront en Europe en 1967 ■ Manfred Mann affirme que le départ de Paul Jones n'a pas affecté son groupe. Sa chanson « Semi detached suburban Mr. James » le prouve ■ Johnny Hallyday pulvérise tous les records de recette dans son actuelle tournée ■ Les Cream sont engagés pour se produire aux États-Unis et en Australie l'an prochain ■ Michel Polnareff a la passion des transistors. Partout où il va, il en achète ■ Contrairement au bruit qui a couru : Keith Relf ne quitte pas les Yardbirds ■ Les Complexes ont supplanté les Problèmes et sont devenus les accompagnateurs d'Antoine ■ Georgie Fame et Zoot Money disent avoir composé ensemble une chanson formidable dans un bar. Le lendemain, ils ne s'en souvenaient plus ■ Dave Dee, Dozy, Beaky, Mick and Tich sont actuellement en Allemagne ■ Phil May, chanteur des Pretty Things, a eu 22 ans le 9 novembre ■ Baschung, c'est le nom d'un chanteur lancé par Philips et qui est vêtu d'une peau de léopard ■ Les Artwoods sont au Danemark ■ Tommy Steele a fêté ses dix ans de music-hall le mois dernier ■ Réception extraordinaire pour les Beach Boys en Angleterre ■ Les Brummels viennent d'enregistrer « Que reste-t-il de nos amours » de Charles Trenet ■ Donovan est passé à Paris il y a quelques jours enregistrer des émissions de télévision ■ Les Troggs, Jacques Dutronc et Violaine ont participé à l'enregistrement de l'émission télévisée « A tout vent » le 16 novembre à la Locomotive ■ Kiki Charvières, animateur de la Locomotive, a dit que la tournée suisse de Jerry Lee Lewis confirme sa popularité chez nos voisins. J. B.

Il se redresse légèrement, le visage s'adoucit. Les musiciens s'arrêtent, et sa voix monte, monte, monte... Le tempo revient, la batterie s'emballa, la basse vrombit, le solo crache ses notes aiguës, l'harmonica s'es-souffle, les chœurs accentuent le tout... tandis que la voix, victorieuse, s'en va, délicatement, à reculons, laissant les musiciens à leur furie, et les spectateurs à leur extase... Ou les auditeurs, plus exactement, puisque c'est en écoutant « Bird doggin », le dernier disque de Gene Vincent, que je me suis remémoré tout cela...

A quelques rares exceptions près, plus personne ne croyait en lui. On jugeait son style dépassé, vulgaire. En toute franchise, on l'avait tellement plagié que, commercialement parlant, pour les Français, il était fini. Si, dans le milieu, vous osiez prétendre qu'il était l'un des plus grands, c'était à coup sûr, vous rendre ridicule. Il était de bon ton de dire qu'il était fou. S'acharnaient contre lui, du reste, ceux-là même qui l'avaient imité...

Si vous lui êtes resté fidèle, soyez fier. Car lui qui, en Angleterre, en était réduit aux « levers de rideaux » de tournées minables, et à bien d'autres humiliations et vexations du même genre, il vient de sortir un « tube » que l'on ne tardera pas à reprendre en français... « Bird doggin », tel est son titre, tout en étant dans le

pur style du rock and roll, n'est pas le moins du monde démodé... Les arrangements sont extras... Un drum-beat excellent, des chœurs savamment étudiés, une guitare solo démente, une basse de taille, et un apport d'harmonica étonnant. Quant à la voix ! L'enregistrement a eu lieu aux U.S.A., le pays natal de Gene, pour le compte d'une firme hollywoodienne. Mais déjà, le disque est en vente en Angleterre, chez London. Il le sera très prochainement en France, je l'espère... L'autre face, « Ain't that too much », est également de très bonne veine...

C'est de Londres que j'ai rapporté cet enregistrement. En France, de suite, en me gardant bien de dire de qui il s'agissait, je l'ai fait entendre à divers musiciens, chanteurs, producteurs, directeurs artistiques. Tous se sont plu à crier au génie ! C'en est un, peut-être, Gene Vincent... J.-N. C.

Gene Vincent.



PROGRAMME DES MUSICORAMAS D'EUROPE 1 A L'OLYMPIA DE PARIS EN DÉCEMBRE

Le 1^{er} à 15 h. et 21 h. : Les Moody Blues et Tom Jones.
Le 3 à 16 h. et 21 h. : Nino Ferrer, Eric Burdon et les Animals.
Le 4 à 15 h. et 21 h. : Eddy Mitchell.
Le 6 à 21 h. : Los Bravos, Jacques Dutronc, Manfred Mann, Les Charlots et les Young Rascals.
Le 13 à 21 h. : Little Richard.

PROGRAMME DE LA TOURNÉE DE JOHNNY HALLYDAY POUR DÉCEMBRE

Le 1^{er} à Montbéliard au Colisée.
Le 2 à Épinal au Palais.
Le 3 à Metz au Palais des Fêtes.
Le 5 à Strasbourg au Rit's.
Le 6 à Reims à l'Empire.
Le 7 à Abbeville au Ponthieu.
Le 8 à Boulogne-sur-Mer au Coquelin.
Le 9 à Saint-Quentin au Carillon.
Les 10 et 11 à Lyon-Villeurbanne au Palais d'Hiver.

pas morts les moody blues

Révolté, indigné, je l'étais... On venait de me jeter que le groupe des Moody Blues, qui est en France, l'un des groupes anglais les plus populaires, était fini, dessous... Jugez de mon désarroi, je les quittais à l'instant ! A Paris, un peu bêtement, on les avait annoncés pour un dimanche de novembre. Malheureusement, il n'y avait eu aucun contrat de signé et il n'était nullement question qu'ils aillent à Paris à cette date. Par contre, ce jour, ils se produisaient dans le Nord de la France, à Roubaix exactement, dans le dancing le plus réputé de la ville. Mille entrées de plus qu'à l'ordinaire ont été enregistrées. Étonnant !

Dans certaines maisons de disques, à Paris, l'on déclare que c'en est fait d'eux. C'est prématuré, et faux. Leur maison anglaise se refuse à rompre leur contrat d'enregistrement. Car les Moody Blues se veulent maintenant en production indépendante. Une importante firme française est déjà prête à assurer la distribution de leurs prochains enregistrements. Cela ne saurait tarder.

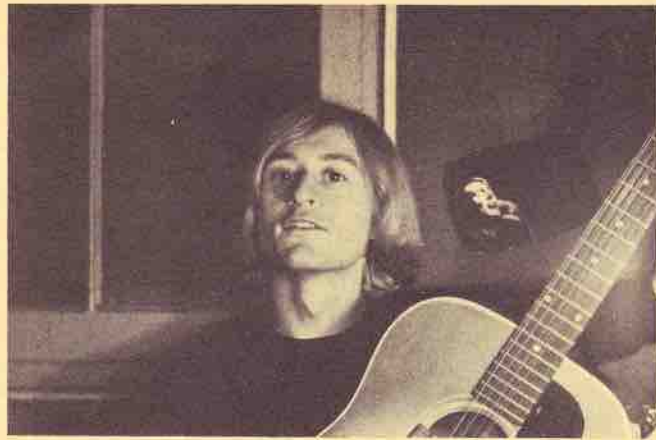
Les Moody Blues sont actuellement en Belgique, à la frontière française. Ils y resteront jusqu'au 15 décembre. C'est une maison de production belge qui leur fournit du travail. Si cette période d'essai se révèle satisfaisante, ils s'installeront là-bas définitivement. Comme d'autres, les Moody Blues ont subi une certaine évolution. Après le départ de Clint Warwick, leur bassiste initial, qu'ont remplacé Rod Clark, et ensuite John

Lodge, c'était au tour de Denny Laine d'abandonner le groupe. Justin Hayward lui succède... On retrouve évidemment les piliers de la formation, Mike Pinder, qui a délaissé le piano pour l'orgue, Ray Thomas, flûte, harmonica, et Graeme Edge à la batterie.

John Lodge, le bassiste, est originaire de Birmingham. Il a précédemment joué dans la formation de Ray Thomas, avant que celui-ci ne devienne professionnel. Quant à Justin Hayward, ce n'est pas un inconnu, puisqu'il a effectué une carrière artistique, dans le folk. Il est du reste le protégé de Lonnie Donegan. Les Moody Blues n'ont plus de chanteur solo, et ce n'est pas un mal. A l'exception de Graeme, le batteur, les quatre autres chantent. Une grande place est donnée à des chœurs savamment étudiés et admirables. Ils n'avaient que quatre jours de répétition quand je les ai vus sur scène. Et bien, leur musique est un mélange hargneux de rythme, de blues et de soul. Chaque musicien est un individualiste, doué d'une forte personnalité, qui, pour le bien du groupe, s'y intègre très nettement et lui donne ainsi la cohésion nécessaire. Ils vous fournissent des versions fantastiques, comme celle de « Bo Diddley », où il règne une ambiance des plus religieuses, qui bientôt se transforme et atteint le paroxysme du rythme.

Les Moody Blues sont graves. Tout ce qu'ils font est réfléchi. Ils paraissent sévères, tant par leur aspect intérieur qu'extérieur. Leurs visages semblent marqués, leur tenue est sobre. Parfois, on les pense tristes, maussades. On les croit distants, même lorsqu'on leur parle, ou méfiants peut-être. Mais que ce soit sur scène, avec le public, ou dans la vie privée, avec leurs amis, leur entourage, ils sont « genuines », c'est-à-dire sincères, authentiques, vrais... Ils le restent et leur musique aussi... Pas morts les Moody Blues !

J.-N. C.



Michel Polnareff.

polnareff « inouï » à l'olympia

Du monde, beaucoup de monde, trop même, à l'Olympia le 25 octobre pour rendre hommage aux champions de la « pop music ». La salle surexcitée (particulièrement au balcon) prit plaisir à voir des artistes qu'elle n'entendit point à cause de ses cris d'admiration. Le quatuor de Coco Briaval montra de la chaleur d'expression et de l'enthousiasme, à défaut de mise en place, dans ses thèmes de jazz. Yves Roze eut du mal à s'imposer dans le brouhaha continu, ambiance qui découragea Bobby Lapointe. « Z'avez pas vu Mirza ? », en anglais, fit « jerker » quelques spectatrices du poulailler sur le rythme de Casey Jones et de ses Anglo-Saxons d'outre-Rhin. Longs cheveux blonds, robe blanche et air angélique, Annie Philippe esquissa un pas de danse pour faire admirer son

jeu de jambes. De Los Angeles venaient les What's New, synthèse du « country and western » et du « folk-rock ».

Troubadour moderne, Michel Polnareff étrenna à Paris son fantastique matériel de sonorisation. Avec deux chansons nouvelles seulement et ses trois succès, il a conquis le public. Les filles reprenaient en chœur avec lui « L'amour avec toi » : malgré le son de chorale de patronage de leurs voix mêlées, elles s'y croyaient, évasion d'un instant de bonheur. Une « fan » en mini-mini robe, presque un short, jaillit sur scène et embrassa Michel, sublime ! Les Beach Boys sont cinq, Sexy, en tempo lent, comme les Four Freshmen, ils évoquent aussi parfois les Four Seasons car le petit guitariste blond a pigé le « sound » de Frankie Valli. A part ça ils ont leur genre, ce style indéfinissable à qui on pourrait donner le nom de « Rock & Folk » en général et qui est si doux à nos oreilles bien nées. Quand le talent s'ajoute au métier, le numéro passe la rampe.

J. T.

Annie Philippe.



Les Beach Boys.

rock & folk en cartouches

En supprimant des manipulations fastidieuses, la création de la cartouche rend enfin la bande magnétique pratique. Les principaux fabricants de disques et d'appareils électro-sonores se sont mis d'accord, en France, pour utiliser le procédé Philips dit « K 7 ». De la taille d'un paquet de cigarettes, et équivalent à un microsillon 30 cm, la cassette est un chargeur contenant 2 bobines et une bande étroite qu'on utilise sur des magnétophones spéciaux soit portatifs à pile, soit de voiture, soit sur secteur pour appartement. Entendu par l'intermédiaire d'un équipement haute-fidélité, le résultat s'avère excellent. Vendues 29,90 francs, des musicassettes ou cartouches pré-enregistrées sont déjà disponibles dans le commerce. Citons quelques nouveautés dans les genres qui nous intéressent :

Chez Mercury: Fats Domino, Chez Vogue: Johnny Hallyday.

Chez Amadeo: Joan Baez, Chez Barclay: Hugues Aufray, Chuck Berry.

Chez Atlantic: Ray Charles, Chez Philips: Johnny Hallyday, Jerry Lee Lewis, etc...

Alors qu'on apprenait que Philips lancera à la fin de l'hiver des cassettes stéréo compatibles, R.C.A. a présenté à la presse son système, le « stéréo 8 ». Depuis un an, cette marque, avec l'aide des catalogues de 70 autres firmes américaines de disques, a sorti plus de 400 cartouches différentes (Sam Cooke, Roger Miller, Odette, Elvis Presley, Dionne Warwick, etc.). Adopté par toute l'industrie automobile des Etats-Unis, le procédé consiste en un chargeur comportant une bande sans fin à 8 pistes pré-enregistrées (d'une durée d'un ou deux 30 cm suivant le prix) que l'on glisse dans la fente d'un magnétophone relié aux deux haut-parleurs des renforcements des portières avant de la voiture. La bande étant à « boucle continue », il n'y a qu'une seule bobine. Une tête magnétique stéréo lit l'un des 4 programmes, c'est-à-dire 2 des 8 pistes à la fois. Le « stéréo 8 » ne devant être commercialisé en France que plus tard et semblant plus onéreux, vous pouvez, d'ores et déjà, avec le « K 7 », écouter le rock de votre choix en voiture mais faites provision de cartouches, la guerre des pistes est déclarée...

J. T.

PROCHAINES RÉVÉLATIONS

Cat Stevens, héritier de dylan et donovan ?

L'on nous avait dit, à Londres, qu'il serait certainement, cette année, l'une des révélations « pop music ». Ces propos n'étaient nullement exagérés... Avant de le rencontrer, nous avons voulu écouter son disque. Enchantés, nous l'avons été, car, effectivement, « I love my dog » apporte une innovation (1).

Une douce introduction à la guitare, préluant aux déchainements des drums, et à une brusque irruption des instruments à cordes, violons et autres, une voix agréable s'harmonisant délicatement, une ligne mélodique entrecroquée par de petits accords de guitare, précis et efficaces, une volée de cuivres, décimée par les violons, la voix qui se révolte, une reprise des cuivres, en force, des chœurs aidant, des violons qui jonglent, la guitare qui s'en mêle, le tempo qui s'intensifie, tandis que le tout se mélange, se complète à la perfection...

« J'ai voulu, nous dit Cat Stevens, introduire du classique et du jazz dans la pop-music ». Certains ont du reste prétendu qu'il souhaitait familiariser le grand public avec la « belle musique ». Quant à l'histoire contée, elle est assez piquante, puisque « I love my dog » signifie textuellement, « J'aime (d'amour) mon chien ». « J'avais écrit la musique de « I love my dog », mais je ne savais quelles paroles y mettre. Vous savez en Angleterre, les gens ont la passion des chiens. J'ai pensé qu'il

serait assez original de développer ce thème »...

Cat Stevens est âgé de dix-sept ans. Depuis deux ans, il mène la vie des folk-singers, se produisant dans les différents pubs londonniens. Il a fait la connaissance de Mike Hurst, son producteur, par l'intermédiaire d'un ami commun, Mike Hurst, auparavant, était membre du groupe des « Springfields », avec Tom Springfield, et bien entendu Dusty Springfield. Cette première prise de contact entre Mike et Cat remonte à six mois. Cat, ayant interprété quelques-unes de ses œuvres, a eu tôt fait de séduire Mike...

La firme de disques Decca, venant de créer un nouveau label, Deram, s'approprie de suite les droits d'enregistrement phonographique de Cat Stevens. Quelques semaines plus tard, Deram met sur le marché le disque de Cat. Celui-ci est alors présenté au « Juke-Box Jury ». En effet, régulièrement, en Angleterre, par le truchement d'une émission de télévision, les dernières nouveautés sont soumises à l'appréciation de trois personnalités. Celles-ci, à l'écoute de « I love my dog », sont persuadées qu'il s'agit là d'une composition américaine. Apprenant que Cat Stevens est anglais, elles ne cachent pas leur enthousiasme. « I love my dog » faisait une entrée fracassante dans les « charts »... Ce succès fulgurant a stupéfié Cat Stevens lui-même. Il ne sait si ce titre sera n° 1. Il ne le pense pas, car il est

un nouveau venu et il faut que le public se fasse à lui. On aurait tort de désespérer car Cat possède en réserve plus de quarante titres, dignes de succéder à « I love my dog ».

Cat Stevens avoue aimer la musique classique. Cela ne l'empêche pas d'avoir une grande admiration pour les groupes anglais. « Tout le monde les aime », dit-il... A part la musique classique, aucun artiste ne l'a pour ainsi dire marqué. Il admet, cependant, avoir été fortement influencé par la musique américaine. Son titre, d'ailleurs, se vendra incessamment sur le continent américain où l'on s'attend à un accueil très chaleureux de la part du public...

Engagé dans la Harold Davison Ltd, Cat Stevens entreprendra très bientôt, si ce n'est déjà fait, tournées et galas. Il sera certainement accompagné par les Echoes, le groupe de Dusty

Springfield, ou par une formation équivalente. Il envisage de venir très prochainement en France, mais rien n'est encore fixé...

Certains déclarent que Cat Stevens s'apparente aux folk-singers, et plus particulièrement à Donovan, Bob Dylan. Cat, bien que plusieurs de ses titres soient dans ce style, dont « Portello road », refuse de se considérer comme tel. Il ne se cache pas d'aimer l'argent et n'a aucun message à délivrer. Bob Dylan dit ce qu'il pense avec des mots, Cat Stevens avec de la musique. C'est du moins ce que l'on prétend...

J.N.C.

(1) Aux dernières nouvelles, Claude François (aïe) aurait bloqué l'édition de ce titre en France. Il est à espérer que la version originale de « I love my dog », par Cat Stevens, sera distribuée avant la version française.

Cat Stevens.





The Cream.

the cream : une montagne de possibilités

Ils ont bien choisi leur nom, sans fausse modestie, et tout le monde sera d'accord après les avoir entendus : c'est vraiment le dessus du panier. Mais puisqu'il s'agit de crème, vous allez me demander la recette. Eh bien ! La voilà : Eric Clapton + Peter « Ginger » Baker + Jack Bruce. Le tout branché sur 110 ou 220 V vous donnera le meilleur ensemble de rhythm and blues de toute l'Angleterre. Il est de ces groupes dont on parle peu, mais qui représentent une montagne de connaissances et de possibilités musicales. Les autres artistes les respectent, vont les écouter souvent et leur tissent une auréole de gloire. Il en a été ainsi pour Spencer Davis, pour Chris Farlowe, c'est le tour maintenant de The Cream. Cependant, quelque chose me dit que ces trois gaillards vont rapidement faire un malheur. Patience ! ils ne sont ensemble que depuis trois mois...

Trois vétérans. Trois Londoniens qui ont connu les belles heures du Marquee sous Alexis Korner, le sublime inconnu dont les enfants terribles s'appellent aujourd'hui Rolling Stones, Manfred Mann ou Yardbirds. Or, récemment, le « Melody Maker » a demandé aux plus célèbres chanteurs et « disc-jockeys » (présentateurs de radio) britanniques d'élire les meilleurs musiciens du pays, instrument par instrument. L'unanimité s'est faite — ô hasard — autour d'Eric Clapton — lead guitar — et Ginger Baker — drums. Je ne sais pourquoi ils ont préféré le bassiste des « Who » à Jack Bruce, lui dont Eric Burdon, critique sévère s'il en est, affirme : — « He's the only one who really can lay it down » (celui qui fout tout par terre, qui écrase tout le monde).

Qui est Clapton ? Un garçon de 21 ans qui a vraiment voué sa vie à la guitare et au blues. Fils spirituel

de B.B. King, une quasi légende est attachée à ses boots. Allez le voir en scène et vous comprendrez. Vous entendrez aussi ses fans, et ils sont nombreux, lui crier « Offre un solo à Dieu » ou « Nous voulons encore du Dieu »... Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il a un sacré tempérament ! Après avoir enregistré « For your love » avec les Yardbirds, il quitte le groupe. Il s'écarte résolument du commercialisme pour éviter ce qu'il appelle « le lavage de cerveau ». Pendant un an, il va jouer avec John Mayall et les Bluesbreakers et, de cette collaboration, sortira un 33 t qui prônera à controverses mais néanmoins s'approche assez fidèlement du style « city blues » tel que le pratiquent, en 1966, les Noirs du Southside de Chicago. Etant un fervent amateur de blues, je dois reconnaître que, pour une fois, la tentative n'est pas décevante, bien au contraire. De Ginger Baker, tous ses copains prétendent « qu'il est complètement givré mais, à part ça, c'est le meilleur batteur d'Angleterre ». Ginger a fait partie de la Graham Bond Organisation, il est donc un des piliers de base du R'n'B londonien. Vous le verrez sur scène avec ses deux grosses caisses et ses cinq tom-tom accomplir des solos qui vous couperont le souffle.

Jack Bruce, le plus discret et le plus jeune des trois, est un vieux copain de Ginger puisque, durant plusieurs années, ils ont joué ensemble avec Graham Bond. Jack est un bassiste exceptionnel qui, non content des quatre cordes de sa guitare, pratique régulièrement une six cordes et même parfois s'exerce sur une basse à douze cordes spécialement montée pour lui. Après avoir quitté Graham Bond, il remplace Mike Vickers chez Manfred Mann et enregistre un n° 1 au Hit-parade, « Pretty Flamingo ». Puis c'est The Cream... Ah, j'oubliais un autre aspect du talent de Jack : il joue aussi formidablement de l'harmonica.

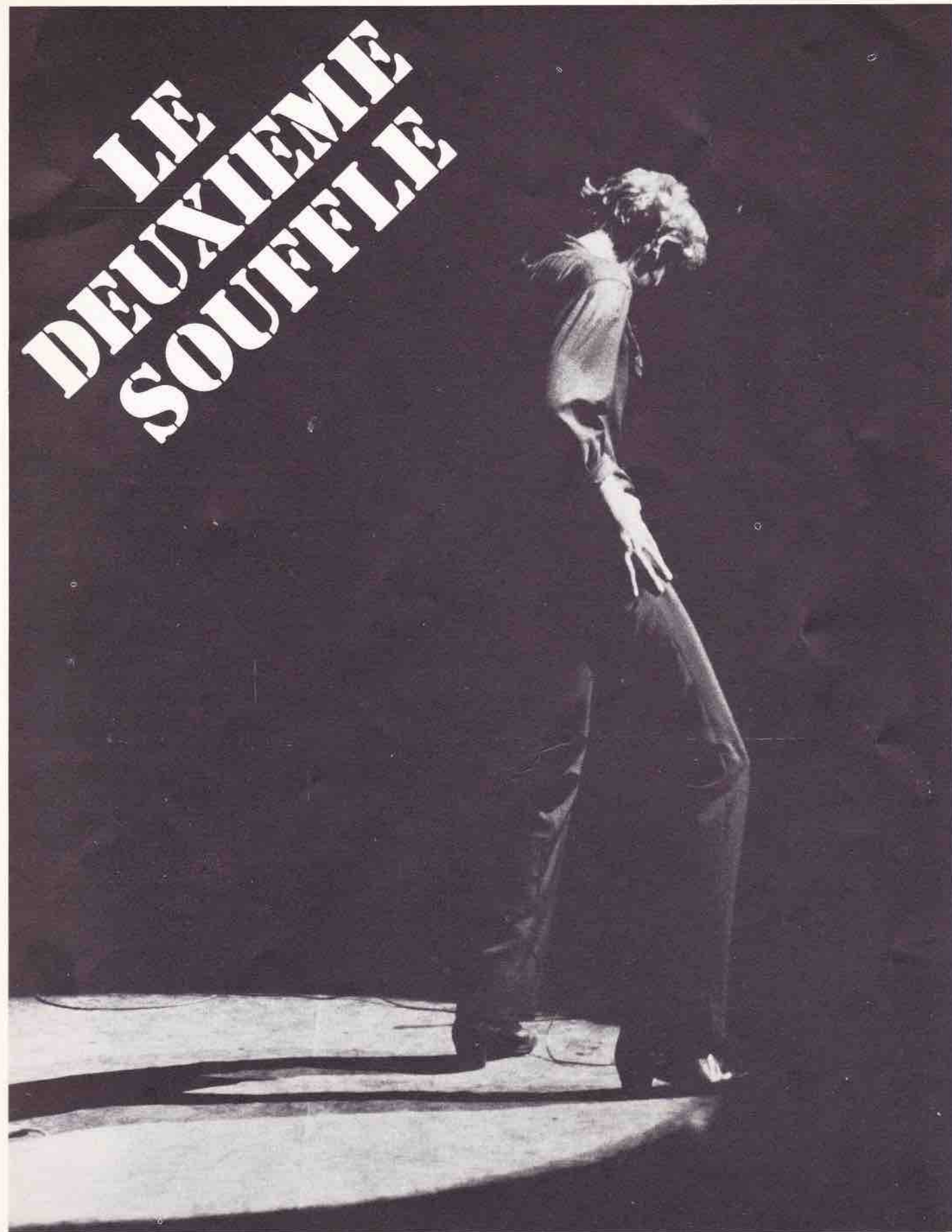
En scène, The Cream se présente dans une tenue assez démente — uniformes de soldats nazis, uniformes de gardes éduardiens. En général, un casque et des lunettes d'aviateurs sur le visage. Eric pense même se produire en compagnie de dindons, oies et autres ours. Actuellement, il a quelques ennuis pour se les procurer.

Le répertoire comprend avant tout des super-rocks tels que « Hideaway » de Freddy King, « Stepping out », « Spoonful » de Howlin' Wolf, « Laudie, Miss Claudie », etc...

Voilà le groupe que beaucoup considèrent comme le plus « exciting » du moment ; il n'est que de voir l'accueil délirant qu'on leur a réservé pour leur premier passage en scène au « Jazz Festival » de Windsor. Et, pour terminer sur un mauvais jeu de mots, mon ami Lucien, qui s'est déplacé spécialement à Londres pour aller les applaudir, me déclarait l'autre jour : « Y'a pas à dire, la Crème c'est pas de la tarte ! »

P.R.

P. S. — J'apprends à l'instant que le premier 45 t de nos trois gaillards va sortir chez Polydor. Titre de choc : « Wrapping paper » composé par le trio et couplé avec « Catsquirrel », « Watch out boys », « Here they come »....



Johnny Hallyday le 18 Octobre à l'Olympia

Le Monde

Les yeux bleus en amande noyés dans une sorte de brume, la tête engoncée dans les époules et la démarche butée d'un John Wayne jeune, il est comme perdu, désespéré hors de la scène.

Prostré sur une chaise, un fauteuil, ou marchant de long en large, c'est le roi triste, ne sachant trop comment dépenser une extraordinaire énergie. Parfois le regard s'anime : quelqu'un évoque avec tendresse une chose, un être. Parfois le visage se fend d'un large sourire. Mais l'ennui est le royaume de ce roi triste à qui s'offrent pourtant tous les divertissements.

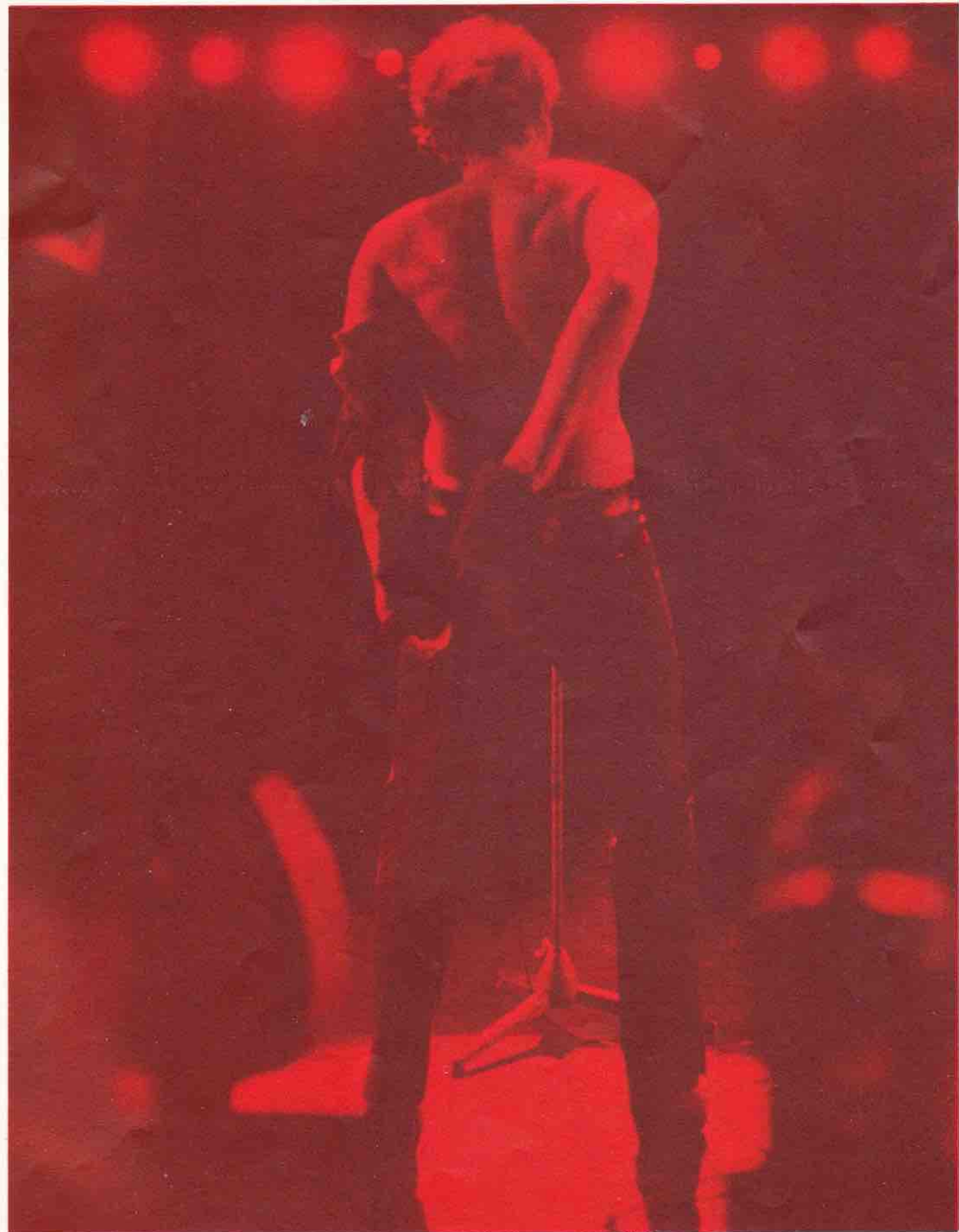
CLAUDE FLEOUTER.

COMBAT

Le Journal de Paris

Puis la salle éclata littéralement, dès le lever du rideau. Il était là, amaigri, en prince du rock qui reviendrait d'exil. Des les premiers accords de sa nouvelle formation, des ses premières chansons, le contact était rétabli et ces jeunes spectateurs, toujours affamés de rythmes nouveaux, se sentaient déjà comblés : Johnny avait renoué avec sa muse. « Johnny, tu es le meilleur ! Tu es le seul ! Tu es le plus beau, tu es le plus grand ! Johnny est notre dieu, le rock notre religion ! »

Anne de GASPERI



LE FIGARO

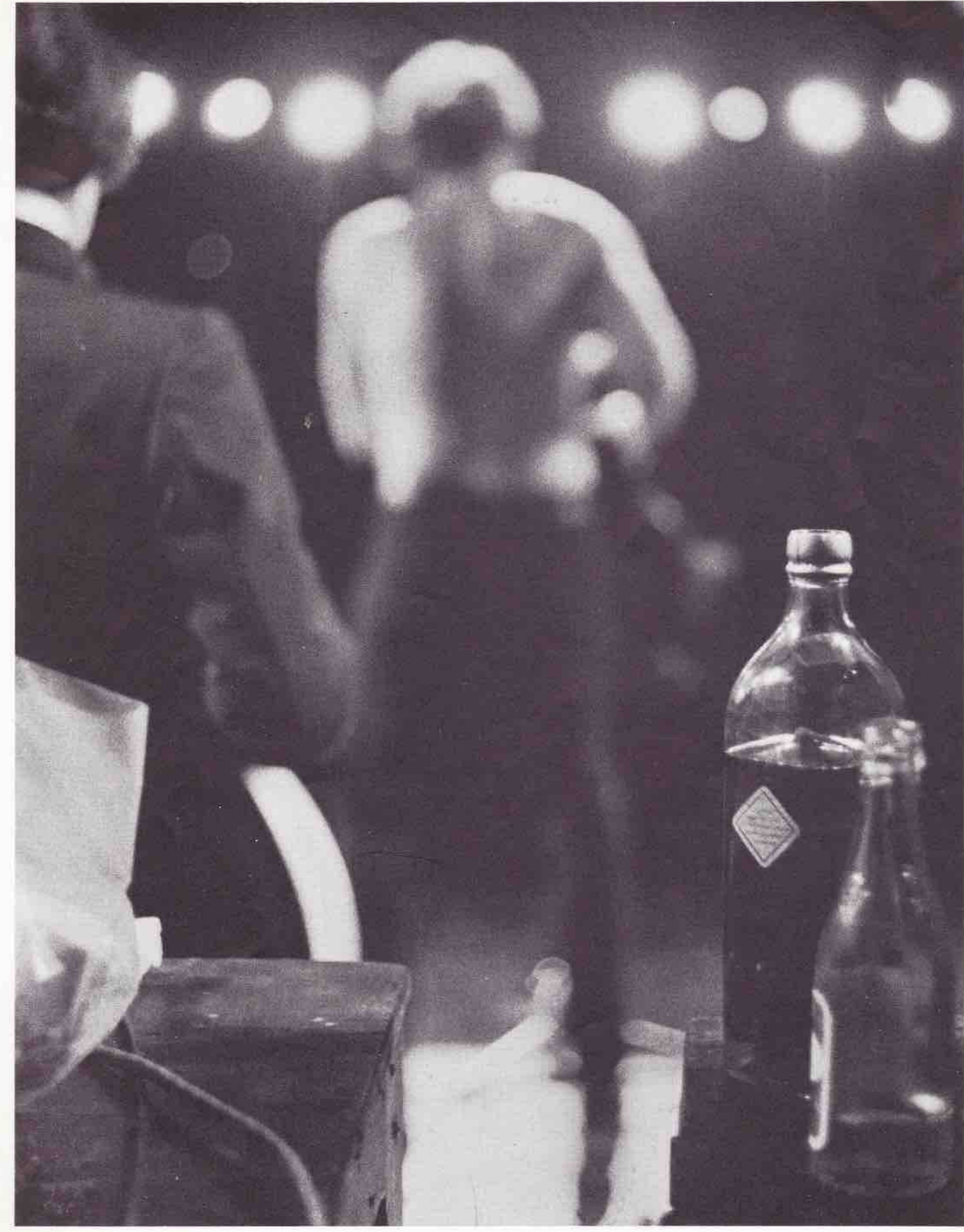
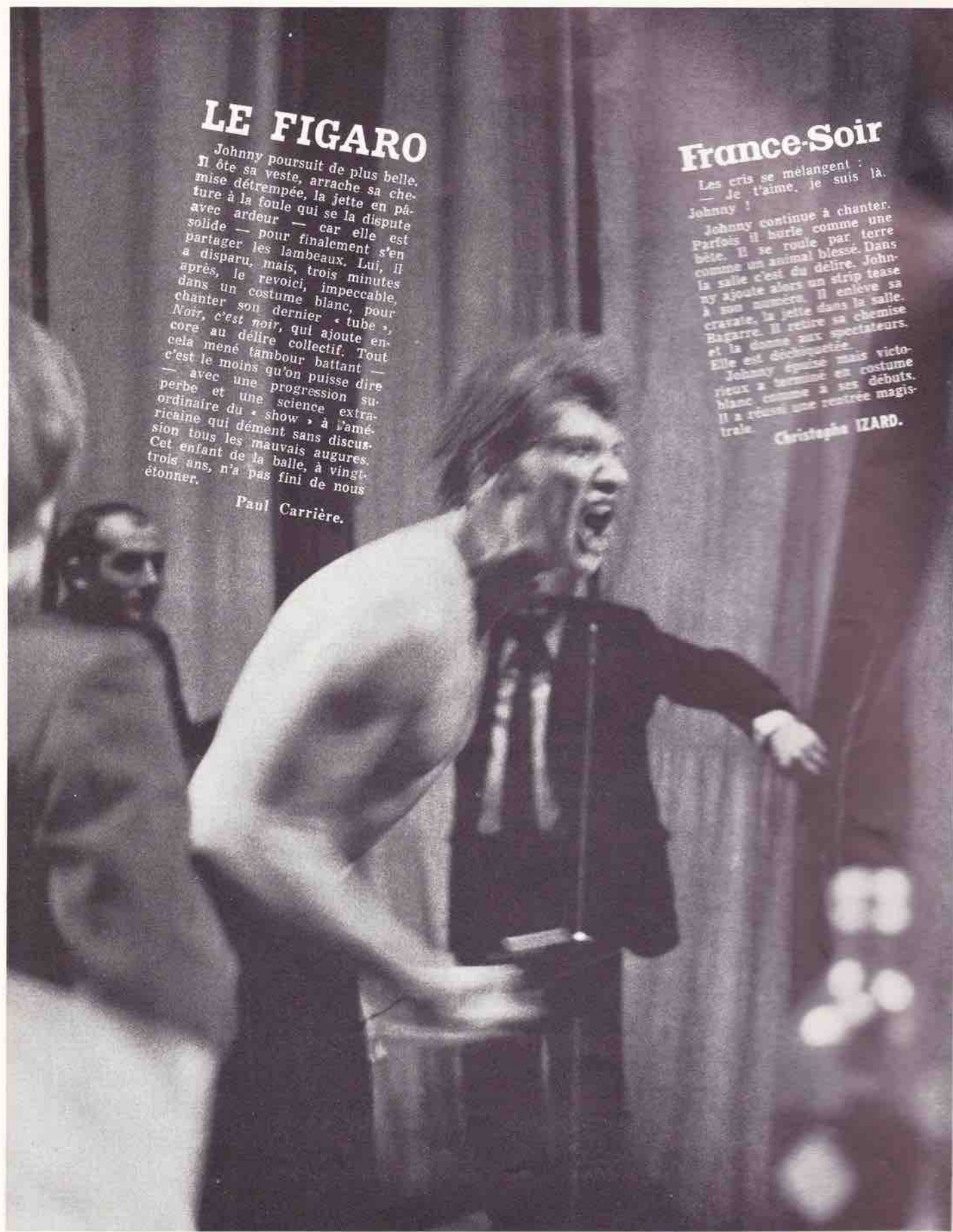
Johnny poursuit de plus belle. Il ôte sa veste, arrache sa chemise détrempée, la jette en pâture à la foule qui se la dispute avec ardeur — car elle est solide — pour finalement s'en partager les lambeaux. Lui, il a disparu, mais, trois minutes après, le voici, impeccable, dans un costume blanc, pour chanter son dernier « tube », *Noir, c'est noir*, qui ajoute encore au délire collectif. Tout cela mené tambour battant — c'est le moins qu'on puisse dire — avec une progression surperbe et une science extraordinaire du « show » à l'américaine qui dément sans discussion tous les mauvais augures. Cet enfant de la balle, à vingt-trois ans, n'a pas fini de nous étonner.

Paul Carrière.

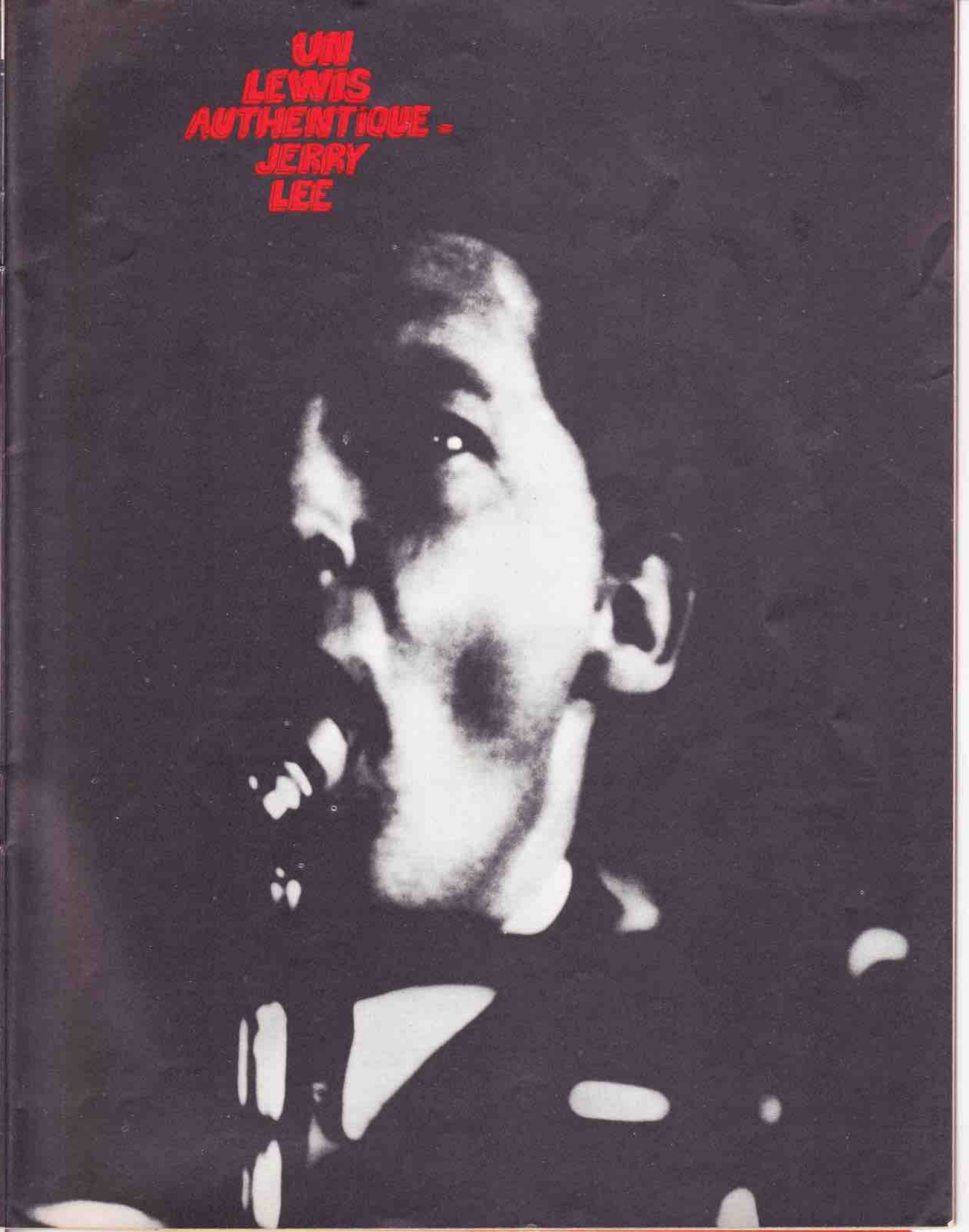
France-Soir

Les cris se mélangent :
— Je t'aime, je suis là, Johnny !
Johnny continue à chanter. Parfois il hurle comme une bête. Il se roule par terre comme un animal blessé. Dans la salle c'est du délire. Johnny ajoute alors un strip tease à son numéro. Il enlève sa cravate, la jette dans la salle. Bagarre. Il retire sa chemise et la donne aux spectateurs. Elle est déchiquetée.
Johnny épouise mais victorieux a terminé en costume blanc comme à ses débuts. Il a réussi une rentrée magistrale.

Christophe IZARD.



UN
LEWIS
AUTHENTIQUE -
JERRY
LEE



« TU VOIS CE PETIT DOIGT, TU LE VOIS BIEN, DANS CE PETIT DOIGT, IL Y A DIX FOIS PLUS DE TALENT QUE DANS LES CORPS ENTIERS DES QUATRE BEATLES RÉUNIS ». JERRY LEE LEWIS ÉTAIT FURIEUX, IL VENAIT DE VOIR LE VERSO DE NOTRE PREMIER NUMÉRO DE « ROCK & FOLK »

Revenons plutôt en arrière. Il est 21 h. La salle de l'Olympia est comble, depuis huit jours déjà la location était terminée. Eh ! oui, il est plus facile de remplir l'Olympia que l'Alhambra. D'abord, c'est psychologique, aussi étrange que cela puisse paraître : on se rend plus aisément à l'Opéra que Place de la République. Ensuite, Bruno Coquatrix et Europe 1 ne se sont pas risqués à faire plusieurs séances. Je gagne ma place, juste le temps de voir les Safaris se faire littéralement « jeter ». Puis, c'est le tour des Shamrocks et de leur célèbre « Cadillac ». L'indifférence totale. C'était une erreur de les mettre dans un programme de rock pur : ils font du bon travail, ils me rappellent les anciens Moody Blues. Seraient-ils trop bons ? Je file dans les coulisses voir si Jerry Lee Lewis ou Vince Taylor sont arrivés.

Aucun signe de vie du premier, c'est normal : son passage est prévu pour 23 h. Le second est dans sa loge, entouré de Tony Harvey, son soliste, de Ces Baron, son batteur et de « Jeannot », son bassiste. Tous quatre discutent tranquillement, décident de l'ordre des morceaux. Sur une table, une douzaine de canettes vides. Vince est un peu nerveux, il fume cigarette sur cigarette et se demande si le public parisien ne l'a pas oublié. On me dit que Jerry Lee Lewis est arrivé. Sa loge est déjà bouclée.

Le programme se poursuit sur scène. Le haut-parleur annonce déjà Vince Taylor. Je dis bien le haut-parleur car, cette fois, il n'y a pas de présentateur — ils ont la vie dure de nos jours dans les spectacles de rock'n'roll. Vince arrive, non point vêtu de cuir, mais avec une chemise et des jeans noirs, une veste en toile rouge. Il est terriblement acclamé alors qu'il chante « Brand new cadillac », « Fever », « My babe » et « Shakin' all over ». Son jeu de scène a gagné en sobriété. Les yeux dans le vague, il se balade de long en large. Mais ce sont des cris de joie à chaque fois qu'il se déhanche ou fait voltiger son micro. Deux rappels, avec successivement « Heartbreak hotel », sur un tempo blues, puis un rapide « Whole lotta shakin' goin'on ». Vince revient encore, pour remercier le public. Son passage confirme la conclusion de l'article de Jean-Noël Coghe, paru le mois dernier : « Pour Vince Taylor, tout peut, tout doit recommencer ».

Les coulisses étant prises d'assaut, je

me dirige vers le bar ou les conversations vont bon train. Brusquement, j'ai le souvenir de l'époque où j'étais passionné de football, lorsqu'un noyau de fanatiques restait toujours des heures après le match à discuter sur le bon temps des Kopa ou sur les malheurs de l'équipe de France. Ici, le thème est différent, mais l'ambiance passionnée reste identique.

— T'as pas vu Moustique ? Il a fait des progrès.

— Pour moi, la révélation de la première partie, c'est Cyril Azzam, le copain de Polnareff. Quelle voix puissante dans « Bama lama bama loo » et « Rock around the clock ». Quand à ceux qui l'accompagnent, les Ci-Devant, ils sont vraiment dans le coup.

Un peu plus loin, là encore, le ton est le même.

— Jackie Edwards mériterait d'être plus connu. C'est lui qui a fait tous les succès de Spencer Davis. Vince Taylor n'a jamais été aussi bon. J'espère qu'il va bientôt sortir un nouveau disque.

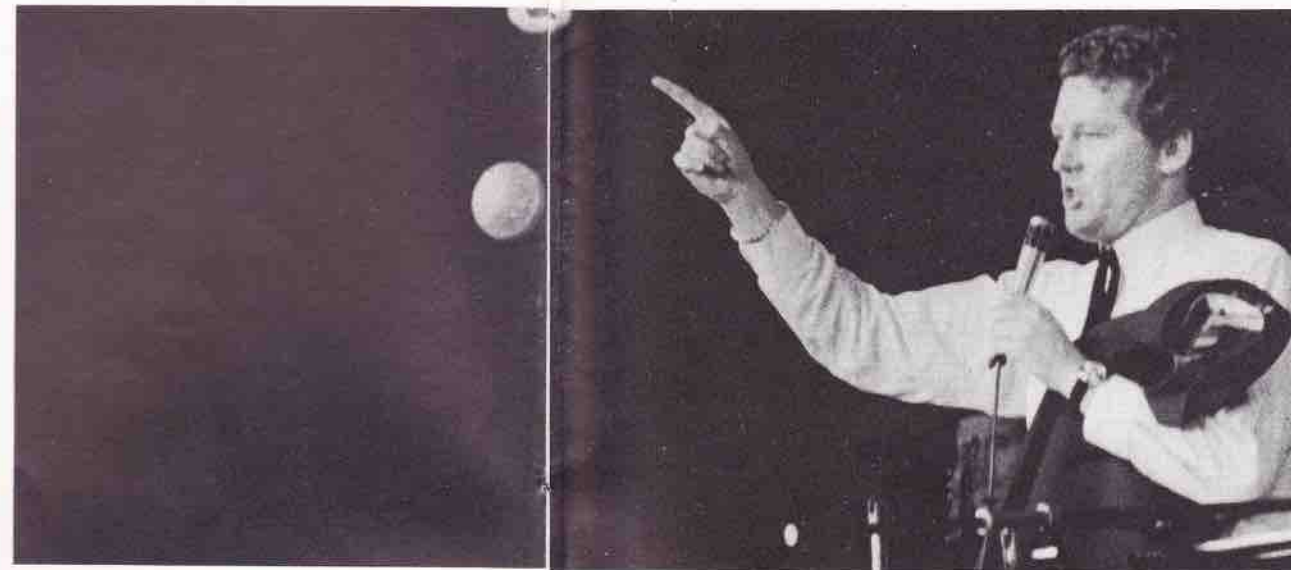
— Moi, j'ai été stupéfait par le succès qu'ont remporté les Rhythm Shakers. Quelle bobine il a, leur chanteur ! Mais il faut l'entendre dans « Long tall sally ». Ça c'est du rock !

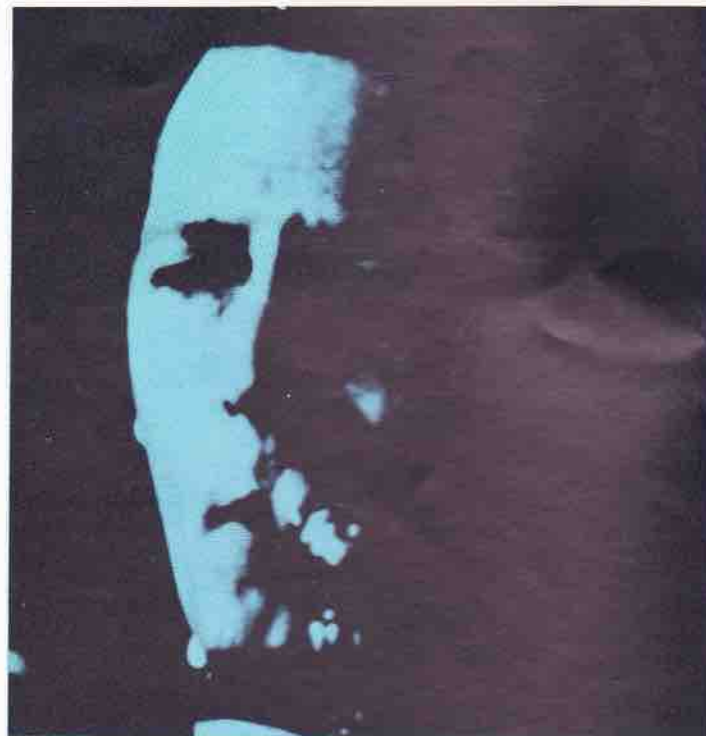
A quelques mètres, deux acharnés se battent. L'un est pour Elvis Presley. L'autre pour Jerry Lee Lewis. Comme à l'école, la sonnerie retentit...

J'essaie de retrouver ma place. Bien entendu, elle est prise. Le rideau s'ouvre une nouvelle fois. Jerry Lee Lewis est là en costume sombre. Il ressemble à un homme d'affaires. A l'instar des autres grands pionniers, il paraît avoir grossi. « Oh yeah » crie-t-il. Le public lui répond. Il démarre sur « Little queenie ». Décidément Chuck Berry est à l'honneur aujourd'hui : Oh yeah, Ollé et Little queenie. On y va. Jerry Lee termine ce premier morceau et l'assistance scande son nom. Très relax, toujours assis à son piano, il enchaîne « You win again », un slow. Il balance son bras droit de bas en haut, plusieurs fois, et le fait retomber sur les touches de son piano. Des cris reprennent dès qu'il entame « Jenny, Jenny » avant de passer à « High heel sneakers », très scandé. Jerry Lee Lewis, c'est la décontraction totale. Pourtant, parfois, il remue les jambes, s'écarte avec violence du micro, c'est le cas pendant qu'il joue « Breathless », rock furieux que le public applaudit fort longtemps. Il remercie.

Nous sommes plongés dans le clair obscur pendant « Your cheating heart », une ballade très country'n' western. Satisfait de lui et de la communication avec le public, Lewis lève le pouce avec orgueil. La salle se réchauffe sur le thème de Ray Charles, « What'd I say ». Toujours très digne, le maître agite ses bras négligemment, les met en croix. Il semble parfaitement heureux. « Who will the

*Le 8 novembre,
un pionnier au physique
d'homme d'affaires
a prouvé que le rock pur
enflammait toujours
un public fidèle*





Le public est en haleine, les sujets sont face à leur roi : il parle, on l'écoute religieusement. Un de ses fans vient lui baiser les pieds.

next fool be » est le titre suivant, au cours duquel il donne plusieurs solos, le piano alternant avec sa voix plaintive. Puis, c'est « Just because ». Il répète « because », sans cesse, alors que la salle de l'Olympia est déchaînée. Le contact est total, Jerry Lee Lewis peut chanter « Great balls of fire » et « High school confidential », ses deux plus gros tubes, tout en attaquant le piano avec son pied droit. Une cymbale tombe. « Shake, baby, shake » est repris en chœur durant « Whole lotta shakin' goin' on ». Il lance son tabouret, joue frénétique debout, s'assoit sur son piano, envoie son micro en l'air... s'arrête, tel un prêcheur, pointe le doigt. La salle entre en transe. Jerry Lee jette sa veste, s'agenouille, puis monte sur le piano, exécute une danse du ventre, s'immobilise. Le public est en haleine, les sujets sont face à leur roi : il parle, on l'écoute religieusement : « Good golly miss Molly ». Un de ses fans vient lui baiser les pieds.

Et revoilà les coulisses, la loge bouclée. On va me dire maintenant qu'il est trop fatigué et que j'aurai dû l'interviewer avant ! Pendant ce temps, le public crie : « Encore ! une autre ». De quoi se plaint-il ? Il vient de vivre quarante minutes de bon rock, précédées par une première partie très valable. Jerry Lee Lewis ne s'est peut-être donné scéniquement que dans les ultimes minutes, mais ce n'était pas une raison pour casser l'une des vitrines du hall de l'Olympia. Fidèle à mon poste, j'attends toujours devant la porte de la loge de Jerry Lee Lewis, porte masquée par un grand type qui doit être son impresario. Moustique, Cyril Azzam, Vince Taylor, les Ci-devant, tour à tour, viennent me saluer après avoir bouclé leurs valises. Nous ne sommes plus très nombreux. Enfin intervient Pierre Sberro-Terrighi, des disques Philips, qui me fait entrer dans le lieu sacré.

— Jerry, veux-tu évoquer ton passé pour nos lecteurs ?

— Qui l'ignore ? Ma vie a été écrite et réécrite dans plusieurs magazines de jeunes...

Né à Ferriday, en Louisiane, il a célébré ses trente et un ans le 29 septembre dernier. A l'âge de neuf ans, son père lui offre un piano, l'encourage sérieusement. En quelques années, il devient un authentique technicien de cet instrument. Encore appuyé par son père, il auditionne pour Sun Records. Son premier disque, « Crazy arms », est un tube. Puis ce sont les tournées d'un bout à l'autre des États-Unis, les émissions télévisées, les films, et, en 1958, trois disques d'or avec « Whole lotta shakin' goin on », « Great balls of fire » et « Breathless ». La belle vie... cela va-t-il continuer ? Non, en 1959, alors qu'il se rend en Grande-Bretagne pour

une série de galas, un journaliste s'aperçoit que la petite fille de treize ans qui l'accompagne est à la fois sa femme et sa cousine germaine.

— Malgré toutes ces critiques et le fait que l'on m'ait expulsé d'Angleterre, souligne Jerry, mes meilleurs moments, je les passe encore avec Myria, ma femme, et notre petite fille âgée de trois ans.

Quelques mois plus tard, Jerry se reprend et fait une seconde carrière. Certains de ses 45 t se vendent très bien, c'est le cas de « High school confidential », de « What'd I say », de « Lovin' up a storm » et de « Good golly miss Molly », entre autres. Son dernier en date étant « Memphis beat », enregistré dans le studio Sun, à Memphis, à 500 kilomètres de sa ville natale où il habite toujours. Mais ce sont ses 33 t qui remportent le plus de succès.

— Si j'en vends beaucoup, poursuit-il, c'est parce que mes fans aux États-Unis ont pour la plupart passé les vingt ans et préfèrent ne se déplacer que pour acheter des grands albums. Le nouveau, « The greatest show on earth » (le spectacle le plus fantastique au monde) — Volume 2, enregistré en public, l'été dernier à Fort Worth, et qui comprend entre autres « Little Queenie », s'est déjà vendu à plus de 300.000 exemplaires. Je demande à Jerry quels sont les musiciens qui l'accompagnent sur disques.

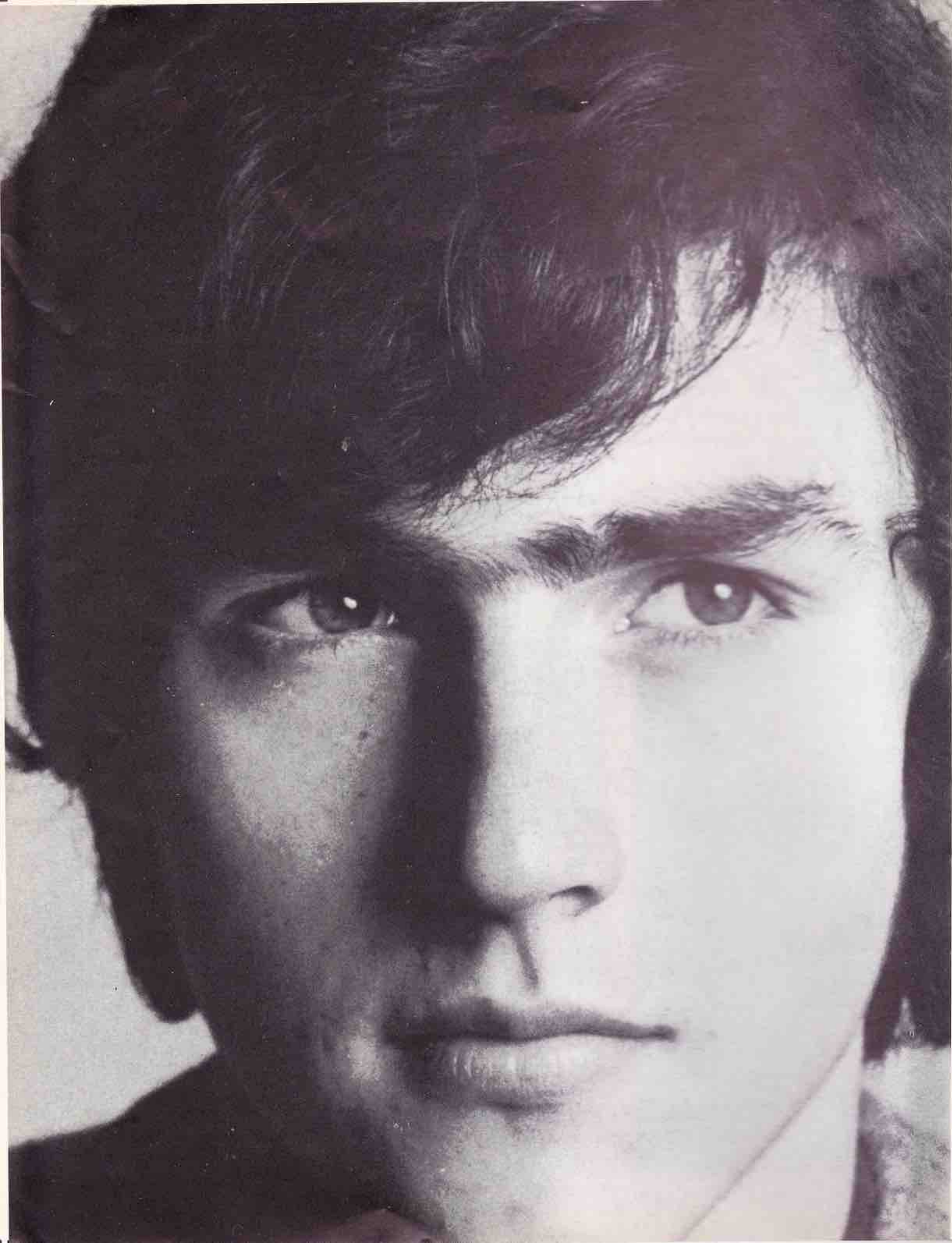
— Les Memphis Beat, Charlie Freeman, soliste, Maurice Tarrant, batteur et Hurnam Hawkins, bassiste. Ceux-là même que tu as vu ce soir avec moi. Avec eux, je fais du rock tel que je l'aime. Sur chaque 45 t, il y a au moins un rock ! L'autre face étant soit un country and western, soit un rhythm'n'blues. Lorsqu'il s'agit d'attirer les foules, le rock'n'roll est toujours roi !

— Gene Vincent a dit que tu étais le meilleur showman, qu'en penses-tu ?

— Je ne sais pas, mais il y a aussi Richard et Gene Vincent lui-même. Nous nous partageons la couronne. Il y avait Elvis à ses débuts. Mais, un jour, en 1957, je lui ai proposé de faire un gala avec moi, pour voir qui était le meilleur ; il s'est dégonflé... Il y a Tom Jones qui, sans être un vrai rocker, est le chanteur idéal pour « night clubs ».

Avant de se quitter, Jerry Lee Lewis me confirme qu'il va terminer les derniers préparatifs de « Catch my soul », titre définitif de « Rock'n'roll Othello », comédie musicale produite par Jack Good qui se jouera une bonne année à Broadway avant de devenir un film. Il affirme que c'est ce qui s'est fait de mieux depuis dix ans et que cela séparera enfin les vrais hommes des minets. Je me retire. C'est un dur du rock, Jerry.

JACQUES BARSAMIAN



Quatre chansons ont suffi à faire connaître son nom et sa voix. Pour que vous n'ignoriez rien du reste, Erick Saint-Laurent — en bon fils de policier — s'est prêté avec le sourire au véritable interrogatoire que lui fit subir Philippe Adler.

Adler - Quel âge as-tu?

Saint-Laurent - J'aurai 19 ans, le 16 janvier prochain.

Adler - Que faisais-tu avant de chanter?

Saint-Laurent - J'ai été à l'école. Jusqu'en secondé. Puis j'ai laissé tomber.

Adler - Pourquoi?

Saint-Laurent - Ça m'enquiquinait. Ça

m'a toujours enquiquiné d'ailleurs. J'ai alors suivi des cours pour entrer à la Sécurité Sociale. Reçu à l'examen, je suis devenu guichetier.

Adler - Cela ne me paraît pas tellement plus drôle que l'histoire ou la géo?

Saint-Laurent - Oui, mais j'ai démissionné.

Adler - Pour chanter?

Saint-Laurent - Oui, pour chanter.

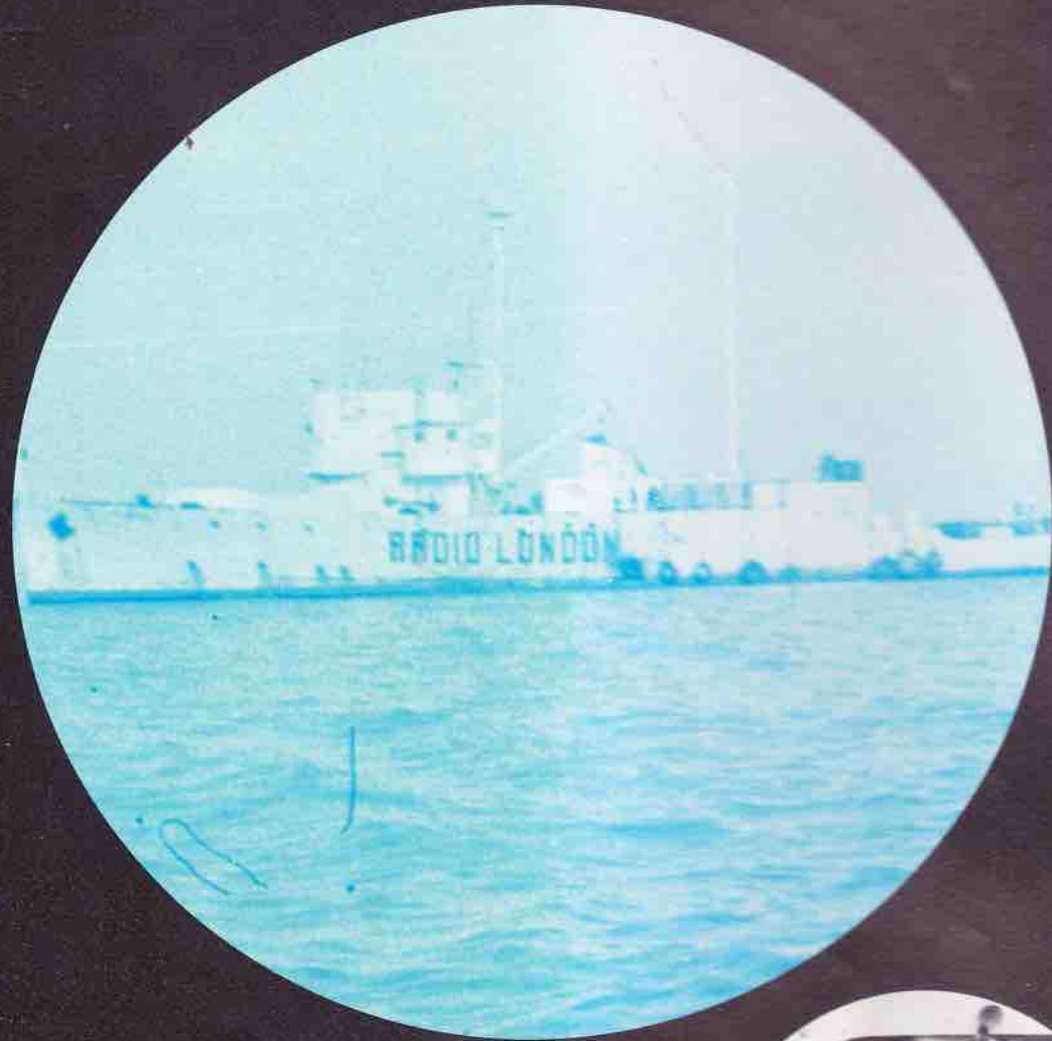
Les frelons, en hommage aux scarabées...

Adler - Comment tout cela a-t-il démarré?

(suite page 66).

PAISIBLE SAINT LAURENT

A BORD DES PIRATES



Observez bien la configuration des Iles Britanniques. Non ! ne vous saisissez pas de votre mappemonde ou de votre atlas ! Fixez plutôt votre transistor entre 200 et 400 mètres sur les petites ondes ; vous découvrirez alors une Grande-Bretagne telle que vous ne l'auriez jamais imaginée ! Prêtez donc l'oreille, oyez bonnes gens ! Au sud de Middlesborough : Radio 270 ; au large de Harwich : Radio-England, Britain Radio, Radio-London, Radio-Caroline Sud ; dans l'embouchure de la Tamise à l'est de Southend : Radio-Essex ; du côté de Chatham : Radio-City, Radio 390 ; à quelques kilomètres de l'île de Man : Radio-Caroline Nord ; dans le Firth of Clyde : Radio-Scotland. Quelle géographie radiophonique !

Bientôt, la patrie de Shakespeare sera saturée, enserrée, écrasée entre les griffes de ces cargos aux longues antennes qui inondent le pays de pop music et d'hyperrythmes délirants. La génération des Mick Jagger et Paul Mac Cartney en avait assez de l'accent d'Oxford des présentateurs de cette chère vieille British Broadcasting Corporation ! Ils communiquaient trop bien à leurs auditeurs l'ennui et la grisaille des interminables dimanches victoriens. Il fallait de l'enthousiasme, du dynamisme, de l'humour. Il fallait chasser le vieil homme et faire peau neuve. Il fallait adopter une forme de présentation qui corresponde au délire naissant.

Et c'est là que la belle histoire commence : Il était une fois une grand'mère suédoise qui trouvait également dans son pays la radio fort triste et ennuyeuse. Cette grand'mère se dit qu'elle pourrait peut-être remédier à ce pénible état de chose si elle faisait l'acquisition d'un petit navire de 550 tonnes, le M.V. Cheetah II. Elle mit à exécution ses projets, inscrivit le bateau sous nationalité panaméenne et installa à son bord un équipement complet de radio-diffusion. Elle prit ensuite la direction de la Baltique et fonda ainsi, à la barbe des autorités de son pays, la première station-pirate : Radio-Syd. Il faut constater que le gouvernement suédois mit le temps pour réagir ; quatre années exactement. En 1962, Radio-Syd était

finalement déclarée « outlaw ». Ceci n'empêcha pas la sémillante quinquagénaire de continuer à émettre et le beau conte de fée radiophonique se termina pour elle derrière les barreaux d'une geôle de Stockholm. L'aventure pirate était-elle terminée ?

LES PIONNIERS

Non ! Car l'idée était lancée et Madame Britt, première victime de la bataille des ondes, trouvait déjà des disciples au large des côtes des Pays-Bas. Une nouvelle station, Radio-Véronica, allait en effet permettre aux jeunes Hollandais de se livrer 24 heures sur 24 à leur culte favori, le Rock and Roll. Cette fois-ci, les promoteurs avaient été plus prudents et s'étaient installés en eaux internationales, à cinq miles du rivage. Du point de vue juridique, ils étaient intouchables. Cette formule trouva écho de l'autre côté du Channel chez un ex-vice-président du Parti Libéral, le major Oliver Smedley, homme d'affaire honorablement connu de la City londonienne et gentleman jusqu'au bout des ongles. Il chargea un ancien pilote de chasse australien, Allan Crawford, du règlement des questions matérielles, prenant quant à lui l'initiative des problèmes financiers. La station s'appellerait Radio-Atlanta. Pour être à l'abri d'une intervention des autorités britanniques, Smedley tissa méticuleusement un réseau de boîtes aux lettres et de sociétés « bidons » ; une au Lichtenstein entre autres. Le coût de l'opération fut d'abord estimé à 70.000 livres. Rapidement, il fallut compter le double. Le major n'hésita pas un instant à demander un prêt. A qui donc ? Mais à la Banque d'Angleterre, voyons ! D'ailleurs il ne cacha pas à celle-ci ses intentions : il allait acheter un navire déjà équipé d'appareils de transmission, il irait s'installer en eaux internationales, hors d'atteinte des polices de sa Majesté, après quoi il créerait une radio-pirate. L'idée dut séduire la direction de la Bank of England puisque les crédits furent accordés. C'est alors que Ronan O'Rahilly, l'un des directeurs actuels de Radio-Caroline, entre en scène. En 1961, perpétuant les traditions de ses ancêtres irlandais,

O'Rahilly avait quitté le domicile paternel sans un sou en poche mais avec néanmoins le ferme espoir de faire fortune. Londres fut le terrain choisi pour ses ambitions financières. A l'époque où Radio-Atlanta était en passe de devenir une réalité tangible, le jeune Dublinois avait placé ses intérêts sur un groupe qui commençait à faire parler de lui dans le nord du pays et surtout dans la région de Newcastle, j'ai nommé les Animals. Par Allan Crawford, il eut vent des projets de Smedley et se dit qu'il y avait



On approche de Radio-London.

certainement là anguille sous roche. La tâche lui serait facilitée par l'appui financier que pourrait lui procurer son père, Aidan O'Rahilly, riche armateur de l'Elre et propriétaire du port de Greenore. Sa station prendrait pour nom Caroline, en l'honneur de la fille du Président Kennedy, à qui — en bon Irlandais — il voue une admiration sans limites. O'Rahilly junior contacta alors Smedley et conclut un pacte avec lui. Radio-Atlanta jeterait l'ancre au large de Harwich sur la côte sud-ouest, tandis que Caroline s'installerait près de Liverpool, englobant dans son champ d'action la partie nord de la Grande-Bretagne. A eux deux, ils s'octroyaient ainsi le monopole de l'auditoire national.

LA COURSE AU TRÉSOR

Un autre accord fut passé. Atlanta avait besoin d'un mât émetteur. Le père de O'Rahilly fournirait cet élément vital, moyennant quoi Caroline pourrait utiliser les studios de Smedley. Et c'est ici que ce dernier se fit bernier. Pendant que son bateau, bloqué par la

tempête à Greenore, attendait la pose du mât en question, le M.V. Mi Amigo, racheté par Ronan O'Rahilly à la station suédoise Radio-Nord, prenait position au large de Harwich, à l'endroit précis d'où Atlanta était supposé émettre. Pourquoi Caroline n'avait-elle pas respecté son contrat tacite avec Atlanta ? Essentiellement parce que, de la côte sud-ouest, on peut couvrir la métropole londonienne — soit plus de 15 millions d'individus, plus du quart de la population britannique. Les dents longues du jeune O'Rahilly venaient de s'offrir là un morceau de choix !

Les essais eurent lieu pendant deux jours, le Vendredi et le Samedi Saint de cette année 1964. Le dimanche de Pâques 29 mars, Caroline débutait sa carrière de station-pirate avec un programme s'échelonnant de 6 h à 20 h quotidiennement. A Radio-Atlanta, la surprise fut brutale. Smedley mit aussitôt le cap sur Harwich et vint se poster à portée de canon de Radio-Caroline. La guerre des pirates était ouverte.

D'autant que pendant ce temps, d'autres concurrents s'étaient joints à la course au trésor. Un homme d'affaire soutenu par des capitaux américains, Philip Birch, s'appretait à lancer Radio-London. On parlait aussi beaucoup de la création proche de Radio-England. Et puis il y avait eu Screaming Lord Sutch, un



Le chalutier qui assure la navette.

chanteur chevelu et paranoïaque qui n'avait d'autre prétention que de se faire élire Premier Ministre. Dans ce but, il s'était payé à quelques miles de Margate un fortin de D.C.A. datant de la seconde guerre mondiale et s'était assuré, du

haut de son perchoir, une pittoresque propagande électorale, programmant par exemple des morceaux choisis de « Fanny Hill », les « Contes de Boccace » britanniques. Cet adversaire (peu sérieux, il faut le reconnaître) de Harold Wilson fit long feu. Quelques mois plus tard, la station sur pilotis était récupérée par



Philip Birch, le cerveau de Radio-London.

le propriétaire d'une chaîne de boîtes londoniennes plus ou moins bien fréquentées : Reg Calvert. Celui-ci rebaptisa Radio-Sutch qui devint Radio-City. A ce moment précis, Radio-Caroline gagnait la bataille qui l'opposait à Atlanta. Devant faire face à des problèmes techniques et financiers insurmontables, le major Smedley leva le pied et se retira de la compétition. Néanmoins, il restait en possession d'un émetteur de 10.000 livres. C'est cet émetteur qui allait être la cause de ce qu'on a appelé « L'affaire Smedley ».

L'AFFAIRE SMEDLEY

Cette affaire, même en France où nous sommes moins concernés par les stations-pirates, vous en avez tous entendu parler. Cependant les faits demeurent obscurs. Voici en quelques lignes comment on en est arrivé à la piraterie pure et au meurtre.

Au moment de reprendre Radio-City, Reg Calvert s'était mis en quête d'un émetteur plus puissant. Smedley, qui passait par là, lui offrit le sien à la seule condition qu'il soit intégré comme cogérant de la station. Calvert répondit O.K., fit installer le poste au sommet de son fortin et s'empressa d'aller proposer ses services à Philip Birch

de Radio-London. Smedley allait se faire avoir encore une fois. Ce coup-ci, le major employa les grands moyens. Il expédia illico sur Radio-City une vingtaine d'hommes de main qui s'emparèrent de la place, interrompirent les émissions et laissèrent derrière eux un commando chargé du contrôle de la station. On nageait en pleine piraterie. Dans les jours qui suivirent, un beau matin, Smedley surprit Philip Birch au saut du lit et lui annonça qu'il libérerait Radio-City si Calvert et lui-même le prenaient comme troisième associé. Birch est un homme prudent et avisé ; pour lui, tous ces actes de violences ne promettaient pas une association de tout repos avec Calvert et Smedley. Il préféra se retirer, et la suite de l'aventure prouve qu'il eut le nez creux.

Restaient en présence le major et le propriétaire de Radio-City. L'issue fut tragique. En dépit des menaces de Calvert, Smedley maintint son commando sur le fortin. Une nuit, ayant perdu patience, Calvert s'introduisit chez son rival, attaqua sa secrétaire puis le major en personne. Quelques instants après, Smedley abattait d'un coup de feu son adversaire. La suite, vous la connaissez : reconnu en état de légitime défense, Smedley vient d'être acquitté par les assises de Chelmsford ; verdict : non-coupable.

Il n'en reste pas moins qu'il y a eu mort d'homme et que ce meurtre, ainsi que toutes les manœuvres louches qui ont entouré ces circonstances entachent définitivement l'histoire des stations « off-shore ». Tout n'est pas rose et innocent chez les boucaniers du XX^e siècle...

DU COTÉ DE CAROLINE

Eh bien ! Je n'ai pas eu peur des grands méchants loups. Pour Rock & Folk, je me suis rendu sur les lieux où opèrent les pirates, à savoir Londres et la Mer du Nord.

Londres, d'abord, où ils ont implanté leurs bureaux. Preuve éclatante de leur réussite financière, les trois stations les plus importantes — Radio-Caroline, Radio-London et Radio-England — se

*Philippe Rault a été
reçu à bras ouverts chez
les pirates du XX^e siècle.
Il a tout vu et tout entendu.*



sont établies dans Mayfair, le quartier chic de la capitale britannique. Leurs bureaux sont spacieux, confortables ; pour un oui ou pour un non, on vous y convie à la rituelle tasse de thé et des haut-parleurs disséminés un peu partout dans la bâtisse vous rappellent à chaque instant que Caroline est la



Les DJs nous accueillent.

« swingest station in town » ou que vous êtes à l'écoute du « T.W. program on Big L. » J'avais naturellement demandé à visiter une des stations et seul Radio-Caroline avait agréé ma requête. Je devais donc partir dans les jours qui suivaient à bord du M.V. Mi Amigo ancré au large des côtes du Suffolk. Malheureusement, en cette fin du mois d'octobre, les conditions météo étaient absolument défavorables (Force 7 à Force 9 au large) et je dus patienter cinq jours avant que les éléments ne se calment.

Enfin, ce samedi-là, je gagnais Ipswich en train puis, dans un bus-camionnette affecté au transport du personnel des stations, Felixstowe, petit port de pêche situé au nord de l'embouchure de la Tamise. Là est installée la base terrestre des trois principales « off-shore stations », Caroline, London et England. Des chalutiers hollandais assurent la navette quotidienne entre le port et les bâtiments en mer ; ils apportent sur les stations ravitaillement, courrier, disques et passagers : disc-jockeys (présentateurs), membres de l'équipage et de temps à autres quelques reporters désireux de faire connaissance avec les pirates des ondes.

Je me retrouvai donc sur l'un de ces rafiots en compagnie d'un groupe de personnages qui semblaient tous se diriger vers Radio-London. J'entamai

la conversation avec eux. Lorsque je leur annonçai que je me rendais à bord de Radio-Caroline, ce fut un tollé général : « Comment, vous allez sur cette station minable, cette petite chose là-bas ! Venez donc chez nous, à Radio-London c'est du sérieux... » Suivirent des manœuvres corruptrices de la part d'un grand gaillard à la mine enjouée : « Sur Caroline, la cuisine est infecte, le cuisinier ne se lave jamais les mains, c'est répugnant. Vous êtes français, vous appréciez la bonne cuisine, venez donc sur Radio-London, c'est moi le cuisinier : Au fait, comment aimez-vous les steaks ? Et j'y pense, j'ai quelques bonnes bouteilles de côté... » Qu'on ne vienne pas me prétendre après cela qu'il n'y a pas de concurrence entre radios-pirates !

Ainsi, on me proposait de choisir entre Caroline et London. En définitive, j'adoptai une solution moyenne qui consistait à visiter en premier lieu Caroline, puis à revenir ensuite sur London. Le tout fut arrangé par le cuisinier en personne, lequel se révéla être Philip Birch directeur général de Radio-London, businessman plus intéressé par les cours du Stock Exchange que par la recette de la sauce béarnaise, un gentleman très sympathique par ailleurs.

LES DJs, DISC-JOCKEYS

Quelques trente minutes plus tard, j'étais donc accueilli sur Radio-Caroline par l'un des disc-jockeys, Robbie Dale, qui m'invita sur le champ à venir me restaurer en compagnie de trois autres présentateurs, Mike Ahern, Keith Hampshire et Steve Young. Au menu du jour bœuf mode, frites et petits pois. De quoi donner de l'inspiration à une armée de DJs ! Ambiance détendue, nous parlons du courrier abondant dont les membres de l'équipage viennent d'apporter deux caisses pleines à ras bord. Robbie Dale m'avoue qu'il est obligé d'employer une secrétaire particulière à Londres, uniquement pour répondre à toutes les lettres de ses fans.

— En ce qui concerne les demandes des auditeurs, nous choisissons les lettres tout à fait au hasard. Il nous arrive quelquefois de sélectionner une lettre

particulièrement intéressante, mais c'est rare. Savez-vous que j'ai reçu du courrier de soldats casernés à Gibraltar à Aden et même au Pakistan et en Inde. Là-bas aussi ils captent Caroline !

— Quant aux disques, y a-t-il une programmation ?

— Absolument pas. Nous passons ce qui nous plaît, dans le jazz, dans le folk comme dans le pop music : les disques classés au hit-parade, cela va de soi mais sans ordre préalable.

— Quels sont vos rapports avec les artistes et les maisons de disques ?

— Bons. En ce qui concerne les artistes, nous payons nos droits d'auteur. Quant aux compagnies, nous avons un service de distribution qui est assuré par la plus grosse agence mondiale de distribution, « Tempo ». Toutes les nouveautés d'outre-Atlantique nous parviennent dans les délais les plus brefs. Parfois nous surprenons les compagnies britanniques en diffusant un morceau qui nous a tous enthousiasmés. Nous demandons alors aux auditeurs d'écrire à la compagnie afin qu'elle publie le disque dans notre pays. C'est ce qui s'est passé pour « Shotgun wedding » de Roy C., pour « Benefiting » de Robert Parker et en ce moment pour « Et moi et moi » de Jacques Dutronc. De cette manière, même des artistes inconnus ont leur chance.

— Quelle est votre vie à bord ?

— Nous passons deux semaines consécutives sur le bateau et une semaine à terre, en vacances. Chacun d'entre nous assure au minimum trois heures d'émission tous les jours. Rappelons que Caroline émet désormais 24 h sur 24. En dehors du temps sur les ondes, nous avons à dépouiller et à lire le courrier, à prendre connaissance des nouveaux disques. En été, on peut se baigner ou bronzer tranquillement sur la passerelle. En hiver c'est un peu plus pénible, mais à la longue, on s'y fait. Le seul regret que nous ayons, c'est qu'il n'y ait pas de femmes à bord !

(A ce sujet, il paraît qu'une vedette féminine qui visitait l'un des bateaux-pirates se trouva bloquée à bord en raison d'une tempête soudaine et dut prendre la sage précaution de s'enfermer

à double tour dans sa cabine pendant tout un week-end !)

— Que se passera-t-il pour vous si le gouvernement de Sa Majesté décide la suppression des pirates ?

— Personnellement, je n'ai aucun souci là-dessus car, même si on nous supprime, il faudra bien nous remplacer d'une manière ou d'une autre. On aura besoin de gens compétents et on fera appel à nous, ex-DJs pirates, pour animer les nouvelles émissions pop, qu'elles soient dirigées ou non par la B.B.C.

Après cet entretien, je visitai la discothèque et le studio qui est un mini-studio (environ 3 m sur 3 m). Le disc-jockey alors en action, Dave Lee Travis, plus connu sous ses initiales D.L.T., est la seule personne à travailler. Pas de technicien, pas d'assistant. Il manie trois platines à la fois, fait les annonces, place une bonne blague de temps en temps, répond à la lettre d'un auditeur et envoie sur les ondes les « jingles », ces fameux « spots » publicitaires enregistrés sur un fond musical et parfois accompagnés des bruits les plus extraordinaires : galop de cheval, coups de canons, hurlements stridents, etc.... Croyez-moi cela

Dave Lee Travis (Caroline).



réclame une dextérité et une promptitude qui ne s'acquiert pas en un jour !



Réunion au sommet à Radio-London.

Ma visite terminée, je quittai les sympathiques DJs de Caroline alors que Ronan O'Rahilly effectuait au-dessus de nous une petite tournée d'inspection aux commandes de son Piper Cub.

LA MANETTE DE MISE A FEU

La deuxième étape de mon expédition m'amenaient ensuite à bord de Radio-London, un ancien contre-torpilleur répondant à l'appellation de M.V. Galaxy. Le bateau a été équipé pour les émissions-pirates à Miami en fin 64.

Dans la vaste salle à manger, Philip Birch avait tenu ses promesses : un steak tartare et quelques bonnes bouteilles m'attendaient. Toute l'équipe des disc-jockeys était présente et Paul Kay, le souriant barbu quadragénaire qui présente les informations, me raconta qu'il venait de recevoir plusieurs lettres de jeunes élèves de la région lilloise que leur professeur encourageait à écouter « Big L ». Enfin un pédagogue compréhensif !

A la différence de Radio-Caroline, il y a une programmation à Radio-London. De manière régulière, on peut écouter un premier disque issu des « charts » britanniques ; un deuxième qui est un ancien succès, un « Revive 45 » ; un troisième extrait du Hot Hundred américain ; enfin une nouveauté anglaise ou américaine. Le temps publicitaire est limité à six minutes par heure. A chaque heure, deux minutes sont consacrées aux dernières nouvelles. Les disc-jockeys de Radio-London sont sans doute les plus

populaires d'Angleterre car ils animent, en dehors de leurs activités sur la station, des shows patronnés par « Big L » dans la capitale et en province. Récemment encore, la tournée Georgie Fame, Eric Burdon, Chris Farlowe était organisée par Radio-London. Les noms les plus appréciés sont ceux de Tony Blackburn, Tony Windsor (T.W. et son célèbre « Hello »), Paul Kay, Ed Stewart, Mark Roman (et son Roman Empire), Kenny Everett. C'est précisément pendant le programme de ce dernier que Philip Birch m'accorda gracieusement un « spot » publicitaire pour Rock & Folk. Une marque de faveur qui a été très goûtée par la direction parisienne du journal. Le coût des publicités varie en moyenne entre 20 et 80 livres et les plus grosses sociétés britanniques sont des clients de Radio-London : la 20th Century-Fox, Nestlé, Colgate, les biscuits Huntley and Palmers, les pneus Firestone...

Après mon passage sur les ondes, je visitai le bâtiment en compagnie du capitaine, un rude marin au fort accent hollandais. Pour les amateurs de détails techniques, le mât de Radio-London mesure 66 mètres, soit environ 7 mètres de plus que la Colonne Nelson. La puissance de l'émetteur est de 75.000 watts et il permet une diffusion d'environ 400 km autour du M.V. Galaxy.

Du contre-torpilleur, le bateau a gardé les superstructures sinon l'armement. Cependant, le capitaine m'a laissé entendre qu'un système d'autodestruction existait encore à bord sans que personne n'ait pu le localiser. On n'ose imaginer ce qui arriverait si une main

Kenny Everett et Philippe Rault.



Le bateau de Radio-London possède un système d'autodestruction que personne ne connaît !



imprudente découvrir par hasard la manette de mise à feu !
Je passai le reste de l'après-midi à discuter avec les disc-jockeys, tout en regardant un match de rugby à la télévision. Il y a deux postes à bord et la T.V. est la distraction favorite des présentateurs, ainsi que le croquet qu'ils pratiquent par temps calme sur le pont arrière. Alors que le soir tombait, nous rejoignîmes Felixstowe sur notre chalutier après un contrôle de douane qui faillit m'attirer bien des ennuis. J'avais omis d'apporter mon passeport, or comme les stations sont considérées territoire étranger, une halte de contrôle s'impose à tout individu provenant de l'une d'entre elles. Heureusement, de mon plus bel accent britannique je réussis à berner le brave douanier qui me laissa passer tel un bon sujet de sa gracieuse Majesté !
Alors que nous nous dirigeons vers Londres dans la Rolls de Philip Birch, celui-ci me confia un de ses rêves les plus chers : créer une station-pirate qui ne diffuserait que de la musique classique....

LA B.B.C. : LES PIRATES N'EXISTENT PAS

Essayant de me forger une opinion objective de la situation, j'avais préalablement contacté la B.B.C. afin de connaître son point de vue sur le problème « pirate ». J'eus au bout du fil le directeur de la publicité européenne qui me définit en peu de mots la position officielle du poste gouvernemental à l'égard des « off-shore stations ».

— Les pirates ? Nous n'en avons jamais entendu parler ! Pour nous, ils n'existent pas.

Néanmoins, l'inexistence juridique s'est effacée devant la réalité pratique et la B.B.C. en dépit de son mutisme traditionnel a opéré une étude statistique qui a donné les résultats suivants :

— En écoute journalière nous avons obtenu comme pourcentages :

B.B.C. Light Programme	69 %
B.B.C. Home Service	38 %
B.B.C. Third Programme	4 %
Radio-Luxembourg	15 %
Tous les pirates ensemble	16 %

Ainsi, le Light Programme à lui seul est écouté par un auditoire quatre fois plus vaste que celui de toutes les radios-pirates réunies. L'enquête a porté sur 4 à 5.000 personnes d'un âge supérieur à 15 ans.

— Pourquoi la B.B.C. ne veut-elle pas émettre de pop music plus fréquemment ?



Mike Ahern (Caroline).

— Nous avons signé des accords avec les maisons de disques et nous sommes tenus de respecter le Copyright Act de 1956 qui assure à ces compagnies le contrôle du passage de leurs disques sur nos antennes. Il arrive souvent que sur les stations-pirates la même chanson soit diffusée sept ou huit fois dans la journée. Le seul effet de cette sur-exposition, c'est la chute des ventes de la chanson en question. Nous n'avons pas pour but d'agir ainsi contre les intérêts des compagnies.

— Peut-on envisager un changement de la politique de la B.B.C. à l'égard des pirates ?

— S'il y a un changement quelconque, il n'interviendra qu'après décision du Parlement. Le projet de loi concernant l'abolition des stations « off-shore » sera examiné par la Chambre des Communes courant décembre 66. Nous attendrons la décision des Membres du Parlement.

— On parle de la création d'un nouveau programme de la B.B.C. entièrement consacré au pop ?

— Là encore, s'il y a création d'un nouveau programme, c'est le Parlement qui décidera. Il a d'ailleurs actuellement plusieurs dossiers à l'étude....

— Quels sont les principaux reproches que vous adressez aux pirates des ondes ?

— Primo, ils se sont attribués illicitement des longueurs d'ondes dont la répartition relève de la Convention de Copenhague de 1948. Secundo, ils ne paient pas leurs droits d'auteurs à la Performing Rights Society. Tertio, ils créent des risques de brouillage et

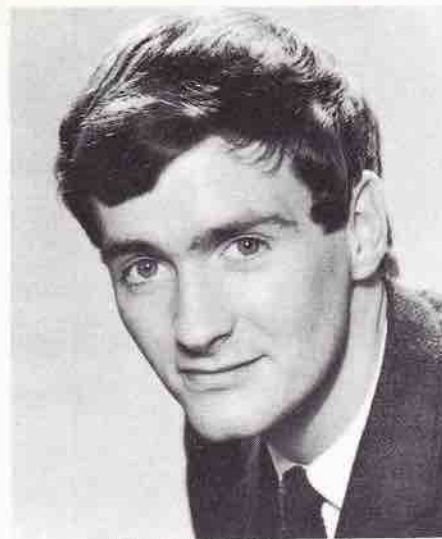


Tony Windsor (London).

d'interférence pour les signaux de détresse et de sauvetage.

Ces arguments bien sentis, il était juste que je les présente à un homme compétent dans le camp adverse. Philip Birch a bien voulu répondre à son interlocuteur du poste gouvernemental.

— En ce qui concerne les statistiques, je réfute tout d'abord le questionnaire expédié par la B.B.C. Il a été envoyé au mois de janvier à une époque où toutes les stations ne fonctionnaient pas. De plus les questions étaient posées comme



Kenny Everett (London).

suit :

Écoutez-vous le Light Programme ?
le Home Service ?
le Third Programme ?
Radio-Luxembourg ?

et en fin de liste : une station pirate quelconque ?

Pensez-vous que si demain j'envoyais un questionnaire de Radio-London demandant :

Écoutez-vous Radio-London ?
Radio-Caroline ?
Radio-England ?
Un programme quelconque de la B.B.C. ?

les résultats seraient identiques ?

PHILIP BIRCH RÉPOND

— Le directeur des « National Opinion Polls » (l'équivalent de l'I.F.O.P. en France) prépare en ce moment un rapport critique des statistiques émises par la B.B.C. De son côté, il a effectué des sondages d'où il résulte qu'à la question : « Le gouvernement doit-il supprimer les stations pirates ? », 55 % des personnes interrogées ont répondu par la négative. Un autre Gallup a montré que sur les territoires englobés dans le champ de diffusion de Radio-Caroline, 26 % de l'auditoire écoutait ce poste. Pour Radio-London, le pourcentage

— toujours publié par les « National Opinion Polls » — monte à 39 %. C'est tout à fait normal car la B.B.C. considère comme l'un de ses auditeurs toute personne qui écoute un quart d'heure ou une demi-heure ses informations, par exemple.

Quant aux autres reproches de la B.B.C., elle affirme que nous ne payons pas de droits d'auteurs. Il est vrai que certaines petites stations ne les paient pas. Mais Radio-London, Caroline et England ont toujours acquitté leur dû à la Performing Rights Society.

Pour le problème de la répartition des longueurs d'onde, il me semble que l'objection est un peu dépassée. La Convention de Copenhague avait autorisé 208 stations de par le monde. Il en existe aujourd'hui 510. Ces 302 stations non officielles sont donc toutes, juridiquement parlant, des pirates. Or, qui trouve-t-on parmi elles ? Radio-Luxembourg, La Voix de l'Amérique et — je vous le donne en mille — Radio-Vatican (Hein ! Qui eut cru que le pape était un disc-jockey pirate ?).

Pour terminer, on nous reproche de troubler les fréquences de sauvetage. A cela, je réponds que nous avons, du moins à Radio-London, une radio en permanence à l'écoute des messages de détresse. D'ailleurs, à l'endroit où le Galaxy est ancré, il existe des tas de hauts fonds et nous avons déjà porté secours à de nombreux bateaux de pêche échoués non loin du navire. Et puis, tenez, il y a quelques mois, nous avons sauvé de la noyade un parachutiste américain dont l'avion s'était écrasé à quelques miles de nous.

En fin de compte, nous ne demandons pas grand-chose au gouvernement britannique : juste l'autorisation d'émettre librement. Nos programmes ne présentent aucun caractère immoral, nous ne faisons pas de politique ; notre seule ambition est de procurer aux auditeurs de la bonne musique. Il y a bien depuis 1956 une télévision indépendante, pourquoi n'en serait-il pas de même avec la radio ? Je tiens à ajouter qu'à une époque où l'économie nationale est en fâcheuse posture, nous apportons notre contribution à l'activité économique

du pays. Grâce à notre publicité, les firmes industrielles et commerciales peuvent atteindre un marché plus vaste. De notre côté, nous ne restons pas inactifs : Radio-London produit maintenant des disques. Nous avons dans notre écurie le New Vaudeville Band qui a enregistré « Winchester cathedral ». Il y a quelques jours, on nous a passé commande de 500.000 exemplaires de cette chanson pour les États-Unis. Cela fait autant de royalties pour les caisses de l'État.

— Que se passera-t-il si le Postmaster General exécute ses menaces de fermeture des stations pour Pâques ?

— Au cas où nous serions gravement en péril, nous nous retirerions simplement au large des Pays-Bas pour continuer à émettre comme par le passé. Cependant, je suis optimiste, car je suis persuadé que le gouvernement Wilson ne commettra pas l'erreur de se rendre impopulaire en stoppant notre activité. »

**

Voilà, vous êtes en présence du pour et du contre, vous connaissez les éléments du problème. A bas les Pirates ! Vivent les Pirates ! Vous choisirez, mais pour conclure j'ai tenu à vous livrer une dernière anecdote : deux jeunes garçons de Birmingham, Clive Price, 17 ans, et un de ses camarades de 15 ans viennent d'être pénalisés de 25 livres parce qu'ils consacraient chaque dimanche deux heures de leurs loisirs à émettre leurs propres programmes à l'aide d'un appareillage radio de leur fabrication. Leur champ d'action (environ 15 kilomètres) leur assurait après quelques semaines d'émission un bon millier d'auditeurs attentifs !

Lorsqu'on aura précisé que ce n'est pas la première fois que ce genre d'aventure se produit de l'autre côté de la Manche, on pourra se demander si on n'est point en présence d'une « piratite aiguë », maladie fort contagieuse qui pourrait bien se répandre à travers l'Europe dans un proche avenir ! A propos, à quand notre première station au large de Cherbourg ou de Biarritz ?

PHILIPPE RAULT

*...Et puis, il y a quelques mois,
nous avons sauvé
de la noyade
un parachutiste américain...*

WHO'S WHO?

Les Who viennent d'être classés numéro 1 en Grande-Bretagne avec « I'm a boy ». Le disque passe très fréquemment sur nos antennes. Ces insupportables Who, on n'a pas fini d'en parler. Ce groupe mod débuta à Londres, au « Marquee Club ». Ils s'appelaient à l'époque les « High Numbers » et jouaient surtout (comme toutes les petites formations), des morceaux du hit-parade anglais. En 1964, ils firent la connaissance de Keith Moon qui devint quelques semaines plus tard leur batteur. En compagnie de Pete Townshend, le soliste Moon créa le « Pop Art », pour eux une forme de rock'n'roll très moderne dont ils se considèrent les ambassadeurs. Pris en mains par deux impresarios pleins de génie, Kit Lambert et Chris Stamp (qui leur firent toute une publicité et leur payèrent un nouveau matériel très coûteux), ils réussirent divers tubes avec « Can't explain », « Anyway anyhow anywhere », « My generation », et « Substitute ». En France, ils se sont produits au Golf Drouot en juin 1965, à la Locomotive en novembre 1965 et en avril 1966. Ils ont obtenu un immense succès lors de chacun de ces passages. Sur scène, le chanteur fait passer continuellement son micro de la main droite à la main gauche, se promène sans cesse, monte sur l'estrade de Keith Moon, pointe son micro contre la grosse caisse. Le soliste, lui, trace des circonférences avec son bras tout en jouant, n'hésite pas à défoncer son amplificateur. Le batteur lance ses baguettes et les rattrape de justesse. Dans son coin, le bassiste, enfin, reste froid, de glace devrais-je dire. La mise en scène est parfaite, bien réglée. Les Who, ce sont quatre personnalités bien différentes. Ils disent se détester.

Celui qui a le plus d'influence sur les autres, c'est le chanteur Roger Daltrey né le 1^{er} mars 1945 à Londres. Ex-ouvrier métallurgiste, son idole est James Brown : « C'est pour cette raison que je chante certains de ses morceaux, dit-il, et cela depuis longtemps. C'est bizarre parce qu'aujourd'hui, tous les orchestres en font autant ! ». Lorsque

je l'ai interrogé, Roger m'a avoué fièrement qu'il vivait avant tout pour s'amuser.

Pete Townshend est le soliste, compositeur et créateur du groupe. Ancien étudiant aux Beaux-Arts, il est né le 19 mai 1945 à Chiswick. Sa maigreur est légendaire. Amateur de jazz et plus particulièrement de blues, lorsqu'il en aura terminé avec les Who, il se consacrera à la production de disques. Dès à présent, c'est dans son appartement de Belgravia que les Who enregistrent. Dans cet appartement, grâce à des appareils perfectionnés, les Who découvrent de nouvelles sonorités.

Le batteur Keith Moon est né à Londres le 23 août 1944. Très poupon de visage, c'est l'idole des filles. Avant de faire de la musique, il travaillait dans une ferme. Ses chanteurs favoris sont Dion et Freddy Cannon, son groupe préféré les Beach Boys. « C'est pour cela que je fais la petite voix dans « Barbara Ann », l'une de leurs meilleures chansons que nous jouons sur scène. » Keith, qui aimerait posséder tout ce qu'il désire, souffre, paraît-il, d'un complexe de percussion (sic) : « Dès qu'il est en dehors d'une conversation, soutient Pete, il s'imagine que l'on trame quelque complot contre lui. »

Le moins bavard, il en existe toujours un dans un groupe : chez les Beatles, c'est Ringo, chez les Who, c'est John Entwistle, le bassiste, également originaire de Londres, où il vit le jour le 9 octobre 1944. Ancien bureaucrate, il adore les Everly Brothers et les Beatles; son violon d'Ingres : voir des films d'horreur. Son désir est de réussir au maximum pour augmenter son capital. Les Who sont décidés à travailler le plus possible pour réussir internationalement. Sur ce plan-là, ils ont déjà franchis un très grand pas. Mais ils voudraient conquérir l'Amérique définitivement. Ils désirent bombarder les hit-parades de tous les pays du monde; en Angleterre, ils estiment que, d'ici à Noël, ils auront trois disques dans les Top 20 (liste des vingt meilleures ventes en 45 t). Ils misent également énormément sur leur

nouveau 30 cm : « Ce LP est une véritable œuvre d'anticipation musicale qui devrait nous permettre de faire parler de nous aux États-Unis. Mais, si nous n'avons pas encore totalement réussi là-bas, c'est parce que nous avons un très bon numéro visuel que nous n'avons pas encore pu exploiter outre-Atlantique ». Keith Moon poursuit : « Pour ce 33 t, John a écrit deux morceaux, « Boris the spider » et « Whiskey man ». Quant à moi, j'ai composé « I need you like a hole in the head » et « Cobweb strange ». Pete a fait les autres plages, dont certaines avec un cor anglais et une flûte. »

Les Who, ces êtres bizarres et originaux, ne sont pas toujours amusants à questionner : ils se battent, se cachent, s'insultent, s'envoient quelques projectiles (j'ai dû faire pas mal de gymnastique pour ne pas en recevoir) ou deviennent plus diplomates et vous offrent du whisky en vous tendant la bouteille. Les interviews, ils détestent cela et ne s'en cachent pas : Un jour, Pete Townshend a même envoyé un sandwich sur la figure d'un des reporters du New Musical Express. « Il y a toujours des journalistes, déclare Pete en se défendant, qui viennent à n'importe quel moment et vous pressent de questions lorsque nous faisons quelque chose d'important, et c'était le cas à ce moment-là puisque nous mangions. Eh, bien ! Nous sommes mal élevés et rien ne nous en empêchera. » Et Roger Daltrey de poursuivre : « D'ailleurs, je ne comprends pas comment Kit et Chris ont eu la patience de s'occuper de nos affaires car nous sommes vraiment invivables... Nous avons failli nous séparer maintes et maintes fois. Keith et Pete voulaient former une nouvelle formation avec Jeff Beck, en fin de compte tout est revenu dans l'ordre. » Ainsi sont les Who : directs, francs, peu diplomates, instables, mais bourrés de classe. Une classe qui font d'eux l'un des groupes anglais les plus populaires en France après les Beatles et les Rolling Stones.

JACQUES BARSAMIAN





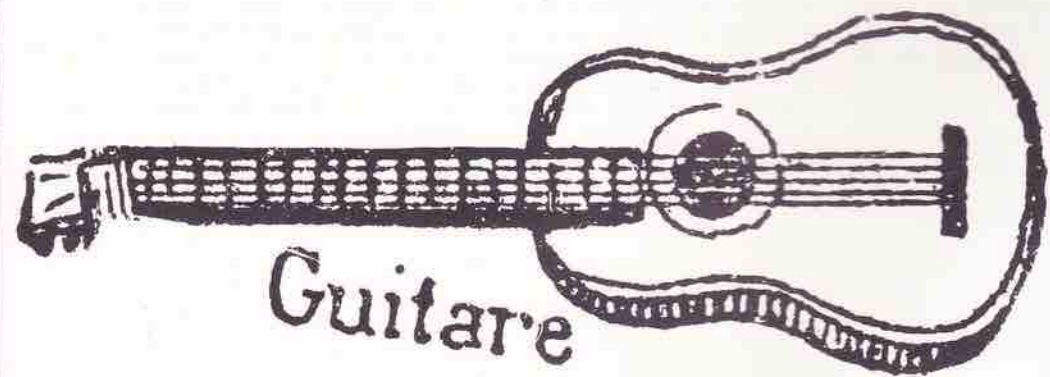
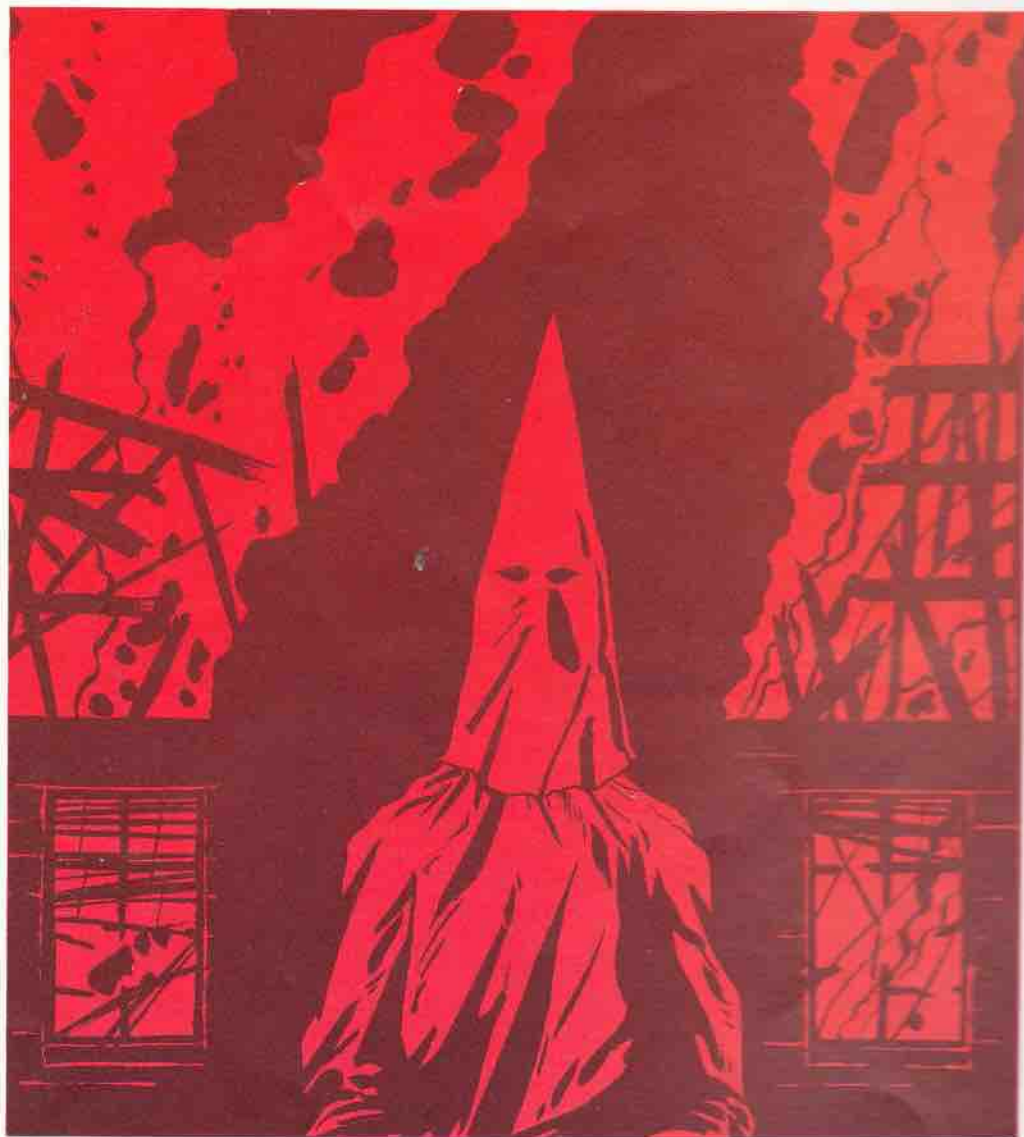
*Ferré Grignard
c'est tout un poème,
en tout cas,
un dingue
bien sympathique.*

Dire de Ferré Grignard qu'il a horreur de la politique, qu'il ne supporte pas la police, qu'il déteste l'administration ou qu'il n'aime pas le mariage ne suffit guère à le décrire. On a dit que c'était un ours, tout simplement parce qu'il ne desserre les dents que pour chanter. D'autres voient en lui un poète engagé car il proteste, réclame ou attaque dans ses compositions. Il n'hésite pas, par exemple, à s'indigner dans « Ring, ring, l've got to sing » : « A quoi sert de se battre pour cette « sacrée » démocratie si les tueurs du Ku Klux Klan agissent impunément? » Beatnik belge, bien qu'il chante en anglais, l'ami

Grignard avoue « avoir été peintre en s'occupant à détruire des toiles achevées ». Parti aux États-Unis pour n'avoir pas supporté le service militaire, il a vécu avec les Noirs. Ses incitations à la violence le firent expulser, fort de l'amitié de Cassius Clay dont il a gardé le punch lorsqu'il enlace sa guitare, et il regagna Anvers, son pays natal. C'est là que vous pourrez le rencontrer, un soir, si le cœur vous en dit, en faisant le tour des bistrotts car il n'a pas de résidence fixe ; à moins qu'il ne soit parti au volant de son antique Rolls qui frise le 40 km à l'heure en pointe. Si vous lui plaisez, il pourra même vous décorer de son ordre

personnel car il adore les médailles. Chanteur en colère, avec une « voix de corne de brume » comme on l'a écrit, Ferré Grignard vous surprendra ; cheveux, barbe et lunettes, bottes d'éboueur et chapeau de l'époque de la prohibition, tout révèle en lui l'anti-conformisme. Ses compagnons, le bassiste, le guitariste et le joueur de « washboard » (ou planche à laver), l'épauleront quand il entonnera : « Ils m'appellent un salaud, un porc, uniquement à cause de ma couleur. Mais je suis quand même bon pour leur guerre! »... Et vous remarquerez... que Ferré Grignard est blanc.

JEAN TRONCHOT



Guitare



Fusil à piston



*Voici Junior Walker,
Mister Shotgun,
haï du Klu Klux Klan
et adoré
par les danseurs de jerk*

LE BROTHER WALKER

Junior Walker et son All Stars constituent probablement la formation la plus swingante de l'heure actuelle. Depuis son célèbre « Shotgun », qui est devenu en quelque sorte le cri de ralliement des « soul brothers », Jr. Walker a publié succès après succès. Son dernier en date est « How sweet it is », enregistré en public. Ses disques s'écoutent de préférence debout. C'est du jerk à l'état pur, d'un swing cosmique. Cette musique s'adresse avant tout aux danseurs doués d'imagination. Si elle est d'un effet fracassant, elle n'en demeure pas moins fort subtile. C'est peut-être la raison pour laquelle elle a été jusqu'à présent moins imitée que celle d'un Otis Redding ou d'un Wilson Pickett.

Jr. Walker est tour à tour chanteur et saxophoniste. Dans l'un et l'autre cas il s'exprime dans la plus pure tradition du blues et du gospel. On a souvent voulu faire croire que le vrai blues, c'était seulement la musique des guitaristes et chanteurs tels que Big Bill Broonzy, John Lee Hooker ou Lightnin' Hopkins. C'est inexact. Pour les Noirs, tout ce qui est 100% leur musique, c'est du blues. Plus exactement, quand ça se passe à l'église et qu'il est question du Bon Dieu, c'est du gospel, quand ça se passe au cabaret et qu'il est question de baby, c'est du blues. Tout ceci n'est peut-être pas très scientifique comme explication, mais a le mérite de serrer de très près la réalité.

Écoutez les paroles de « Shotgun » :
Shotgun ! Shoot him 'fore he run, now.

(Flingot, descend - le avant qu'il ne dédale)
Do the jerk, baby ; do the jerk now.

(Danse le jerk, baby ; danse-le maintenant)

Put on your high-heel shoes.

(Mets tes chaussures à talons hauts)

Go down listen to them play the blues.

(Va, écoute-les jouer le blues).

Ces paroles pourraient être classées dans le genre impressionniste. Elles ne cherchent pas à « raconter une histoire » mais sont plutôt une suite de phrases et de mots qui claquent, qui riment vaguement et qui évoquent une ambiance excitante, déchaînée. La voix éraillée de Walker et son charabia savoureux s'y prêtent à merveille. Ce qu'il ne dit pas en paroles, il le prêche sur son saxo.

Un autre exemple, non moins convaincant, et qui donne bien le ton des interprétations de Jr. Walker, est « Road runner » :

March to the East, just to live a life free and easy
(Marche vers l'est pour vivre une vie libre et facile)

Put a toothbrush in my hand
(Mets une brosse à dents dans ma main)

And let me be a travellin' man
(Et laisse-moi partir en voyage)

Cause I'm a road runner, baby
(Car je suis un vagabond, baby)

I'm a road runner, baby ; anywhere's my home
(Je suis un vagabond, je suis chez moi n'importe où)

I'm gonna love the life I live
(J'aime la vie que je vis)

And I'm gonna live the life I love
(Et je vivrai la vie que j'aime)

Road runner, Baby !

Junior Walker, Vic Thomas, Willie Woods, James Graves.



Don't want no woman to tie me down
(Je ne veux pas de femme qui m'attache en place)

Gotta be free, baby, to roam around
(Je veux être libre, baby, de vagabonder)

All my life I been like this
(Toute ma vie j'ai été ainsi)

If you love me it's your own risk
(Si tu m'aimes, c'est à ton propre risque)

When the dust hits my shoes
(Quand mes chaussures prennent de la poussière)

I got the urge to move
(J'éprouve le besoin de bouger)

Cause I'm a road runner, baby
(Je suis un vagabond, baby)

Got to keep on going on
(Faut que je continue à bouger).

Jr. Walker est né il y a 25 ans à South Bend, une petite ville de l'Indiana. De son vrai nom il s'appelle Autrey De Walt et il tient son surnom de son père adoptif. Ses premiers disques sur la marque Harvey (appartenant à Harvey Fuqua, ancien chanteur des « Moon-glow ») lui valurent un bon succès local mais ne « démarrèrent » pas à

l'échelle nationale. Ce n'est qu'en 1965 que « l'explosion » se produisit. Harvey avait épousé l'une des sœurs de Berry Gordy Jr., président de la firme Tamla-Motown à Detroit. Harvey faisait fonction de directeur artistique et, comme il avait besoin d'artistes pour la nouvelle sous-marque « Soul », il engagea Jr. Walker. Le premier disque ne fit pas d'étincelles (commerciallement parlant), mais « Shotgun » vint juste à point pour lancer la nouvelle danse du jerk. C'est du rythme et du son à l'état pur : presque pas de mélodie.

Ainsi l'on retient difficilement les thèmes de Jr. Walker. Par contre, on les réécoute avec un plaisir sans cesse renouvelé, on y découvre toujours de nouvelles astuces. Tout est dans l'interprétation (dans une large mesure improvisée), peu ou rien dans la composition et l'arrangement. Les meilleurs morceaux ont tous été publiés en France (voir discographie, numéros précédés de TM (F)). Les moins bons sont ceux du Long Play américain Soul 702.

DISCOGRAPHIE

Nous publions ici une dis-

co-graphie aussi complète que possible dans la disposition qui est devenue universellement courante, c'est-à-dire dans la mesure du possible dans un ordre chronologique des séances. Nous ne pensons pas que les quelques rares mots d'anglais dans le texte causeront de graves maux de tête. Signalons simplement que : similar or same = similaires ou même ; unknown = inconnu ; as before = comme auparavant ; clipped = tronqué ; others = d'autres. Quand aux abréviations des instruments, elles s'appliquent aussi bien au français qu'à l'anglais. Ainsi tp = trompette ; tb = trombone ; as, ts, bs = alto, ténor et baryton sax ; p = piano ; org = orgue ; f-b = fender-bass ; dm = drums ; vo = vocal ; tamb = tambourin ; bgo = bongo.

Après le personnel, nous indiquons le « numéro de séance » et la date d'enregistrement. Puis, dans l'ordre, numéro de matrice, titre et numéros d'édition américains et français. Les renseignements ont pu être réunis grâce à l'amabilité de Harvey Fuqua et de Mrs. Esther Edwards de la Motown Record Corporation. K. MOHR

discographie

JR. WALKER ALL STARS : Autry « Jr. Walker » DeWalt (ts, vo) with probably Vic Thomas (org) ; Willie Woods (g) and possibly James Graves (dm). Detroit, 1962.

TWIST LACKAWANNA Harvey 113, Soul 703

WILLIE'S BLUES Harvey 113, Soul 703

G-578 BRAINWASHER Harvey 117, Soul 702

G-579 CLEO'S MOOD (DMB-088311) Harvey 117, Soul 701, TM (F) 512

GOOD ROCKIN' Harvey 119, Soul 702

BRAINWASHER, Pt. 2 Harvey 119, Soul 702

JR. WALKER & THE ALL STARS : similar or same. Unknown date.

MOONLIGHT IN VERMONT Soul 702

HEWBIE STEPS OUT Soul 702

SHAKE EVERYTHING Soul 702

MARK ANTHONY SPEAKS Soul 702

EIGHT HOUR DRAG Soul 702

DECIDEDLY Soul 702

US Soul 702

JR. WALKER & THE ALL STARS : Jr. Walker (ts) ; George Fowler (org) ; Willie Woods (g) ; prob. James Graves (dm). (S-1086). Detroit, may 4, 1964.

SATANS' BLUES Soul 702, TM (F) 105

DMBLL-092307 SATAN'S BLUES (clipped version) Soul 35003, TM (F) 503

JR. WALKER & THE ALL STARS : Jr. Walker (ts) ; Vic Thomas (org) ; Willie Woods (g) ; James Jamerson (f-b) ; James Graves (dm) ; Ivy Hunter (tamb). (S-1155). Detroit, June 23, 1964.

DMBLL-092309 MONKEY JUMP Soul 35003, 701, TM (F) 503

DMBLL-093111 HOT CHA Motown 633, Soul 35008, 701, TM (F) 503

DMFQL-093112 CLEO'S BACK Soul 35013, 701, TM (F) 512

JR. WALKER & THE ALL STARS : Jr. Walker (ts, vo) ; Vic Thomas (org) ; Willie Woods (g) ; James Jamerson (f-b) ; Bill Benjamin (dm) ; James Graves (tamb). (S-1432). Detroit, december 15, 1964.

DMBLVL-111216 SHOTGUN Motown 651, Soul 35008, 701, TM (F) 503

THREE FOUR THREE Soul 702

MUTINY Soul 703

JR. WALKER & THE ALL STARS : Jr. Walker (ts, vo) ; Vic Thomas (org) ; Willie Woods (g) ; James Graves (dm). (S-1618). Detroit, february 28, 1965.

MONEY (THAT'S ALL I WANT) Soul 703

JR. WALKER & THE ALL STARS : Jr. Walker (ts) ;

Johnny Griffith (p) ; Eddie Willis, Joe Messina (g) ; James Jamerson (f-b) ; Bill Benjamin (dm). (S-1656). Detroit, march 15, 1965.

SAN HOZAY Soul 703

JR. WALKER & THE ALL STARS : Jr. Walker (ts, vo) ; Johnny Griffith (p) ; Vic Thomas (org) ; Willie Woods, Eddie Willis (g) ; James Jamerson (b) ; James Graves, Bill Benjamin (dm) ; Eddie Brown (bgo) ; Ivy Hunter (cga). (S-1678). Detroit, march 24, 1965.

AIN'T THAT THE TRUTH Soul 701, TM (F) 530

DMBLL-135312 SHOOT YOUR SHOT Soul 35015, 701, TM (F) 530

DMBCLL-135313 DO THE BOOMERANG Soul 35012, 701, TM (F) 512

JR. WALKER & THE ALL STARS : Jr. Walker (vo, ts solo) ; Norris Patterson (ts) ; Andrew Terry (bs) ; Johnny Griffith (p) ; Vic Thomas (org) ; Willie Woods, Eddie Willis, Joe Messina (g) ; James Jamerson (b) ; James Graves, Bill Benjamin (dm) ; Johnny Dawson (tamb). Detroit, march 26, 1965.

DMHVL-142324 ROAD RUNNER Soul 35015, 703, TM (F) 530

JR. WALKER & THE ALL STARS : Jr. Walker (ts, vo) ; Vic Thomas (org) ; Willie Woods (g) ; James Jamerson (f-b) ; James Graves (dm) ; Johnny Dawson (tamb). Detroit, march 30, 1965.

DMBLL-133323 SHAKE AND FINGERPOP Soul 35013, 701, TM (F) 512

JR. WALKER & THE ALL STARS : Jr. Walker (ts, vo) ; Vic Thomas (org) ; Willie Woods (g) ; James Graves (dm) ; possibly others. Detroit, 1965.

DMBLL-134324 TUNE UP Soul 35012, 701, TM (F) 530

JR. WALKER & THE ALL STARS : Jr. Walker (ts, vo) ; Vic Thomas (org) ; Willie Woods, Eddie Willis (g) ; James Graves (dm) ; Harold Taylor (woods ??). Detroit, august 24, 1965.

DMBLL-159314 BABY YOU KNOW YOU AIN'T RIGHT Soul 35017, 703

JR. WALKER & THE ALL STARS : Jr. Walker (ts) ; Vic Thomas (org) ; Willie Woods (g) ; James Graves (dm). (S-2133). Detroit, november 21, 1965.

AME CHERIE Soul 703

JR. WALKER & THE ALL STARS : Jr. Walker (ts, vo) ; Vic Thomas (org) ; Willie Woods (g) ; Ted Irby (dm). (S-2399). Detroit, march 30, 1966.

PUCKER UP BUTTERCUP Soul 703

JR. WALKER & THE ALL STARS : Jr. Walker (ts, vo) ; Vic Thomas (org) ; Willie Woods (g) ; Billy Nicks (dm). (S-2486). Detroit, april 27, 1966.

FDXX-201317 HOW SWEET IT IS Soul 35024, 703

ANYWAY YOU WANNA Soul 35024, 703

JR. WALKER & THE ALL STARS : as before, plus Frank Bryant (f-b). (S-2718). Detroit, july 5, 1966.

LAST CALL Soul 703

JR. WALKER & THE ALL STARS : similar or same. HII-205316 NOTHING BUT SOUL Soul 35024

J'ai essayé
xé la nou-
mouveau
drogue!

Quel que soit le mode
de voyage que tu choisiras
pour aller au fond de toi-même,
tu n'y découvriras
jamais que ce qui y est déjà.

J'AI ESSAYÉ LA NOUVELLE DROGUE : LE
V.A.T. 69

21 h 00. Chez des amis. On me propose de tenter l'expérience. La drogue se présente en bouteille, une bouteille noire et ventrue, assez sinistre. Le maître de maison, qui est grand initié, m'en verse un peu au fond d'un grand verre. Quelques participants la diluent avec un peu d'eau de seltz. D'autres y mettent un cube de glace. J'ai décidé de la prendre pure.

22 h 05. Je goûte. C'est fort, ça râpe un peu au passage, mais le goût n'est pas désagréable.

22 h 30. J'attends. Il ne se passe rien. Le grand initié me dit que la dose n'était pas assez forte. Il me sert une rasade que je bois d'un trait.

22 h 45. Sensation agréable d'euphorie. Je ris à tout propos. Je redemande un verre de drogue que je bois cul sec.

23 h 00. Discussion sur Cassius Clay. Je soutiens qu'on exagère beaucoup sa puissance. Je me fais fort de lui casser la gueule, à lui et à Sonny Liston en même temps.

23 h 30. Je reprends un grand verre de drogue pure. Comme l'acide lysergique, qui est dérivé de l'ergot de seigle, le V.A.T. 69, m'apprend-on, est fabriqué à partir d'orge et de malt. Cette drogue effroyable circule librement dans notre pays. On peut l'acheter en magasin ! La consommation qui en est faite dans tous les milieux et dans tous les groupes d'âge est, paraît-il, effrayante.

24 h 00. Je rentre chez moi en montant l'escalier à quatre pattes. Je vois deux trous de serrure et je ne sais pas dans lequel introduire ma cigarette.

11 h du matin. Je ne sais pas comment j'ai réussi à rentrer. J'ai dormi tout habillé. Maux de tête effroyables. J'ai la langue comme un vieux ceinturon tâpé. Angoissé, je téléphone au médecin.

Midi. Le médecin arrive. « Qu'est-ce que vous avez pris ? »

— Du V.A.T. 69, docteur. C'est grave ?

— Non. Vous avez une G.D.B. 66.

JACQUES B. HESS



d'otis redding aux beach boys

LES BEACH BOYS

PET SOUNDS. Wouldn't it be nice. You still believe in me. That's not me. Don't talk. I'm waiting for the day. Let's go away for awhile. Sloopy John B. God only knows. I know there's an answer. Here today. I just wasn't made for these times. Pet sounds. Caroline no.

CAPITOL T 2458 (30 cm - 26,90 F)

Good vibrations. Let's go away for awhile.

CAPITOL CLF 5676 (45 t simple - 6,50 F)

OTIS REDDING

Good to me. Fa-fa-fa-fa-fa ATCO 27 (45 t simple - 6,50 F)

Comme il s'agit de disques exceptionnels, qu'on me permette de traiter ici sous le même chapeau de la dernière production des Beach Boys et d'Otis Redding. Le déséquilibre n'est que quantitatif et n'affecte nullement la qualité.

On a affaire, là, à deux pôles de la musique. Les Beach Boys sont à Otis Redding comme la matière à l'antimatière, comme le gant droit au gant gauche. Aucun n'est meilleur ou plus pur que l'autre. Chacun est un sommet dans son genre. Cela me remémore les discussions — ou plutôt les dialogues de sourds — qui sévissaient naguère entre tenants du jazz et tenants de la musique classique; les uns soutenaient qu'il y avait plus d'émotion dans un chorus de Louis Armstrong que dans toute l'œuvre de Mozart, les autres répondaient en ricanant qu'aucun jazzman ne serait capable de créer ou d'interpréter une œuvre symphonique. Les deux clans, en somme, avaient raison. C'est un peu comme si l'on demandait: lequel des deux est le plus fort,

Einstein ou Cassius Clay? Avant de répondre, il convient de préciser dans quel domaine! Et il n'y a pas de domaine qui soit intrinsèquement inférieur ou supérieur à l'autre. Chaque chose en son temps. Pour me faire propulser en orbite, je me ferais aux calculs de M. Einstein, s'il s'agit de me défendre contre une bande d'agresseurs, je ferais davantage confiance aux biceps de M. Clay.

Or ici nous avons affaire à des musiciens, des gens qui cherchent à émouvoir l'auditeur. Redding et les Beach Boys s'y prennent de façon diamétralement opposée et, vraisemblablement, ils toucheront des publics différents. Redding, c'est le type même du chanteur «soul», «funky»; c'est l'émotion à cœur ouvert, qui arrache les tripes. Dans «Good to me», l'une de ses plus belles interprétations, thème et paroles sont rudimentaires, l'accompagnement est sobre et dépouillé: orgue, cuivres et section rythmique. La mise en scène est admirable, mais c'est vraiment Otis qui «fait» le disque: il se montre là l'égal des plus grands chanteurs. Cette façon d'interpréter «avec les tripes», c'est un peu la spécialité des Noirs américains, mais ils ne sont pas les seuls dans ce domaine: en France plusieurs noms viennent immédiatement à l'esprit, tels que Piaf, Bécoud, Brel.

L'autre méthode pour émouvoir, moins directe, plus sournoise pourrait-on presque dire, c'est celle des Beach Boys. Des tripes, ils n'en ont pas! Et ils s'en passent fort bien. Leur tactique consiste à conquérir l'auditeur par une avalanche mélodique et sonore. Une

telle méthode conduirait inévitablement aux pires excès, si elle n'était le fait de musiciens incroyablement doués. Jamais, en effet, ils ne donnent l'impression de surcharge, jamais ils ne tombent dans la guimauve. Leur musique est aussi jeune et — par endroits — aussi farfelue que celle des Beatles. Sur le plan technique, ils vont même plus loin: les deux plages instrumentales: «Let's go away for awhile» et «Pet sounds», ce sont leurs créations (où plutôt de Brian Wilson, leur bassiste, chanteur, compositeur et ingénieur du son), mais elles sont en fait de la musique «classique», interprétée par un orchestre symphonique. L'incroyable «Good vibrations» est un tour de force de re-recording qui ne demanda pas moins de 90 heures de studio. Tout ceci, dira-t-on, sent plus les mathématiques ou la mécanique que la vraie musique. Si tel avait été le cas, j'aurais chroniqué les disques en cinq lignes en disant bravo pour la performance. Mais non. Les amuse-gueule techniques, nous en avons eu — et de fort bons! — voici quinze ans avec Stan Kenton et Pete Rugolo. Mais voilà, il leur manquait le fond: Rugolo était un admirable artisan du son; il savait flatter l'oreille mais non émouvoir. Dès qu'il cherchait à faire sérieux, il tombait dans le théâtral.

Je pense que le cas des Beach Boys est beaucoup plus sérieux. Brian Wilson lui aussi, s'amuse avec les sons, mais il est guidé par un talent profond qui fait bien augurer de l'avenir. Un titre comme «Don't talk» s'élève nettement au-dessus du niveau de ce qu'il est convenu d'appeler la «ballade». De par sa concision, il s'agit là d'une œuvre de «variétés»; de par son contenu, c'est de la «musique classique». «Caroline, no» rappelle l'univers de Léo Ferré, en plus élaboré, avec moins de finesse peut-être. Mais pourquoi, en fait, détailler les différentes plages? Le long-play est une œuvre d'ensemble au cours de laquelle les morceaux se succèdent dans un ordre savamment déterminé. En fin de compte — et on n'ose à peine être aussi catégorique — ce disque n'a pas de faiblesses! Certaines plages accrochent peut-être plus vite que d'autres («Good Vibrations», «Wouldn't it be nice», «God only knows»), mais après quelques auditions on trouve que le reste est du même niveau. Sortant après «Revoluer» des Beatles, «Pet sounds» des Beach Boys peut sembler comme un défi. Assistons-nous là à une bataille de géants et faut-il voir dans la récente dissolution (momentanée) du groupe anglais une battue en retraite? KURT MOHR.



Brian Wilson.

Une sélection
des
disques du mois
par
Philippe Adler
Jacques Barsamian
Kurt Mohr
Philippe Rault
Antoine Relda
et
Oliver Wallace

ANTOINE

Votez pour moi. Je reprends la route. Ma fête foraine. Nadine. VOGUE EPL 8.488 (45 t EP - 10 F)

Il n'y a pas là de quoi crier au génie. Il n'y a pas non plus là de quoi crier à la trahison, à la chute, à l'oubli. Antoine continue sur sa lancée, mi-chansonnier, mi-rocker, mi-étudiant. Son «Votez pour moi» est drôle, mais sans plus. On a un peu l'impression d'entendre un des croulants du Grenier de Montmartre qui s'amuserait à singer Antoine. «Ma fête foraine» est déjà plus intéressante: Antoine s'y fait mordant, la musique (style orgue de barbarie) accroche mais malheureusement — comme c'est souvent le cas chez Vogue — le mixage est lamentable. Même critique pour «Nadine». Tant et si bien que finalement la plage la plus intéressante du 45 t est celle dont on a le moins parlé: «Je reprends la route demain». C'est tout simplement un bon vieux blues des familles. O. W.

L'ASSOCIATION

Along comes Mary. Your own love. Cherish. Don't blame the rain. RIVIERA 231209 (45 t EP - 10 F)

Along comes Mary. Your own love. RIVIERA 121083 (45 t simple - 6,50 F) (U.S. Valiant)

Un chef-d'œuvre de «sound»! Thème, arrangement, interprétation et prise de son monstrueux pour «Mary». Reste à savoir si ce groupe continuera à trouver des thèmes de cette qualité: le verso est déjà moins original mais la sonorité reste soignée. Ce n'est ni rock, ni R & B, mais comme il n'y a pas que ça dans la vie... K. M.

DAVE BERRY

Mama. Walk, walk, talk. If you wait for love. Hidden. DECCA 457.124 (45 t EP - 9,90 F)

Je n'ai jamais compris com-

ment un gars nommé Dave Berry qui, il y a deux ans encore, se défonçait sur des morceaux comme «Diddley Daddy» ou «Memphis Tennessee», en est arrivé à enregistrer des guimauves telles que celles qu'il nous propose dans ce disque. Ça n'est pas qu'il chante mal, je dirais même qu'il possède une voix reconnaissable dès les premières paroles: «Tiens, c'est Dave Berry» et on ne s'y trompe pas; il y a tellement d'autres types qui se confondent à ravir. L'accompagnement et la production sont très corrects. Mais la chanson!!! C'est presque pire que la Mama de notre Charles national... Preuve que le mauvais goût britannique n'a pas encore totalement disparu. Heureusement, les autres titres relèvent un peu le niveau, surtout «If you wait for love» piqué, comme l'avait été «Little things», au répertoire de Bobby Golsboro. P. R.

BOBBY BLAND

Good time Charlie, I & II. VOGUE INT 80043 (45 t simple - 5 F) (U.S. Duke)

Bobby Bland et son orchestre (dont les débuts remontent à 1951) mériteraient d'être aussi connus en France que leurs cadets, James Brown et Otis Redding. C'est lui, peut-être, dans l'ensemble, le meilleur des trois, bien qu'il n'ait pas eu, comme eux, le truc qui fait les numéros 1 au hit parade. Il chante avec un maximum de «feeling» et son orchestre est transcendant, y compris les solistes. Un disque dont on ne se lassera pas. K. M.

JAMES BROWN

Money won't change you, Pt. 1 & 2. Prisoner of love. How long darling. POLYDOR 27787 (45 t EP - 10 F) (U.S. King)

Contrairement à bien des disques de James Brown, celui-ci est d'un niveau très égal: ni mauvais, ni extraordinaire. «Money» date de

cette année, «Prisoner» de 1963 et «Darling» de 1962. Dans le genre déchaîné, «Money» est un peu décevant après «Brand new bag» et dans «Prisoner» l'écriture pour les violons date quand on connaît «Man's man's man's world», mais on se lasse difficilement de James Brown en tant que chanteur: quel styliste extraordinaire. Ce n'est pas un imitateur, c'est un imité. K. M.

OSCAR BROWN Jr ET LUIZ HENRIQUE

Laia Ladaia. Much as I love you. Listen to me. Dawn comes again. FONTANA 466.820 (45 t EP - 9,90 F)

Le créateur du célèbre «Work song» s'est associé sur ce 45 t au chanteur brésilien Luiz Henrique pour enregistrer quelques mélancoliques bossa-novas, soulignant encore une fois, s'il en était besoin, les affinités du jazz et des rythmes latins. Oscar Brown Jr peut parfaitement assimiler n'importe quel style de musique, il le prouve ici même en s'attaquant à un genre qui lui était jusqu'à présent inconnu. Si vous venez d'entendre une dizaine de rocks échevelés à la suite, ce 45 t vous apportera une musique douce et rafraîchissante que vous ne manquez pas d'apprécier. P. R.

ÉRIC BURDON

See see rider. Help me girl. BARCLAY 060760 (45 t simple - 6,50 F)

«See see rider» est un classique, très bien fait par Burdon alors encore accompagné par les Animals, ancienne formule. Succès aux États-Unis, c'est cette face que je préfère. Sur un rythme très Tamla-Motown, Éric chante violemment «Help me girl», avec ses nouveaux musiciens et un saxophoniste-ténor. C'est la face qui marche en Angleterre. J.B.

LES CAPITOLS

Cool jerk. Hello stranger. ATCO 22 (45 t simple - 6,50 F)

(U.S. Karen)

Un nouveau trio vocal qui a bien démarré aux USA avec « Cool Jerk », une bonne petite trouvaille qui balance. « Hello stranger » n'est pas désagréable non plus mais ne vaut pas la version originale par Barbara Lewis (Atlantic 212060). K. M.

JAMES CARR

That's what I want to know. You've got my mind messed up. Coming back to me baby. Love attack.

COLUMBIA ESRF 1788 (45 t EP - 10 F)

(U.S. Goldwax)

Un nouveau — et formidable — chanteur tout à fait dans la lignée Otis Redding. James Carr a pourtant un timbre de voix différent, plus rauque. Avant de débiter comme soliste, il faisait partie de la chorale des Soul Stirrers dont était issu Sam Cooke. Je le préfère encore sur les morceaux lents (2 et 4). C'est de la musique qui sort des tripes, de la véritable « Soul Music ». On fait difficilement mieux dans le genre ! K. M.

ERIC CHARDEN

Je ne fume pas. Il ne faut plus y penser. Insomnie. J'ai besoin d'elle. DECCA 460.994 (45 t EP - 9,90 F)

Très bon disque. Le tandem Charden-Monty me semble devoir être l'un des plus sérieux de l'année (voir aussi la chronique du 45 t de Monty). Le climat d'« Insomnie » est assez envoûtant et assez nouveau. « Je ne fume pas » est aussi un bon titre. Ph. A.

LES CHIFFONS

Sweet talkin' guy. Did you ever go steady. VOGUE INT 80049 (45 t simple - 5 F)

(U.S. Laurie)

Les quatre mignonnes (dont les premiers disques remontent à 1960) se sont toujours cantonnées dans un genre très éloigné du



blues et de l'Église. Avec « Guy », elles tiennent une mélodie glorieuse et brillamment arrangée avec violons, hautbois et tout le paquet. Très, très chouette et entraînant. K. M.

LES COUNT FIVE

Psychotic reaction.

They're gonna get you. Can't get you're lovin. The morning after.

DISC'A.Z. 1058 (45 t EP - 10 F)

Un très grand succès aux États-Unis. Le morceau débute à la Donovan (harmonica, rythme identique à « Hey Gipt »), s'accélère et c'est le tour des Yardbirds. Le résultat est excellent, car si ce groupe prend des idées aux autres, il nous en apporte pas mal aussi. J. B.

DON COVAY

Sookie sookie. Watching the late late show. See saw. Fat man.

ATLANTIC 750012 (45 t EP - 9,73 F)

(U.S. Atlantic)

Très bon disque enregistré à Memphis avec l'équipe de Steve Cropper. Pour tous les amateurs de jerk et de R & B. K. M.

BOBBY DARIN

If I were a carpenter. Rainin'.

ATLANTIC 650.032 (45 t simple - 6,50 F)

Pouvait-on se douter que Bobby Darin, ce pionnier du rock qui avait mal tourné (son dernier gros hit était une version anglaise de « Milord » d'Édith Piaf), remonterait la pente comme il le fait aujourd'hui avec « If I were a carpenter » ?

Une fois encore, le voilà au sommet avec un très bon titre d'inspiration folk. La mélodie est formidable, la guitare douze cordes et les violons contribuent à une atmosphère de tendresse mélancolique qui ne tombe à aucun moment dans la guillemette. Que Bobby continue comme cela et nous lui promettons une seconde carrière éblouissante ! P. R.

KIKI DEE

Je vais partir loin de toi. C'est bien mieux baby. With a kiss. Small town. FONTANA 465.323 ME (45 t EP - 9,90 F)

Eh, eh, pas mal du tout ! Deux titres en français (bien traduits et que l'on arrive à comprendre) et deux originaux en anglais. Une bonne voix bien timbrée qui n'est pas sans évoquer celles de Dionne Warwick et Dusty Springfield. Pas mal comme références, non ? Il n'est peut-être plus loin le temps où l'on pourra dire à Miss Dee : c'est parti, ma kiki ! O. W.

LEE DORSEY

Get out of my life woman. Shortnin' bread. Here comes the hurt again. Hello Mama.

COLUMBIA ESRF 1772 (45 t EP - 10 F)

Working in the coal mine. Mexico Joe. Confusion. Neighbor's daughter. COLUMBIA ESRF 1800 (45 t EP - 10 F)

(U.S. Amy)

Le chanteur Lee Dorsey fit ses débuts à la Nouvelle Orléans vers 1956. C'est en 1961 qu'il décroche le gros tube avec « Ya ya » et on trouve ses enregistrements sur les marques Instant, Ace, Fury, Smash, Constellation et Amy. Ses disques présents — je donnerai une légère préférence à « Get out of my life » — sont effectués à la Nouvelle Orléans sous la direction du pianiste Allen Toussaint. Lee rappelle sur plus d'un point son compatriote Champion Jack Dupree, mais Lee est resté « dans le vent ». De l'excellent jerk avec le cachet

du terroir, du New Orleans moderne. Ne vous privez pas de ce régal ! K. M.

MARIANNE FAITHFULL Counting. I'd like to dial your number. Sunny Goodge street. That's right baby.

DECCA 457.125 M (45 t EP - 9,90 F)

Réalisé sous la direction de Mike Leander, voici un disque pour terminer vos surbouds par la charmante petite anglaise : « Counting » de Bob Lind, « I'd like to dial your number » de sa propre création, « Sunny Goodge street », un folk-blues de Donovan avec introduction à l'harmonica et enfin « That's right baby », plus rapide, avec grand orchestre. J. B.

LES FIZZ

Toute ma vie. Stop, tu n'as plus le droit. Tu l'as vraiment aimé trop longtemps. Si tu fais ça.

DUCRETET-THOMSON 460.727 (45 t EP - 10 F)

Ce sont là trois excellentes chanteuses ; pourtant, leur disque n'est pas totalement satisfaisant. Il y a quelque chose d'acide et d'irritant aussi bien dans leurs voix que dans les orchestrations de Denjean. C'est dommage. D'autant plus que les Fizz avaient à leur disposition un chouette matériel : deux titres rendus célèbres par l'écurie Tamla-Motown et un Beatles. C'est finalement « Tu l'as vraiment aimé trop longtemps », un original, qui sauve le disque. A. R.

LES FOLKSWINGERS AVEC HARIHAR RAO AU SITAR

Kicks. Raga rock. Homeward bound. Paint it black.

FONTANA 469.002 (45 t EP - 9,90 F)

A l'heure des pochettes de soie « made in India », du T-shirt « A Shankar pour la vie ! » et du label Kama-Sutra, mesdemoiselles, enflez sur-le-champ vos saris et venez jerker avec les

Folkswingers, huit musiciens de studio groupés autour de Harihar Rao, un très sérieux professeur de l'institut de Technologie de Los Angeles qui boucle ses fins de mois difficiles en interprétant les Stones, Paul Revere ou Simon et Garfunkel. Voici une tentative qui mérite qu'on l'écoute. Meilleure plage : « Paint it black ». P. R.

LES FOUR TOPS

Reach out I'll be there. Until you love someone. Shake me wake me. Loving you is sweeter than ever.

TAMLA-MOTOWN TMEF 535 (45 t EP - 10 F)

(U.S. Motown)

« Reach out » a atteint le n°1 du Hit-Parade en Angleterre et aux USA en novembre. En France son démarrage est également impressionnant. Curieux... Curieux, que cet étrange arrangement — un mélange de classique et de rock déchaîné — plaise davantage que leurs succès précédents, plus conventionnels mais pourtant très originaux. Pour ma part je lui préfère le grand succès de cet été : « Loving you ». K. M.



Les Four Tops enregistrent depuis 1956 (Chess, Columbia, Riverside, Workshop) mais ce n'est qu'en 1964 qu'ils eurent leur premier tube avec « Baby I need your loving » sur Motown. En tant qu'accompagnateurs, ils ont participé à de nombreux enregistrements de vedettes Tamla-Motown, notamment Stevie Wonder, Mary Wells et Marvin Gaye. K. M.

FRANÇOISE HARDY

Comme. Je changerais d'avis. Rendez-vous d'automne. Peut-être que je t'aime.

VOGUE EPL 8.487 (45 t EP - 10 F)

Quatre chansons douces. On ne peut pas dire que « ça chôme à mort » là-dedans. Ceci dit, c'est agréable et joli. Pour ceux qui aiment la viande sans nerfs ! O. W.

JIMMY HUGHES

Neighbor neighbor. It's a good thing.

ATCO 21 (45 t simple - 6,50 F)

(U.S. Fame)

Jimmy Hughes, qui fit ses débuts en 1962, est un chanteur plutôt sophistiqué, mais parfaitement dans le bain avec le Blues. Sur « Neighbor » (du genre « My Babe »), il bénéficie de l'accompagnement d'un guitariste très « bluesy » et d'un petit orchestre qui swingue. Le verso est une sornette qui n'ajoutera rien à sa gloire. K. M.

ANNA KING

Sally. Mama's got a bag of her own.

ROULETTE VR 195013 (45 t simple - 5 F)

(U.S. Roulette)

Anna King, qui fit ses débuts dans le show de James Brown, a une voix du tonnerre, aussi bien en chuchotant qu'en criant. Arrangements subtils, un « sound » original : on est à deux doigts du tube, mais un rien manque, vous laissez sur votre faim. Indispensable aux amateurs de R & B moderne ; « Sally », c'est quelque chose ! K. M.

JERRY LEE LEWIS

Memphis beat. Drinkin' wine spo - dee - o - dee. Sticks and stones. Whenever you're ready.

PHILIPS 434.572 BE (45 t EP - 9,90 F)

Jerry Lee Lewis avec ses introductions classiques, très sauvage vocalement ! « Memphis beat » est typiquement « le lewissien », c'est l'un des enregistrements les plus fabuleux qu'il ait jamais réalisés. Il est accompagné par des chœurs féminins pour la seconde plage. Sans copier, il reploche dans le répertoire de Ray Charles avec « Sticks and stones ». Le dernier titre est, paraît-il, un hommage au Président Ken-

edy. Un disque sur mesure pour les purs du rock.

J. B.

KATTY LINE

Les mots croisés. Ne fais pas la tête. Un mini-cœur. Dis-lui que je pense à lui. DISC' AZ EP 1.066 (45 t EP - 10 F)

Pas mal. La voix est agréable, un peu acide, l'accompagnement rentre dedans et les chansons sont bonnes. « Les mots croisés », élaborés horizontalement et verticalement par Claude Carrère et André Salvat, ainsi que « Dis-lui que je pense à lui », adaptée par

Georges Aber viennent en tête. « Un mini-cœur » est un peu mini comme son nom l'indique, tandis que « Ne fais pas la tête » est l'adaptation du « How does that grab you, darlin' » de Lee Hazlewood, créé par Nancy Sinatra. Bon disque dans l'ensemble. Ph. A.

MADE IN ENGLAND

When I come home. When a man loves a woman (Spencer Davis). With a girl like you. Wild thing (les Troggs). Bend it (Dave Dee, Dozy, Beaky, Mick and Tich). Just like a woman (Manfred Mann).

EDDY MITCHELL

SEUL. Seul. Au temps des Romains. Je serai de retour. L'aventure. J'ai oublié de l'oublier. Fraulein. L'épopée du rock. Et maintenant. L'enfant qui m'a vu pleurer. Société anonyme. La damnation de Faust. De la musique.

BARCLAY 80.331 S (30 cm - 26,90 F)

C'est un excellent album, ce qui n'étonnera d'ailleurs personne, Eddy étant confortablement installé depuis longtemps maintenant à la place N°1, catégorie rockers. Il a du punch, de l'aisance, beaucoup de métier et de l'humour. Bravo d'abord pour la présentation : album cartonné et très belle photo de couverture. « Seul », « J'ai oublié de l'oublier » et « L'enfant qui m'a vu pleurer » (oh ! que c'est chouette ce machin !) ont l'avantage de nous faire connaître un nouveau venu dans le monde de la chanson : P. Papadiamondis. Écrites en collaboration avec Eddy, ces trois mélodies sont parmi les meilleures de l'album. Bonne adaptation du « Et maintenant » de Gilbert Bécaud, devenu un tube en or massif aux États-Unis grâce à Herb Alpert et quelques autres. « So-

ciété anonyme » et « Au temps des Romains » sortent de l'Usine Bernet-Magenta. C'est bon, bien fini et garanti sur facture. Avec « L'épopée du rock », nous avons droit à un petit résumé de l'épopée en question sur fonds de cuivres, accommodés à la sauce James Brown par Jean-Pierre Bourtaire. Le titre le plus décevant est « Fraulein », une rengaine très Marché Commun. Signalons une autre bonne initiative qui consiste à donner le détail de la séance et le nom des instrumentistes. Croyez-le si vous voulez, mais vous ne serez point volés sur la marchandise. Citons, parmi beaucoup d'autres, Big Jim Sullivan à la guitare solo (quel bonhomme !), Reg Guest au piano, Eddy Blair chez les trompettistes, Don Honeywell chez les saxes. Les arrangements sont de Jean Bouchéty et Reg Guest. La supervision est due à l'ami Fernandez. Et si c'était lui que l'on entendait dans le générique de « L'épopée du rock » ?...

PHILIPPE ADLER.

P.S. Aucun doute ! La plus sévère c'est bien « L'enfant qui m'a vu pleurer ».

Living above your head (Walker Brothers). L.S.D. (by Pretty Things). Goodbye blue bird (Wayne Fontana). Ashes to ashes (les Mindbenders). Me and my miniskirt (Karen Young). Good day sunshine (the Eyes).

FONTANA 687.919 TL (30 cm - 19,95 F)

Plusieurs « best-sellers » récents obtenus par des artistes du catalogue Philips-Fontana ont été rassemblés pour faire un magnifique disque de danse et même de collection car il est préférable d'acheter un tel album plutôt que plusieurs séries de 45 t lorsque l'on préfère les succès aux artistes qui les interprètent. Personnellement, je classe par ordre de préférence : Le démentiel « Wild thing » ; « When I come home » du Spencer Davis Group, que j'ai pourtant mis un certain temps à apprécier ; « Just like a woman », morceau de Bob Dylan qui colle parfaitement à Mike d'Abo, nouveau chanteur de Manfred Mann ; « With a girl like you », des Troggs et qui s'assimile rapidement ; « L.S.D. », obsédant, par les Pretty Things ; et enfin « Bend it » de Dave Dee, dont l'introduction s'inspire de « La danse de Zorba ». J. B.

JACK McDUFF

Down in the valley. A change is gonna come. ATLANTIC 650023 (45 t simple - 6,50 F) (U.S. Atlantic)

L'organiste est ici entouré d'un grand orchestre avec un bon batteur. Les arrangements sont bien faits et bien exécutés, mais il manque l'inspiration. Ça me laisse froid. K. M.

THE MONCLAIRS

Happy feet time. Sore feet. ATCO 18 (45 t simple - 6,50 F)

(U.S. Sunburst) Suivant l'humeur dans laquelle on peut se trouver, on dira de ce disque qu'il a de l'ambiance, ou au contraire, qu'il est bidon. Je penche, moi, pour les deux à la fois : ambiance bidon... K. M.

LES MONKEES

Last train to Clarksville. Take a giant step. The Monkees. Tomorrow's gonna be another day. RCA VICTOR 86.950 (45 t EP - 9,90 F)

Formation américaine créée pour une série télévisée, « The Monkees », avec Davy Jones, originaire de Manchester (piano, guitare), Mickey Dolenz (batter), Pete Tork et Michael Nesmith (guitares). Anciens étudiants, ils n'ont pas hésité longtemps entre l'université et Greenwich Village. Le résultat : un disque plaisant à écouter. Numéro 1 au « Billboard ». J. B.

MONTY

L'automate. Le collègue. Amoureux. La neige. BARCLAY 71076 M (45 t EP - 9,73 F)

Voilà un bon petit 45 t. Il y a longtemps que Monty ne nous en avait servi un aussi sympa. « L'automate » et « Amoureux », écrites toutes deux en collaboration avec Eric Charden, sont de très loin les deux meilleures chansons du lot. Paroles, musique, arrangements (de Reg Guest, if you please !), bonne voix et excellente diction de l'interprète, tout cela contribue à la réussite du disque. OK Monty ! Ph. A.

JOHNNY NASH

Let's move and groove together. Understanding. One more time. Trying to find her.

VOGUE INT 18068 (45 t EP - 10 F)

(U.S. Joda) Johnny Nash a démarré il y a environ dix ans. C'est un chanteur à voix et en tant que tel il a abondamment commis dans la guimauve (avec beaucoup de succès d'ailleurs !). Mais depuis que les affaires (musicales) ont pris une autre tournure, c'est littéralement l'explosion. Du moins sur le plan qualité.

Ce disque comporte quatre bons thèmes — pas géniaux, mais bons. Les arrangements, très subtils et magistralement exécutés feront le régal des auditeurs difficiles.

MICHEL POLNAREFF

SOUS QUELLE ÉTOILE SUIS-JE NÉ ?

Sous quelle étoile suis-je né ? Time will tell. Ballade pour un puceau. L'oiseau de nuit. Love me, please love me. Histoire de cœur. Ballade pour toi. You'll be on my mind. L'amour avec toi. La poupée qui fait non.

DISC' AZ LPS 11 (30 cm - 26,90 F)

Sauf votre honneur, voilà bien l'album le plus important parmi ceux publiés en France ces derniers temps. C'est là une vraie petite bombe, beaucoup plus sympathique que celles que l'on s'en va faire péter dans les archipels de rêve et, au demeurant, tout aussi importante !

Après « La poupée », « Love me » et « L'amour avec toi », il se trouvait encore des gens du « métier » pour ne point croire en Michel. Cet album risque fort de leur clore le bec à tout jamais. Parce que tout ce qui s'y passe est GÉNIAL. Michel Polnareff est en train de réinventer la chanson. Tout simplement ! Ce qu'il fait, ce qu'il dit, ce qu'il chante, ce qu'il joue sonne « neuf ». Je laisse à d'autres, plus pointilleux et moins dingues, le soin de décortiquer ces nouveaux refrains, accord par accord, mot à mot et de

s'amuser à y décèler telle influence, tel maniérisme, tel cliché. Je n'en ai point l'envie ; parce qu'une chanson, ce doit être quelque chose qui se reçoit en pleine poire, tout comme une tarte à la crème. Celles de Polnareff, on peut toujours tenter de les esquiver mais l'entreprise sera hardie car elles ratent rarement leurs buts. Même si — Michel inventant presque toujours ses paroles au dernier instant — la rime n'est point parfaite, l'alexandrin boiteux et la syntaxe approximative. Chez lui, paroles comme musique ne sont finalement que certains des éléments d'un tout, ce tout qui constitue le « Sound Polnareff ». Un « sound » qui dérange, fait tomber de sa chaise et prend à la gorge. Le mal du siècle, peut-être tout simplement... L'album « Sous quelle étoile suis-je né ? » est admirable et indispensable. Il devrait rapidement réduire nombre de « vedettes » au silence. Si ce n'est au suicide !...

PHILIPPE ADLER.

P.S. Mais pourquoi diable, Lucien Morisse s'obstine-t-il à ne jamais nous communiquer sur ses pochettes le minutage des chansons proposées ?



Quand à Johnny Nash (d'accord, il est un tantinet précéieux), il fait absolument tout ce qu'il veut de sa voix. Du grave à l'aigu, du chuchotement au fortissimo, c'est la maîtrise totale. Ooo-la-la ! comme disent les Américains ! K. M.

THE OLYMPICS

Good lovin'. Olympic shuffle (instrumental). No more will I cry. Baby I'm yours.

WARNER BROS EP 96 (45 t EP - 10 F) (U.S. Loma)

Les Olympics comprennent actuellement Walter Ward (chanteur soliste), Eddie Lewis, Julius McMichael et Melvin King. Depuis leurs débuts en 1958, ils ont à leur actif d'avoir lancé toute une série de nouvelles danses (ils ont enregistré pour les marques Demon, Arvee, Tri-Disc, Duo-Disc, Loma et Mirwood). Il est temps qu'on les connaisse enfin en France. Ils sonnent typiquement comme les groupements noirs actuels et rappellent en particulier les Four Tops ou les Temptations. Il leur manque cependant le petit truc génial (dans le thème ou l'arrangement) qui pourrait les propulser au sommet. K. M.

ELVIS PRESLEY

PARADISE, HAWAIIAN STYLE: Paradise, hawaian style. Queenie wahine's papaya. Scratch my back. Drums of the island. Datin'. A dog's life. House of sand. Stop where you are. This is my heaven. Sand castles. RCA VICTOR 430.717-S (30 cm - 26,90 F)

Elvis nous transporte dans les douceurs d'Hawaï. Beaucoup de couleur locale dans « Paradise hawaian style » et « Drums of the island ». Profondeur dans la voix, bien accompagnée vocalement par les Jordanaïes. Tentez de danser sur « Queenie wahine's papaya ». Par contre « Scratch my back » et « Datin' » sont faits sur mesure pour le jerk, « A dog's life » pour

le bop, « This is my heaven » et « Sand of castle » pour le slow. 33 tours de durée un peu courte, mais nous y sommes habitués avec Presley. N'oublions pas de signaler que la pochette est une petite merveille dans le genre. J. B.

ELVIS PRESLEY

Spinout. All that I am. RCA VICTOR 45.607 (45 t simple - 6,50 F)

Au recto un bon rock'n'roll pourtant loin des « Hound dog » et autres « Jailhouse rock ». Au verso, un slow chanté avec beaucoup de chaleur par Presley qui est accompagné par un grand orchestre. Un peu trop sirupeux pour les vrais rockers, mais un Elvis tel que les filles l'aiment. Notez que les deux chansons sont extraites du film « California holiday ». J. B.

JOHNNY RIVERS

Secret agent man. You must believe. Susie Q. Uptight. POLYDOR 27.784 (45 t EP - 9,90 F)

Un super 45 t qui vaut le coup : les quatre « plages » sont extraordinaires, que ce soit pour les mélodies, leurs rythmes ou les interprétations qu'en donne Johnny Rivers. Ce dernier présente tour à tour « Secret agent man », de bonnes paroles et une introduction à la James Bond ; « You must believe » qui contraste totalement avec la version qu'en avait fait Spencer Davis récemment ; « Susie Q », dans la lignée de ses adaptations de « Memphis » et « Maybeline » ; et « Uptight », un des jerks les plus en vogue actuellement. J. B.

HENRI SALVADOR

Quand faut y aller, faut y aller. Je bois à ton souvenir. Troies roues à mon chariot. Socialement parlant.

RIGOLO EP 18.741 (45 t EP - 10 F)

Sans « Socialement parlant », ce disque de Salvador ne mériterait même pas d'être cité. On y trouve en effet le plus mauvais Sal-

vador, celui prêt à toutes les concessions, à toutes les pitièreries. Mais heureusement, il y a ce « Socialement parlant » qui rachète tout. Parce que ça swingue, ça balance, ça pète et ça crache le feu : Salvador c'est cela et rien d'autre. Ce n'est hélas point l'avis de tout le monde... O. W.

NANCY SINATRA

On Broadway. The end. Step aside. I can't grow peaches on a cherry tree. Summer wine. Wishin' and hopin'. This little bird. Shades, Shades. The more I see you. Hutchinson jail. Friday's child.

REPRISE CRV 6060 (30 cm 26,90 F)

(U.S. Reprise) Nancy Sinatra semble avoir un talent bien précis et par là même limité : une froideur désabusée. Son répertoire et son accompagnement doivent être conçus dans cet esprit pour la mettre en valeur. L'EP chroniqué par ailleurs dans ces colonnes offre une bonne sélection. Le LP qui nous occupe ici, d'un genre plus varié, est moins réussi.



Car tous les genres ne s'accrochent pas de la froideur de Nancy. « The end » demanderait plus de tendresse (comme Earl Grant), « Wishin' and hopin' » plus de poésie (comme Dionne Warwick), « On Broadway » plus de bagout, d'abattage (comme Della Reese, Barbra Streisand ou Petula Clark). En un mot, Nancy fait ici un peu pâlot. Au lieu de dominer la scène, elle donne l'impression d'être perdue au

milieu des cuivres et des violons. Le disque est certes agréable, mais ce n'est pas la bombe. K. M.

THE SHADOWS OF KNIGHT

Oh Yea. Gloria. It always happen that way. Dark side.

ATCO 113 (45 t EP - 10 F)

Un groupe américain de Chicago comme il y en a malheureusement bien trop nous fournit quatre plages assez décevantes : un « Oh Yea » qui vous donne envie de dire : Oh ! non (à noter qu'une excellente version de cette composition de Bo Diddley avait été réalisée par le groupe anglais « The Others ») et « Gloria », faiblarde interprétation du hit des « Them ». Décidément, il faudra autre chose pour que les « Shadows of Knight » sortent de l'ombre, si je puis me permettre ce mauvais jeu de mot... P. R.

LES SHADOWS OF THE KNIGHT

Gospel zone. Bad little woman.

ATCO-28 (45 t simple - 6,50 F)

Après « Gloria » et « Oh yea », voici « Bad little woman » et « Danger zone ». On a voulu faire du second titre LE succès mais je préfère le premier. Beaucoup de bonnes choses dans ce groupe américain, lui aussi à l'heure anglaise. Pourtant, c'est un véritable cercle vicieux puisque Bo Diddley, une fois de plus, est passé par là. On tapera dans ses mains !... Et les danseurs seront satisfaits. Attention ! Les fins sont assez inattendues. J. B.

SIMON AND GARFUNKEL

The dangling conversation. Big bright green pleasure machine.

C.B.S. 2285 (45 t simple - 6,50 F)

Toujours dans la veine folk-rock, deux nouvelles compositions du talentueux Paul Simon. « The dangling conversation » semble retenir un instant les secondes

qui passent et nous plonger dans un monde de rêve et de bonheur tranquille; c'est une belle pièce de poésie que Simon accompagne magistralement à la guitare. Le second titre balance gentiment, les harmonies sont intéressantes et rappellent par moments « Richard Corey »; le tout est soutenu par des basses ronflantes et un orgue de bon aloi. P. R.

PERCY SLEDGE

Warm and tender love. You're pouring water on a drowning man. It tears me up. Heart of a child.
ATLANTIC 750014 (45 t EP - 10 F)

(U.S. Atlantic)

« Warm and tender love » est un digne successeur de « When a man loves a woman » qui, cet été, propulsa Percy Sledge au rang d'une vedette internationale. Excellent thème, arrangé et interprété à la perfection :

un « sound » incroyable. Notez qu'il n'y a pratiquement pas de paroles : seule une phrase répétée inlassablement : laisse-moi t'envelopper dans mon chaud et tendre amour. Les mots ne veulent rien dire, tout est dans le son, la voix de Percy, des filles qui lui donnent la réplique, l'orgue, les cuivres. Le pied !

Les autres titres fournissent un bon complément, mieux que sur le premier disque. « Heart of a child » est un jerk qui rappelle fort le Tamla-Motown Sound.

K. M.

BILLY STEWART

Summertime. Canadian Sunset

BARCLAY 060739 (45 t simple - 6,50 F)

(U.S. Chess)

Billy fit son premier disque en 1956, accompagné par le groupement de Bo Diddley. Dans son dernier tube,



« Summertime », il est fort bien soutenu par un grand orchestre, mais je n'aime guère sa façon de chanter artificielle et truffée de « combines ». C'est pourtant ce qui lui vaut son succès. K. M.

CRISPIAN ST PETERS
Changes. My little brown eyes. But she's untrue. So long.

DECCA 457.126 (45 t EP - 9,90 F)

Bon choix des chansons sur cet E.P. du créateur de « You were on my mind ». L'original de Phil Ochs, « Changes », convient parfaitement au style de Crispian St Peters qui peut se permettre de le chanter très haut et très juste. Les trois autres titres sont des compositions de son propre cru, de bons slows qui néanmoins datent un peu par leur accompagnement.

P. R.

LES SUPREMES

My world is empty without you. Any girl in love. Everything is good about you. He's all I got.

TAMLA-MOTOWN TMEF 526 (45 t EP - 10 F)

Love is like an itching in my heart. With a song in my heart. A lover's concerto. Wonderful, Wonderful.

TAMLA-MOTOWN TMEF 531 (45 t EP - 10 F)

(U.S. Motown)



Les Supremes, et en premier lieu la soliste, Diana Ross, ne se rattachent à aucun autre groupe. Elles ont trouvé leur propre personnalité, leur propre style

immédiatement reconnaissable. Les compositeurs, arrangeurs et ingénieurs du son de Detroit réalisent le prodige de pondre des trouvailles presque sans interruption. Qu'on en juge par le « sound » démentiel de « My world » où violons, saxo baryton et orgue tour à tour se fondent puis contrastent, tout cela sans sacrifier le moins du monde au swing. Enfin, les Supremes, vous les connaissez — du moins je l'espère — et je ne vais pas vous faire de dessin.

Je ne saurais lequel choisir entre ces deux disques. Pour moi, « My world » est indispensable, « Lover's concerto » ne l'est pas moins et les autres morceaux sont loin de faire du « remplissage ». Comme dit le dernier titre : Wonderful, wonderful! K. M.

HOWARD TATE

Ain't nobody home. How come my bulldog don't bark.

VERVE 58505 (45 t simple - 6,50 F)

(U.S. Verve)

Excellente surprise. Nous faisons la connaissance d'un très bon nouveau chanteur et saluons la marque Verve dans le domaine du R & B. Bien que le siège social de Verve-MGM soit à New York, j'incline à penser que cet enregistrement a été effectué à Chicago avec l'équipe de Curtis Mayfield et Johnny Pate dont le style marque le premier morceau. « Bulldog », un thème du genre « High heel sneakers », avec guitare, harmonica et tout et tout se rapproche davantage du classique « Chicago blues sound ». K. M.

CARLA THOMAS

B-A-B-Y. What have you got to offer me.

ATLANTIC 650025 (45 t simple - 6,50 F)

(U.S. Stax)

Carla Thomas est la fille de Rufus Thomas, l'inventeur du « Dog ». Elle enregistre à Memphis et Nashville depuis six ans, et voici son premier disque publié en France. « B-A-B-Y » la



montre à son avantage dans un thème agréable, soutenu par un arrangement sobre et très subtil. Très bonne face... et qui swingue, mine de rien. Le verso fait un peu affecté. K. M.

LES TROGGS

I can't control myself. When I'm with you. Hi Hi Hazel. Gonna make you.
FONTANA 460.981 ME (45 t EP - 9,90 F)

« Oh, non, je n'arrive pas à me contrôler », c'est ce que dit Reg Presley, le chanteur des Troggs, et c'est ce que je pense en écoutant ce disque. Cette chanson avait été qualifiée d'obscène par la haute direction de la traditionnelle B.B.C. : elle me paraît au contraire très naturelle. « When I'm with you » semble être une suite ! « Hi Hi Hazel » accroche bien. « Gonna make you » fait très Bo Diddley modernisé et plaira même aux pionniers. De toutes façons, « I can't control myself » à lui seul vaut l'achat. J. B.

JOE TURNER

Love roller coaster. Teen age letter.

ATLANTIC 650027 (45 t simple - 6,50 F)

Morning moon and night. Lipstick powder and paint.

ATLANTIC 650025 (45 t simple - 6,50 F)

(U.S. Atlantic)

Il n'y avait peut-être pas beaucoup d'amateurs de rock le 1^{er} octobre au Théâtre des Champs-Élysées pour l'American Folk Blues Festival. Ils auraient pu y entendre en pleine forme l'un des — ou même LE dieu du rock : Joe Turner. Il y chantait avec

la même verve, la même maîtrise dont il faisait déjà preuve sur son premier disque en 1938, « Roll 'em Pete ». Réécoutez les anciens Presley (1954-56) et vous verrez que le style d'Elvis vient en droite ligne de Joe Turner, même façon indistincte et argotique de prononcer les mots, même genre de morceaux (de préférence des blues sur tempo rapide). Mais Joe a une voix plus puissante, plus de punch.

Datant de 1955 et 1957, ces disques ne sonnent pas précisément « moderne » ; ils sont néanmoins très bons et devraient intéresser aussi bien les amateurs de jazz, de R & B, que ceux de « rock pur ». K. M.

MARCOS VALLE

Gente. Samba de Verao. Deus Brasileiro. Nao pode ser.

ODÉON 124 (45 t EP - 10 F)

Pardon, si l'on s'éloigne un peu du Rock et du Folk, mais au fond, la musique brésilienne c'est un peu du folk, non? Toujours est-il que je voulais vous signaler ce formidable 45 t enregistré par Marcos Valle, un remarquable auteur-compositeur brésilien. Alors, si vous aimez la bossa nova, foncez !... C'est un régal !

A. R.

SYLVIE VARTAN

Ballade pour un sourire. J'aurais. L'air qui balance. Sauve-toi.

RCA VICTOR 86.181 (45 t EP - 9,90 F)

Moi j'aime. « Ballade pour un sourire » est une ravissante mélodie composée pour David par Gérard Bourgeois et Jean-Max Rivière. Vous me direz que vie privée et chanson n'ont pas à se mélanger ; je vous demanderai alors d'écouter le dernier 33 t-30 cm de Johnny. Je trouve cette « Ballade pour un sourire » infiniment plus digne que les appels au secours (!) d'Hallyday. Question de points de vue donc. Quant à « L'air qui balance » (adaptation de « The more I see you » créé par Nat « King » Cole et

remis au goût du jour par Chris Montez), je trouve cela très chouette. C'est joli, agréable et dansant. Rien de spécial pour les deux autres titres. Ph. A.

LES YOUNG RASCALS
Come on up. What is the reason.

ATLANTIC 650.028 (45 t simple - 6,50 F)

L'un des groupes américains, au son très britannique, les plus cotés. On avait déjà apprécié « You better run ». Ici beaucoup de cymbales et d'orgue dans la face 1 (excellent jerk, best-seller outre-Atlantique, fréquemment diffusé dans nos clubs). La face 2 est quelconque. J.B.

LES WHO

I'm a boy. In the city. Disguises. Circles.

POLYDOR 27789 (45 t EP - 9,90 F)

Dix minutes quarante-trois secondes avec les Who. « I'm a boy » suit la trace de « My generation » et « Substitute ». Il est plus longuement question de ce disque dans l'article consacré à ses créateurs-interprètes, disque excellent. Le meilleur du mois, à mon point de vue, chez les groupes anglais. J. B.

JUNIOR WELLS

Up in here. Junior's groove.

ATLANTIC 650030 (45 t simple - 6,50 F)

(U.S. Bright Star)

Junior Wells, le chanteur et harmoniste que nous avons vu cette année avec l'American Folk Blues Festival, n'est pas un nouveau venu. Depuis 1953, il enregistre pour des marques telles que States, Chief, Profile, Passion, Shad, USA, Vanguard et Bright Star. Hélas, son premier disque paru en France, enregistré cet été à Chicago avec un orchestre de studio, n'est pas très réussi. « Up in here » est la même bande que « Junior's groove » avec, simplement, le vocal surajouté. Le morceau n'est pas mauvais en soi, mais l'inspiration semblait absente du studio ce jour-là. K. M.



LES YARDBIRDS

OVER UNDER SIDEWAYS DOWN : Lost women. Over, under, sideways, down. The nazz are blue. I can't make your way. Rack my mind. Farewell. Hot house of Omagarashid. Jeff's boogie. He's always there. Turn into earth. What do you want. Ever since the world began.

RIVIERA 521.004 (30 cm - 26,90 F)

Voici un album très varié produit par les Yardbirds : Jeff Beck (solo), Chris Dreja (rythmique), Jim Mc Carty (batterie), Keith Reif (chant), Paul Samwell-Smith (basse). A noter que Samwell-Smith a été remplacé depuis par Jimmy Page. Faisons-en une étude sommaire :

La face 1 débute avec « Lost women », rock très rapide et chauffant que Keith chante très bien avec solo d'harmonica et effets de larsen. « Over under sideways down » est l'un des derniers succès de cette excellente formation britannique avec des touches très arabes, les musiciens répondant à leur chanteur par des « Hey ». L'introduction de « The nazz are blue » rappelle celle de « Dust my blues », d'Elmore James. Vocalement Jeff Beck ressemble à Stevie Winwood. « I can't make your way » qui suit, est un

morceau riche en harmonies encore dans un style arabisant. Keith, après une longue introduction instrumentale, interprète « Rack my mind » avec accompagnement d'harmonica.

Passons à la seconde face. Atmosphère de jungle avec « Hot house of Omagarashid » : Une multitude de cris sauvages et de bruits étranges, le groupe chantant derrière des « ya ya ». « Jeff's boogie », un excellent instrumental par le remplaçant de Clapton, Jeff Beck, est, comme son titre l'indique, un boogie. Puis c'est le tour de « He's always there », rock'n'roll avec breaks et, derrière, un son de crickets. « Turn into earth » recèle une influence de chants georgiens ; comme « Heartfull of soul », c'est un bon slow. Le rapide « What do you want » est le genre de trucs qui marche sur scène dans les clubs. Terminant ce 30 cm, « Ever since the world began » est une chanson lente au début, puis plus rapide au cours de laquelle le groupe répète « You don't need money » dans une ambiance de gospel.

Le tout forme un long-playing de haute qualité, entièrement composé par le groupe.

J. BARSAMIAN

voici la
période des fêtes:
faites-vous
abonner !

Courrier (suite de la page 10) England, ou Pop, au choix) Folk ». Là aussi, j'étais d'accord. Mais mélanger une musique vieille de dizaines d'années (et ayant perdu son aspect commercial depuis six ans pour devenir la religion de fanatiques collectionneurs) avec un obscur magma commercial, je dis non. De toutes façons, je vous pardonne : ou vous ne vous êtes pas rendu compte de l'énorme paradoxe que présentait votre titre, ou vous n'avez pas compris le sens de la musique populaire actuelle, ou encore vous cherchez la vente de votre revue, ou vous vous accommodez des idées du public. Auquel cas, je vous comprends encore : moi-même, j'imprime un bulletin (à 400 exemplaires, il est vrai) qui tâche d'être mensuel, et je mets chaque mois de ma poche dans cette affaire qui est un gouffre.

Revenons à votre revue, à propos de détails cette fois : que viennent y faire Herb Alpert, Johnny Hallyday (dans les télégrammes), Polnareff ? Franchement je ne vois pas leur place, ou le rôle qu'ils ont dans le rock. Mettons simplement qu'il plaît de temps en temps à un Polnareff d'enregistrer — je devrais dire : massacrer — quelques classiques. S'il aimait autant le rock and roll qu'il le dit, il n'aurait pas même l'idée sacrilège de vouloir enregistrer de tels joyaux. Xavier Maire, 7, rue Chepfer, Nancy.

BILL HALEY DÉMODÉ

J'ai surtout aimé la critique du « Festival de Rock à l'Alhambra ». C'est incompréhensible qu'il n'y ait pas eu plus de monde. Dans le spectacle, j'ai surtout aimé « Les Walker Brothers » et le « Spencer Davis Group ». Bill Haley est vraiment démodé, cela fait un drôle d'effet de le voir si simple et si peu prétentieux sur scène et s'effacer devant ses musiciens pour leur permettre de chanter. Le Spencer Davis Group est sensationnel : Winwood chante incroyablement bien et, de plus, il est très mignon mais, dans votre article, vous avez oublié de mettre la photo du plus beau chanteur du monde : Scott Engel ; non seulement il est beau comme un dieu, mais il a une voix et une technique extraordinaires pour 22 ans. Parlez-nous et donnez-nous de nombreuses photographies des derniers musicoramas : J. Hallyday (qui semble avoir retrouvé la forme d'antan), les Beach Boys et l'excellent Jerry Lee Lewis.

Jea Bellanger,
10, rue du Rond-Point,
53 - Craon.

LE ROI : DICK DALE

Bravo pour votre revue, les reportages sont très bons ; j'espère que vous ferez connaître à tous ceux qui aiment le rock des grands méconnus comme Joe Brown, Billy Fury, Wanda Jackson, Buzz

Clifford, Collin Hicks, Esquerita, Larry Williams, Roy Orbison et surtout celui que je considère comme le roi à cause de la qualité de ses enregistrements et de son talent immense et méconnu : Dick Dale et son groupe, les Del-tones. Depuis que j'ai entendu « Money », « Kansas City », « Summertime blues », etc... Je suis convaincu que ses versions des classiques du rock sont excellentes. Dick Dale est aussi un guitariste de talent qui a composé des instrumentaux terribles (comme « Night rider »). Il interprète aussi des chansons de folk comme « Sloop John B » ou « Blowin the wind ». Il exploite tous les domaines (surf, rock, drag, folk, etc...).

Un rocker
de Courbevoie.

RÉNOVÉ LE ROCK

J'ai beaucoup apprécié les critiques de disques et les articles assez poussés. Mon chanteur favori, Vince Taylor, a droit à son article avec photo, sensass. J'aime moins les Small Faces (ils sont trop irréguliers), les Beatles (le disque 66 n'est pas « Revolver » mais « Aftermath »), Otis Redding (ses versions de « Satisfaction » et de « Lucille » sont dégueulasses, mauvaise imitation de James Brown). J'espère que le numéro 2 verra des articles sur Jerry Lee Lewis, Vince Taylor, les Stones (un bon article) et tous les autres pionniers par la suite. Les seuls groupes anglais qui valent le coup sont les Stones, les Animals et les Yardbirds. Ce sont eux qui ont rénové le rock et non pas les Beatles ou les Who. Jean-Paul Bergeault, 6, av. de la Porte-de-Vincennes, Paris 12^e.



Je vous envoie ci-joint, un « Autisme » dessiné à l'encre de Chine. F.X. Burpeyron, 71 Péronne.

HIT-PARADE de LIDO-MUSIQUE

Disquaire pilote de la « Musique 66 », Lido-Musique a dressé pour vous le classement de ses meilleures ventes du mois dernier (dont l'ordre peut être très différent du classement des ventes de l'ensemble de la France). Dans cette liste sont inclus tous les disques, même ceux qui sortent des limites des genres Rock & Folk.

Ce mois-ci	Le mois dernier		45 t	Nombre de mois de classement
1	—	96 TEARS ? AND THE MYSTERIANS Cameo 428 imp. (Argelo BMI)	1	1
2	—	REACH OUT I'LL BE THERE LES FOUR TOPS Tamla-Motown TMEF 535 (Jobete)	1	1
3	—	PLAY BOYS JACQUES DUTRONC Vogue EPL 8497 (Alpha)	1	1
4	—	GOOD VIBRATIONS LES BEACH BOYS Capitol CLF 5676 (Francis Day)	1	1
5	—	PARIS BRULE-T-IL ? MIREILLE MATHIEU Barclay 71083 (Salabert)	1	1
6	—	GIMME SOME LOVING LE SPENCER DAVIS GROUP Fontana 465337 (Island Music)	1	1
7	—	SEE SEE RIDER ERIC BURDON ET LES ANIMALS Barclay 071081 (Schroeder-Tournier)	1	1
8	—	MELLOW YELLOW DONOVAN Epic 10098 (inédit)	1	1
9	—	DEVIL WITH A BLUE DRESS MITCH RYDER Stateside SS 549 imp. (Jobete Vanice BMI)	1	1
10	—	TURN ON YOUR LOVELIGHT DEAN PARRISH Stateside SS 550 imp. (Essel)	1	1
11	—	EN BANDOULIÈRE ADAMO La Voix de son Maître EGF 939 (Pathé-Marconi)	1	1
12	—	WINCHESTER CATHEDRAL LE NEW VAUDEVILLE BAND Fontana 465342 (Southern ASCAP)	1	1
13	—	GOOD BYE SO LONG IKE AND TINA TURNER Stateside SS 551 imp. (Fanfare)	1	1
14	—	GUANTANAMERA LES SANDPIPERS Columbia ESRF 802 (Essex)	1	1
15	—	DANDY LES KINKS Pye PNV 24177 (SEMI)	1	1
16	—	CÉLINE HUGUES AUFRAY Barclay 71061 (Pigalle)	1	1
17	—	SOUS QUELLE ÉTOILE SUIS-JE NÉ ? MICHEL POLNAREFF Disc' AZ EP 1068 (SEMI)	1	1
18	—	DON'T BE A DROP OUT JAMES BROWN King 456056 imp. (Dynatone BMI)	1	1
19	—	TALKING WOMAN LOWELL FULSON Sue 4023 imp. (Sprak Modern Music)	1	1
20	1	YELLOW SUBMARINE LES BEATLES Odéon MOE 126 (Northern Tournier)	2	2

Ce mois-ci	Le mois dernier		33 t	Nombre de mois de classement
1	1	GEORGES BRASSENS VOLUME IX Philips 77854	2	2
2	6	DOCTEUR JIVAGO BANDE ORIGINALE DU FILM M.G.M. 665060	2	2
3	2	LES BEATLES REVOLVER Odéon LSO 105	2	2
4	—	JACQUES DUTRONC LES PLAY BOYS, ETC. Vogue CLD 70130	1	1
5	—	MICHEL POLNAREFF SOUS QUELLE ÉTOILE SUIS-JE NÉ ? ETC. Disc'AZ LPS 11	1	1
6	3	LES ROLLING STONES AFTER MATH Decca 258021	2	2
7	4	UN HOMME ET UNE FEMME BANDE ORIGINALE DU FILM Disc'AZ LPS 7	2	2
8	—	JOHNNY HALLYDAY LA GÉNÉRATION PERDUE Philips 70381	1	1
9	—	MIREILLE MATHIEU EN DIRECT DE L'OLYMPIA Barclay 80330	1	1
10	—	JACQUES BREL CES GENS-LA, ETC. Barclay 80323	1	1
11	—	CHARLES AZNAVOUR DE T'AVOIR AIMÉE... Barclay 80335	1	1
12	—	JEAN FERRAT LA MONTAGNE, ETC. Barclay 80320	1	1
13	—	EDDY MITCHELL SEUL Barclay 80331	1	1
14	7	GEORGES CHELON MORTE-SAISON, ETC. Pathé STX 223	2	2
15	—	GEORGES BRASSENS VOLUME VIII Philips 77894	1	1
16	—	LES GRANDS SUCCÈS 1966 Philips 70368	1	1
17	—	LES ROLLING STONES BIG HITS HIGH TIDE AND GREEN GRASS Decca TXL 101 importé	1	1
18	—	PERCY SLEDGE WARM AND TENDER SOUL Atlantic SD 8132 importé	1	1
19	—	OTIS REDDING SING SOUL Volt 412 importé	1	1
20	—	JEANNE MOREAU CHANSONS Jacques Canetti 48816 (Communiqué)	1	1

Il faut être dingue ou aimer ça pour acheter du matériel à

LA LUTHERIE MODERNE

le plus jeune des magasins de musique de Paris tenu par 3 jeunes : 2 électroniciens + 1 taré à votre service...

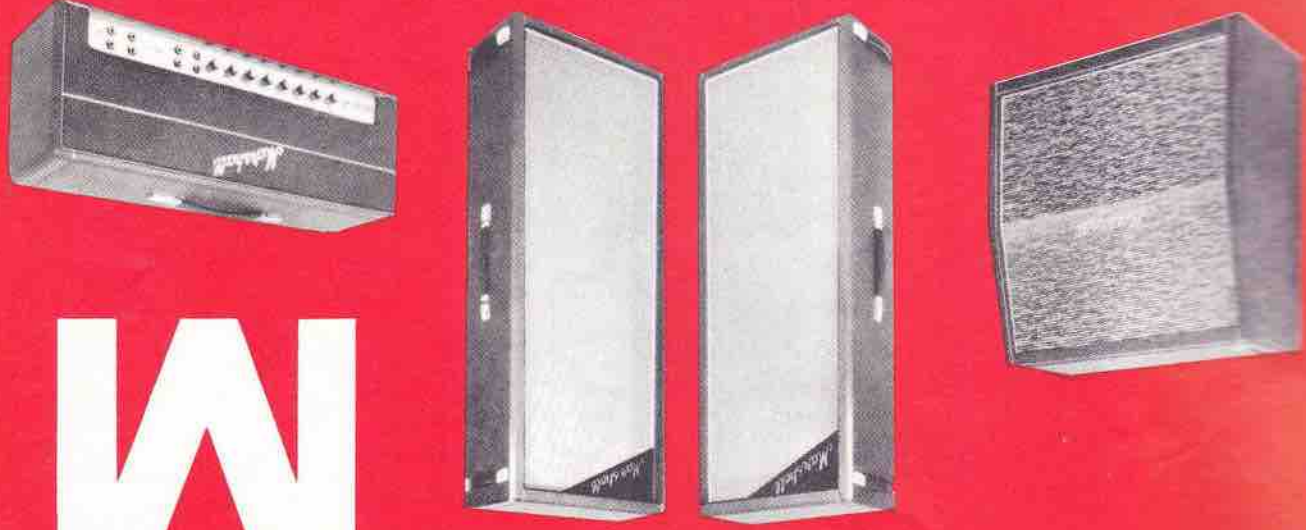
IMPORTATEUR DES AMPLIFICATEURS BIG M (ex-MARSHALL)

ET DES GUITARES RICKENBACKER - AGENT DYNACORD -

AGENT PRINCIPAL STEVENS, MORIS JAZZ, PHILICORDA

TELECASTERS EN MASSE...

M



Famous Groups using Marshall Equipment:

- ROY CRIBBON
- SPENCER DAVIS
- THE MOODY BLUES
- THE LEAGUE
- CLIFF BENNET AND THE REBEL ROUSERS
- THE NEXT FIVE
- MARK LEEMAN FIVE
- THE SECOND THOUGHTS
- EDEN KANE
- THE YARDBIRDS
- TONY RIVERS AND THE CASTAWAYS
- THE CHEROKEES
- PETERS FACES
- SMALL FACES
- LULU & THE LUVVERS
- VAGABONDS
- GRAHAM BOND ORGANISATION
- THE ACTION
- GARY FARR & THE T-BONES

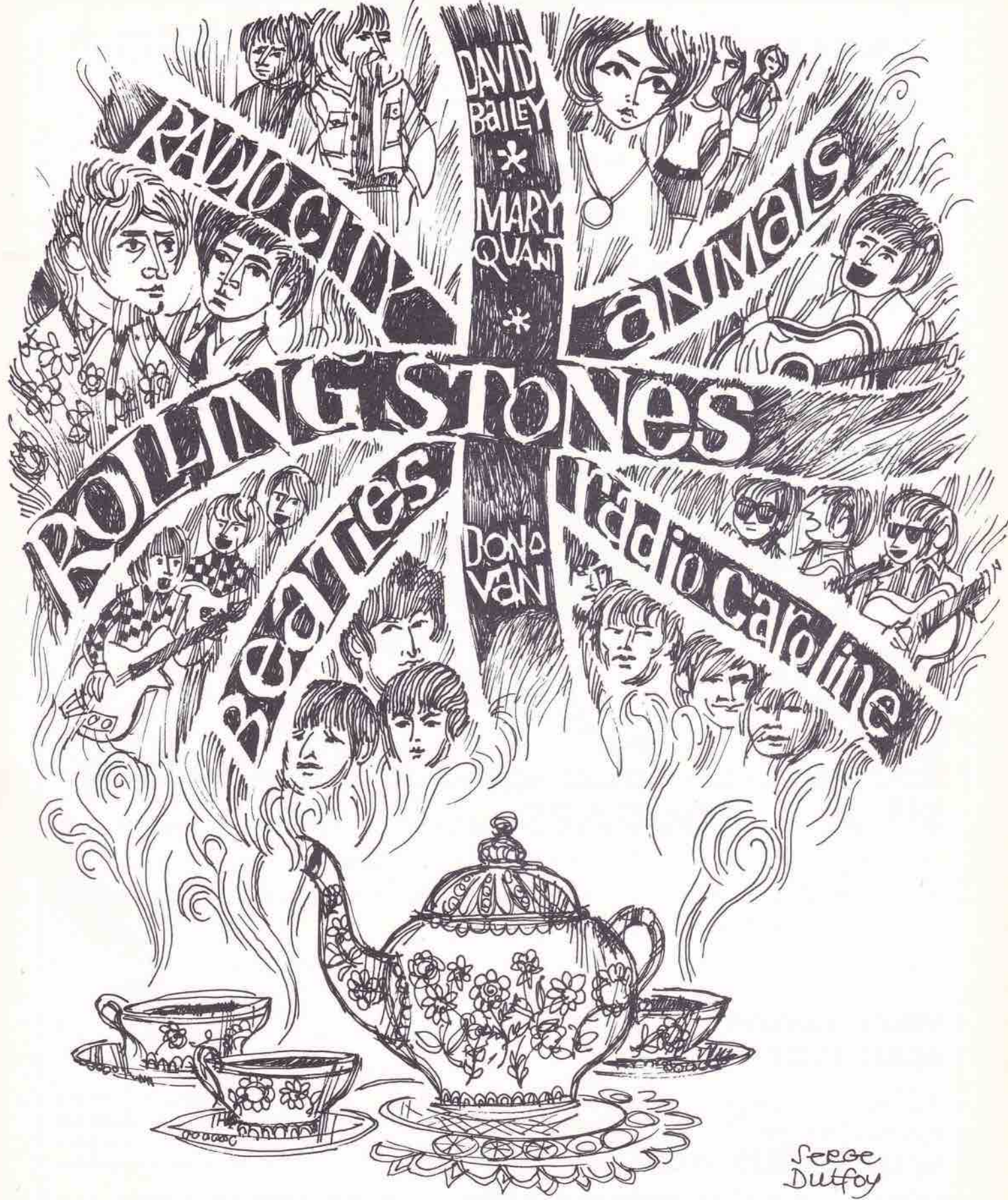
Ils ont déjà équipé des groupes célèbres tels que :

- LES FRENCH CAN-CAN
- THE ET TA SEUR
- LES ROCKERS
- ALAN JACK'S GROUP
- LES MINI JUPETTES
- ET TANT D'AUTRES...
- LES PITEULS
- LE KING SET

LA LUTHERIE MODERNE

14, rue de Douai, PARIS-9^e

Tél. : FIG. 73-21



Serge Dufloy

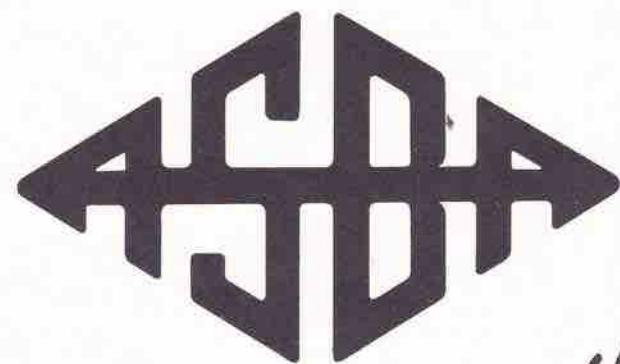


SHAKE N° 7, 60 pages et photos. VIENT DE PARAÎTRE avec : Bill HALEY ; Johnny KIDD ; Jerry Lee LEWIS ; Carl PERKINS ; Ronnie HAWKINS, etc.

Anciens numéros disponibles :

SHAKE 6 : « Spécial James BROWN », disco complète.
 SHAKE 5 : Larry Williams, R. Head, W. Pickett, S. J. Hawkins, etc.
 SHAKE 4 : « Spécial Eddie COCHRAN ».

Pour les recevoir, il vous suffit d'envoyer 2 F par numéro (25 FB, 2 FS, 3/ — 50 cents), soit au C.C.P. J.-C. POGNANT 2336 31-DIJON, soit par mandat-carte ou mandat-lettre à J.-C. POGNANT, 42, rue d'Audincourt, 25-SELONCOURT. (Indiquer au talon du mandat : Shake N° ...) Livraison par retour du courrier.



- LA + BELLE DES FINITIONS
- LE + GRAND CHOIX DE MODÈLES
- LA + GRANDE VARIÉTÉ DE COLORIS
- LE + COURT DÉLAI DE LIVRAISON

le matériel français à la réputation mondiale !

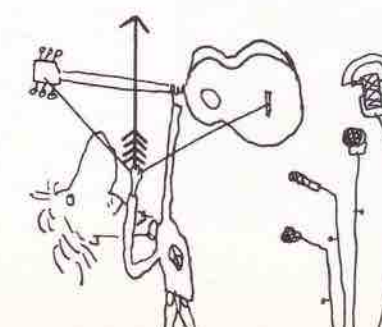
AGENT GÉNÉRAL POUR LA FRANCE DES FAMEUSES CYMBALES "FORMULA 602"
STÉ A. S. BOUDARD, BREVANNES (VAL-DE-MARNE) - TÉL. : 922-65-59

Catalogue 67 gratuit sur demande

**VINCE TAYLOR,
 ALAN JACK'S GROUP**

et les meilleures formations
 jerk disponibles pour
GALAS, SOIRÉES, CLUBS, etc...

Se renseigner auprès de :
JACQUES BARSAMIAN
 93, avenue de la République, Montrouge-92 - ALE 28-43
 ou Patrik Darnay - Combat 07-23



CLUBS ROCK & FOLK

Après les clubs de Paris, Rock & Folk a fait pour vous le tour de quelques établissements de banlieue et de province (les clubs désireux de se faire connaître de nos lecteurs peuvent écrire à notre adresse au service des clubs).

LE PIED. Plage du Trilport. RN 3. Meaux. Ouvert tous les jours en discothèque à partir de 21 heures. Le dimanche à 15 h. Prix : semaine : 5 F ; week-end : 9 F. Animateur : Daniel Robson. Inauguré le 8 octobre avec Antoine et les Problèmes. Décoré dans un style très op-art, le Pied vous transporte dans une ambiance démente.

L'OMNI-BUS. 3, rue Saint-Denis. Colombes. Ouvert le vendredi de 21 h à 2 h. Samedi de 21 h à 4 h 30. Dimanche de 14 h à 17 h 30. Entrée : 5 F. Consommation : 5 F. Animateur : Roberto Seto.

Ouvert le 30 octobre, c'est le dernier-né des clubs de la région parisienne. Qualités : la décoration magnifique de la salle, la valeur des orchestres. S'y sont notamment produits : Noël Deschamps, Jackie Edwards,

Johnny Hallyday au Golf Drouot



les Shamrocks, Jacques Dutronc. Les Moody Blues (le 10), Vigon et Alan Jack sont déjà prévus au programme de décembre.

LE TUBE. 11, av. Jeanne-d'Arc. Aulnay-sous-Bois. Ouvert les samedis de 21 h à 2 h. Dimanches de 14 h 30 à 19 h 30. Prix d'entrée : 8 F. Animateur : John Woster. Ouvert au mois d'avril. Nino Ferrer, Jackie Edwards et Spencer Davis, entre autres, sont déjà passés dans ce club, dont le grand projet est la création d'un pub avec restaurant. Alan Price, Les Yardbirds, les Troggs, Eric Burdon sont quelques-unes des vedettes qui viendront lui rendre visite.

TCHOO-TCHOO (jerkium chez Johnny Hallyday). Robinson Village. 106, rue de Malabry. Plessis Robinson. Ouvert tous les jours (sauf le mardi et le mercredi). Prix week-end : 10 F, semaine : 3 F. Animateur : Claude. Le vendredi est réservé au passage des vedettes telles Ronnie Bird, Hugues Aufray, Vince Taylor, Les Shamrocks, les Pretty Things... Détails importants : L'éclairage est bizarre et le personnel, fou ! Claude

compte sur la venue des Moody Blues, des Who, des Lovin' Spoonful, des Kinks...

VILLE DE PARIS. Route de Bischviller. 67. Haguenau. Ouvert le samedi de 20 h à 3 h, le dimanche de 14 h à 2 h. Prix d'entrée : 5 F. Animateurs : Walter et Jacky.

La première séance eut lieu le 15 octobre avec les Falcons, vainqueurs du grand Hit Parade de Radio Luxembourg, organisé à Strasbourg sous le patronage des « Dernières Nouvelles d'Alsace ». Vince Taylor et son orchestre y ont obtenu le 6 novembre un immense succès. Enfin les meilleurs groupes locaux s'y produisent régulièrement.

PATRICK DARNAY LES CLUBS DE PARIS (rappel)

GOLF DROUOT. 2, rue Drouot. M^o Richelieu-Drouot. Ouvert tous les jours (sauf le mardi), à partir de 15 h. Les vendredis et samedis jusqu'à 2 h. Prix semaine : 4 F, week-end : 8 F. Animateur : Henri Leproux.

LA LOCOMOTIVE. Hall du cinéma Moulin-Rouge. M^o Blanche. Ouvert samedi et dimanche de 15 h à 19 h, samedi soir de 21 h à 5 h 30. Prix : 10 F. Animateur : Kiki Chauvières.

WEEK-END CLUB. Rue de la Gaîté. M^o Montparnasse. Ouvert samedi et dimanche de 15 h à 19 h, samedi soir de 21 h à l'aube. Prix : 10 F. Animateur : Alain Pillant.

BUS PALLADIUM. 6, rue Fontaine. M^o Pigalle. Ouvert tous les jours de 21 h à l'aube. Le dimanche à partir de 15 h. Prix : 10 F. Animatrice : Mme Collin.

POP'ARAMA. 105, rue du Temple. M^o Belleville. Ouvert samedi soir et dimanche après-midi. Prix : 7 F. Animateur : Simon Cliff.

fan clubs

CHUCK BERRY OFFICIAL FAN-CLUB :

c/o Pierre Jourdan, 25, rue Cl.-Boyer, LYON (7^e).



JERRY LEE LEWIS INTERNATIONAL FAN-CLUB

(section française) : c/o Michel Grèzes, Auberge du Sanglier, Mousquette, 81-DENAT.



DICK RIVERS FAN-CLUB :

c/o Marcel Treels, 19, rue Lord-Byron, PARIS (8^e).



ROCK STORY CLUB :

c/o Jean-Claude Pognant, 42, rue d'Audincourt, 25-SE-LONCOURT.



EDDIE COCHRAN FAN-CLUB :

nouvelle adresse, c/o André Limacher, chemin St-Laurent-le-Vieux, 54-PONT-A-MOUSSON.



GENE VINCENT OFFICIAL FAN-CLUB :

Siège central, c/o Yves Gonin, Boîte Postale 24, 69-SAINT-GENIS-LAVAL. Section Parisienne, c/o Serge Soule, Résidence Universitaire Jean-Zay, 92-ANTONY.



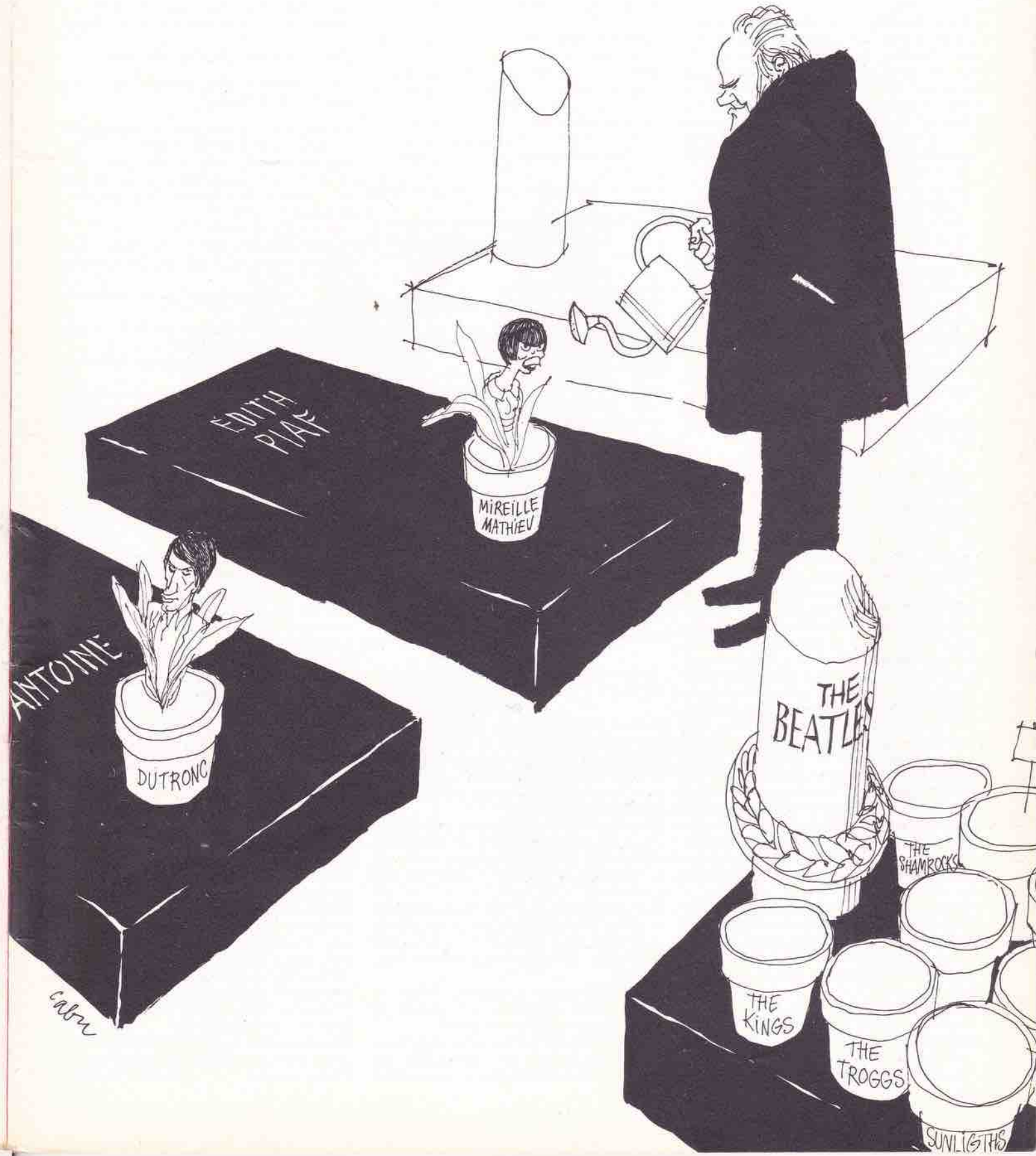
LITTLE RICHARD FAN-CLUB :

c/o Michel Thonney, 32, avenue Pasteur, Montmoro, 39-LONS-LE-SAUNIER. Discographies, photos, bulletins, etc.



PRETTY THINGS OFFICIAL FAN-CLUB :

c/o Alain Ottavi, 41, rue de Neuilly, 92-NOISY-LE-SEC.



Saint-Laurent - J'avais des copains à Choisy qui avaient monté un petit ensemble de rock instrumental, les Hornets... Ils avaient regardé dans le dico, et avaient trouvé « hornet ».

Adler - « Hornet », cela ne veut-il pas dire « frelon » ?

Saint-Laurent - Oui ; ils ont pris ce nom pour rendre hommage aux scarabées, aux Beatles, quoi. Parce que dans la bande, nous sommes tous dingues des Beatles. Alors, un jour, je suis allé à une de leurs répétitions. Juste pour les écouter. Et puis, à un moment, je me suis mis à chanter avec eux et ça a collé tout de suite. Huit jours après, on passait dans une boîte.

Adler - Bigre ! C'était du rapide !

Saint-Laurent - Oui, mais n'exagérons rien. C'était une petite boîte de Choisy. On a eu un beau succès. Peu après, on a remporté un tournoi de rock. Toujours à Choisy. Alors, nous avons décidé de « monter » à Paris. Un copain nous a obtenu une audition à la Locomotive. Ce qu'on faisait — du Beatles exclusivement — a plu à Kiki Chauvière, et le samedi suivant, nous étions à l'affiche de la Loco. Et là, nous avons eu un coup de pot terrible.

Pendant un an, nous n'avons rien fait !

Adler - Barclay était dans la salle ?

Saint-Laurent - Non, pas lui, mais Mike Pasternack qui travaillait pour lui. Il nous a proposé de signer un contrat. Ce que nous avons fait, bien sûr.

Adler - Quand était-ce ?

Saint-Laurent - Début 65. Pendant un an, on est resté sans rien faire. Nous passions presque tous les week-ends à la Locomotive — 25.000 anciens francs pour deux soirs à se partager en cinq —, mais chaque fois que nous téléphonions chez Barclay, c'était le bide. Alors un jour, nous avons pris le taureau par les cornes et nous nous sommes fait inscrire sur une liste d'auditions. C'était le seul moyen de se faire écouter par ceux qui nous avaient signé un contrat.

Adler - Comme des inconnus ?

Saint-Laurent - Exactement. Nous sommes passés parmi d'autres candidats au contrat, alors que nous nous l'avions déjà en poche ! Notre prestation a plu, mais ils ne voulaient pas lancer un groupe. Il paraît que c'est impossible en ce moment.

Adler - Alors, ils n'ont gardé que toi ?

Saint-Laurent - Pas exactement, heureusement. Pour les disques, ils ne gardent que moi mais lorsque je ferai de la scène, ce seront les Hornets qui m'accompagneront.

Adler - Qui s'occupe de toi chez Barclay ?

Saint-Laurent - Jean-Pierre Bourtayre principalement. Et aussi Pierre Saka. Ce sont eux qui m'ont forcé à chanter

en français. Moi, je ne voulais pas en entendre parler. Mon premier disque est sorti en juin 66. Avec « La route » et « Le temps d'y penser ». Il n'a pas trop mal marché et a contribué à faire connaître mon nom.

Adler - Qui n'est pas ton vrai nom, je suppose ?

Saint-Laurent - Non, je m'appelle Patrice Raison.

Adler - Tu as fait des galas cet été ?

Saint-Laurent - Non, je suis parti en vacances. En Angleterre. A mon retour, j'ai enregistré mon deuxième 45 t avec « Eleanor Rigby », « Les portes claquent » et « Les enfants qui jouent ». Voilà où j'en suis.

Adler - Quels sont tes chanteurs préférés ?

Saint-Laurent - Les Beatles, les Beach Boys, Sylvie Vartan, Jacques Dutronc, Richard Anthony, Sonny and Cher, Chuck Berry.

Adler - Tu aimes lire ?

Saint-Laurent - Oui, les romans d'épouvante.

Adler - Tu ne lis pas les journaux ?

Saint-Laurent - Non !

Adler - Est-il normal, lorsqu'on a vingt ans, de ne pas lire les journaux, de ne pas s'intéresser à la politique ?

Saint-Laurent - Je n'ai pas dit que je ne m'intéressais pas à la politique, mais je n'en parle que lorsque j'y suis forcé.

Adler - Quelle est la profession de ton père ?

Saint-Laurent - Inspecteur de police.

Adler - Il accepte que tu portes les cheveux aussi longs ?

Saint-Laurent - Oui !

Adler - Pourtant, il doit lui arriver d'embarquer des types coiffés comme toi, non ?

Saint-Laurent - (Un silence).

Au commissariat, tout le monde parle de moi !

Adler - Tes parents ne se sont jamais opposés à ta vocation de chanteur ?

Saint-Laurent - Non. Au début, cela les amusait. Que j'aille au ciné ou à la Loco, pour eux, c'était presque la même chose.

Adler - Et maintenant ?

Saint-Laurent - Maintenant ils sont contents. Même un peu fiers, je crois.

Adler - Ce n'est pas gênant pour un inspecteur de police d'avoir un fils chanteur ?

Saint-Laurent - Non pas du tout. Quand je passe à la télévision, les collègues de mon père sont toujours les premiers à le féliciter. Ils lui ont tous réclamé mon disque.

Adler - Lorsque tu passes devant la vitrine d'un disquaire, regardes-tu si tes disques sont bien affichés ?

Saint-Laurent - A l'occasion oui, mais je regarde surtout les nouveautés. De toute façon, à Choisy, je n'ai pas à m'en

faire : mon disque est dans toutes les vitrines. Les disquaires savent que je suis du coin et ils m'aident tous du mieux qu'ils peuvent.

Adler - Gagnes-tu déjà beaucoup d'argent ?

Saint-Laurent - Non, pas du tout.

Adler - Et si tu en gagnes, qu'en feras-tu ?

Saint-Laurent - Je l'économiserai !

Je n'aimerais pas passer dans un spectacle Antoine !

Adler - Dans le spectacle de quel artiste aimerais-tu être programmé ?

Saint-Laurent - Je ne sais pas. (Un long silence). Ce que je sais, c'est que je n'aimerais pas passer dans un programme Antoine.

Adler - Tiens donc !

Saint-Laurent - Oui, je ne l'aime pas du tout. Avec ses cheveux, il a une tête épouvantable.

Adler - Dans deux mois, les tiens seront aussi longs !

Saint-Laurent - Non, non. Moi, je me les coupe régulièrement.

Adler - Le succès de ton disque t'étonne-t-il ?

Saint-Laurent - A moitié seulement. Lorsqu'on le compare à ceux enregistrés par certaines grandes vedettes, je trouve que le succès qu'il connaît est assez normal. Parce que les chansons que j'interprète — paroles et musique — font le poids.

Adler - Pour toi, le succès du disque est dû uniquement aux paroles et à la musique. Pas à l'interprète ?

Saint-Laurent - Ça, ce n'est pas à moi de le dire ! (Rire).

Adler - Si tu devais passer un an sur une île déserte et si tu n'avais le droit d'emporter que trois disques, lesquels prendrais-tu ?

Saint-Laurent - Un Beatles. (Un silence). Un deuxième Beatles. (Un silence). Et encore un Beatles. (Rire).

Si une fille me reconnaît, c'est bon !

Adler - Avoir enregistré un disque à succès facilite-t-il les choses avec les filles ?

Saint-Laurent - Dans un sens, cela facilite, mais j'évite. Je ne suis pas le genre à dire à une fille : « Allez, j'ai fait un disque, viens avec moi ! »

Adler - Mais lorsque tu vas dans une surbroum, est-ce que tu es Erick Saint-Laurent ou Patrice Raison ?

Saint-Laurent - Dans une surbroum, je ne dis rien du tout. Si une fille me reconnaît, c'est bon mais ce n'est pas pour cela que j'essayerai de l'embarquer.

Adler - Si l'on te proposait de passer une soirée en tête-à-tête avec Georges Brassens, Ursula Andress ou James Brown, qui choisirais-tu ?

Saint-Laurent - En tête-à-tête?... Je serais bien gêné mais je prendrais quand même Ursula ! PHILIPPE ADLER



Le
"drink"
des
Gens
Raffinés

Schweppes
"INDIAN TONIC"

NE CONTENANT NI ALCOOL, NI EXCÈS DE SUCRE, NE PRÉDISPOSE PAS A L'EMBOÛMENT